B-VI
52

F.C.
B. 582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

NOVEMBRE, 1781.

209714
3. 27
4.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ETRANGERS.

EL CONDE LUCANOR,

Compuesto por el excellentissimo Principe Don Jean Manuel, hijo del Infante Don Manuel, y nieto del Santo Rey Ferdinando, &c.

LE COMTE LUCANOR,

Composé par le très-excellent Prince Don Jean Manuel, fils de l'Infant Don Manuel, & petit-fils de Saint Ferdinand, Roi de Castille & de Léon.

Madrid, 1642, *in*-4°.

On connoît peu de Livres aussi rares que celui-ci ; il a fait le tourment des

curieux ; & ce n'eſt qu'après une longue perquiſition, que nous ſommes parvenus à nous en procurer un exemplaire de la ſeconde édition. La premiere eſt de Séville, 1575. On ſuppoſe, comme de raiſon, que la derniere, de Madrid 1642, eſt plus exacte. Celle-ci eſt encore très-rare ; nous n'oſons dire qu'elle le ſoit autant que l'autre, par la ſeule raiſon que nous l'avons trouvée.

On ignore l'année de la naiſſance du Prince Don Jean Manuel : on ignore même la date bien préciſe de ſa mort. L'inſcription qu'on lit ſur ſon tombeau à Peñafiel, porte qu'il mourut à Cordoue en 1362 ; mais le Rédacteur de l'édition que nous avons ſous les yeux, M. Argote de Molina, très-verſé dans les généalogies, prétend que Don Jean Manuel étoit mort dès 1347, après avoir vécu près de 70 ans.

La vie de ce Prince ne commence à marquer que ſous le regne de Ferdinand IV, qui le fit ſon Grand-Maître & ſon Conſeiller. Après la mort de Ferdinand, ſon fils Alphonſe II continua la même faveur à Don Jean, & le fit *Adelantado-Major*, ou Gouverneur-général

de la frontiere ; & parce que c'étoit un très-puissant Seigneur, il voulut se l'attacher de plus près ; de sorte qu'il lui fiança sa fille Dona Constance.

Le mariage ne s'accomplit pas. Cette raison, à laquelle d'autres motifs se joignirent, aigrit le Prince, qui se brouilla deux fois avec le Roi. Ces brouilleries occasionnerent deux guerres. Dans la premiere, Alphonse fut vaincu & soumis à rechercher l'alliance & l'amitié de son sujet. Dans la seconde, le Prince vaincu à son tour, fut obligé de s'enfuir en Arragon. Il en revint bientôt avec le pardon qu'il avoit obtenu par les prieres de sa mere. Alphonse le remit en faveur, & depuis il le trouva toujours fidélement attaché à sa personne.

Don Jean suivit son Roi dans toutes les guerres contre les Maures ; il eut la plus grande part dans toutes les entreprises, & le premier rameau de gloire dans tous les combats : mais ses occupations, tant militaires que politiques, ne le détournerent point des amusemens littéraires. Il composa plusieurs Ouvrages, dont voici les titres :

La Chronique d'Espagne ; le Livre des

Sages ; le Livre du Chevalier ; le Livre de l'Ecuyer ; le Livre de l'Infant ; le Livre des Chevaliers ; le Livre de la Chasse ; le Livre des Tromperies ; le Livre des Chansons ; le Livre des Exemples ; & le Livre des Conseils (*).

Nous ne croyons pas que tous ces Ouvrages aient été imprimés : nous savons seulement que Don Jean Manuel, en laissa les manuscrits au Couvent des Freres Prêcheur de la petite Ville de Peñafiel, dont il étoit Duc, en même tems qu'il portoit le nom de Marquis de Villena : mais l'Ouvrage qui paroît lui avoir établi sa réputation littéraire, est *le Comte Lucanor* : c'est du moins le plus célebre

(*) Nous remettons aux Erudits la question de savoir si ce *Livre des Conseils* n'est pas le même qui parut imprimé à la fin du quinzieme siecle, sous le titre de *Libre de Consells, fet per lo magnific Mestre Jaume Roig, &c.* lequel Jaume Roig écrivit dans la Romance Catalane sous le regne d'Alphonse V d'Arragon. Nous avons parlé de ce monument antique dans le Volume de Décembre 1779, page 79.

aujourd'hui, quoiqu'il ne soit guere connu que par son titre.

Le volume que nous avons, contient, outre les permissions d'usage, une Approbation datée de 1574, tems vers lequel parut la premiere édition une Dédicace à un Don Louis d'Aguilar & Manuel, descendant, par femme, de l'Auteur; une Table des Chapitres; un Prologue, ou une Préface de M. Argote de Molina; la Vie de Don Jean Manuel; la Généalogie de cette Maison, qui prit le surnom de l'Infant, fils de Saint Ferdinand, troisieme du nom; ensuite le *Comte Lucanor*, que l'Editeur a fait suivre d'un Discours sur la Poésie & la langue Castillanne, & d'un Vocabulaire de quelques mots surannés, parce que l'Ouvrage est écrit en vieux Espagnol.

L'Auteur introduit un grand Seigneur, qu'il appelle le Comte Lucanor: ce Seigneur a un Conseiller nommé Patronius, à qui il demande son avis pour se conduire dans quelques circonstances embarrassantes. Patronius, avant que d'expliquer son sentiment, desire que le Comte se laisse raconter une histoire; & c'est au bout de ces histoires simplement ame-

nées ainſi, qu'il déclare ſa façon de penſer. Lucanor la goûte, & s'en trouve bien.

L'Auteur goûte de même cet exemple admirable, & le fait écrire dans ſon Livre. Tel eſt le cadre dans lequel il a renfermé cinquante contes, fables ou anecdotes, diviſés en 49 chapitres, & précédés d'une petite Préface de Don Manuel. On voit que ce cadre reſſemble parfaitement à celui du Prince Eraſtus, ou des ſept Sages de Rome.

On auroit tort de croire que tous les exemples du Comte Lucanor ſont admirables & excellens; il y en a de bien foibles; quelques-uns ſont extravagans; d'autres n'ont que le mérite d'une piété ſuperſtitieuſe, & l'on en trouve qui ne ſont rien que des fables dans le goût d'Eſope. Nous avons choiſi les hiſtoriettes qui pouvoient intéreſſer ou par l'originalité, ou par les traits qui découvrent les mœurs & les uſages de ces tems-là.

Nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir d'obſerver ici, que, dans un tems où la Nobleſſe de l'Europe ſe piquoit du ſingulier mérite de ne ſavoir pas ſigner ſon nom, il y avoit en Eſpagne de grands

Seigneurs, des Princes du Sang, & des Rois qui faiſoient des Livres. Il eſt vrai que pluſieurs Grands de la Cour de France ſavoient alors joliment leurs amours, & que, dès l'an 1184, l'Empereur Frédéric II, & ſon infortuné fils Enzelin, Roi de Sardaigne, faiſoient avec le Comte Forcalchiero & Guinicelli, bégayer la Poéſie Italienne : mais on peut convenir ſans injuſtice que tout cela n'étoit que des chanſons, & que depuis le treizieme juſqu'à la fin du quinzieme ſiecle, c'eſt à-dire, depuis Alphonſe X juſqu'à Jean II, les Lettres n'ont été ſérieuſement cultivées en Eſpagne que par des gens de qualité (*), & que depuis il y a toujours eu d'illuſtres familles où les talens littéraires ſe ſont verſés avec l'honneur, de deſcendant en deſcendant.

(*) Alphonſe X, ſucceſſeur de Saint Ferdinand, mourut en 1284; il fut révéré pour un mérite plus ſolide que brillant, & il mérita le ſurnom de *Sage*. Il a laiſſé en vers *de Arte major*, c'eſt-à-dire, en grands alexandrins de

la vieille fabrique, une eſpece de Poëme intitulé : *Libro de las Querellas.* Il y déplore l'ingratitude des Grands de ſon Royaume qui embraſſoient le parti de ſon fils Don Sanche. Cet Ouvrage, qui n'a jamais été imprimé, eſt adreſſé à Don Diego Sarmiento, qui faiſoit alors ſes affaires dans les Cours étrangeres. Il y a quelque choſe de noble dans ces deux premieres octaves, que nous croyons devoir rapporter dans la langue originale.

A ti Diego Perez Sarmiento, leal
Cormano, e amigo, e firme vaſſallo,
Lo que a mios homes de cuita les callo
Entiendo dezir; plagñendo mi mal
Ati que qui taſte la tierra e cabdal
Por las mias faciendas en Roma e allende.
Mi pendola buela, eſcucha la dende;
Cà grita doliente con fabla mortal.

Como vas ſolo el Rey de Caſtilla,
Emperador de Almaña que fue;
A quel que los Reyes le beſavan el pie
E Reynas pediam' limoſna e mancilla;
El que de hueſte Mantuvo en Sevilla
Cien mil de a cavallo y tres de peones;

El que acatado en lexanas regiones
Fue por ſus tablas y por ſu cochilla ?

« C'eſt à toi, Sarmiento, mon loyal ami, » mon vaſſal fidele ; c'eſt à toi, mon frere, » que j'ai réſolu de dire ce que la douleur me » fait taire à mes autres Sujets ; tu as aban- » donné tes châteaux & tes biens pour mes » affaires de Rome & des autres pays : c'eſt à » ton oreille que j'envoie ma plainte. Ma pa- » role vole ; elle crie en ſons dolens & mor- » tels : entends-la, Sarmiento, du lieu de ton » ſéjour.

» Comment vas-tu ſeul maintenant, Roi de » Caſtille ? toi qui fus Empereur d'Allemagne, » toi dont les Rois baiſoient les pieds, à qui » les Reines demandoient aſſiſtance & pro- » tection ; que l'on a vu devant Séville ſoute- » nir un Camp de cent mille Cavaliers, & de » trois fois autant de Fantaſſins ; toi qui dans » les régions lointaines, recevois un tribut » d'amour pour tes *tables* & tes vertus : Roi de » Caſtille, comment vas-tu ſeul ? »

Alphonſe X a fait encore un autre Poëme d'Alexandre-le-Grand, en vers de différentes

mesures ; un Livre de Morale, intitulé : *Libro del Tesoro*, & un autre en vers à la louange de la Sainte Vierge. Mais ses plus célebres Ouvrages sont ses *Tables Astronomiques*, & *l'Histoire générale d'Espagne*, qu'il fit rédiger sous ses yeux.

La fin de ce siecle fut encore honorée par les talens de Denis, Roi de Portugal, & par les soins qu'il prit de faire fleurir les Lettres autour de son Trône. Ce Prince, qui se fit des querelles avec Boniface VIII, par le refus qu'il osa faire de quelques-unes de ses Bulles, ne fut nommé ni le *Saint*, ni le *Sage*, deux titres que mérita sa femme Isabelle, un peu moins instruite, & plus docile que son époux. Il n'a laissé après lui que les noms de *bon Laboureur* & de *Bâtisseur*. C'étoit pourtant un Roi vraiment sage, modéré, pacifique, sensible & très-instruit.

Plus de cent ans après, Jean second parvint au Trône de Castille, & les Muses reprirent tous leurs charmes. Le plus célebre des Poëtes qui contribuerent à la gloire de ce joli regne, fut Juan de Mena : ce fut lui qui rompit la glace aux Espagnols. Il fut soutenu par son génie plus nerveux qu'étendu, par l'amitié du

fameux Marquis de Santillane, Don Iñigo Lopez de Mendoza, le Mecene & le compagnon de tous les Gens de Lettres, & par la protection du Roi, grand Amateur de Poésie.

Le style de Mena est vieux aujourd'hui, & son vers ne passe pas pour élégant, ni bienfait; mais sa pensée est forte, son jugement bon, & sa veine abondante. Le plus connu de ses Ouvrages est *le Labyrinthe*, ou *las Trezientas*. C'est un Poëme dans le goût de celui du *Dante*, ou du *Zodiaque de Palingene*. Il y a beaucoup d'idées neuves parmi les traits d'une érudition épouvantable. Cet Ouvrage fut imprimé pour la seconde fois à Séville en 1528, *in folio*. Son second Poëme est *la Coronacion*: Tolede 1504, *in*-4. On a encore de lui ce qu'on appelle les petites Œuvres, les Chansons, & le Traité des vices & des vertus; & en manuscrits, les Mémoires du regne de Jean II, les Mémoires de plusieurs Familles nobles & antiques, & une Traduction en vers de trente-six Chants d'Homere, manuscrit précieux en vélin, orné de figures. En général, Mena avoit si bien pris le ton du Dante & de Pétrarque, que s'il n'eût été traversé par la barbarie de son siecle, il eût rendu à Cordoue, sa patrie, le même service

que les deux autres avoient rendus à l'Italie ; mais au seizieme siecle les circonstances changerent : la langue se polit : on connut les Romains & les Grecs ; & Mena fut négligé quand on vit paroître Boscan & Garcilasso, qui, avec beaucoup de talens, ne peuvent pourtant passer que pour d'excellens imitateurs.

Premiere Histoire, tirée du Comte Lucanor.

Au tems où Ferdinand, le saint Monarque, assiégeoit Séville, il y avoit parmi la foule des braves qui composoient son camp, trois Chevaliers qui étoient tenus pour les meilleurs hommes d'armes qu'il y eût au monde. Le premier s'appelloit Don Lorenzo Suarez ; le second, Don Garci Perez de Vargas, & je ne me souviens pas du nom du troisieme.

Ces trois Chevaliers se firent un jour un défi de valeur ; ils convinrent de s'armer de toutes pieces, & de s'approcher d'une des portes de Séville, jusqu'à pou-

voir y frapper du gros bout de leurs lances.

Les Maures, qui paroiſſoient aux creneaux & ſur la muraille, les virent approcher; ils les prirent pour trois Députés du Général Chrétien, & ils leur laiſſerent paſſer le foſſé & la ſarbacane: ſi bien que mes trois vaillans hommes s'avancerent juſqu'à la porte, où ils frapperent chacun leur coup; après quoi ils tournerent bride, & revinrent du côté de leur Camp.

Alors les Maures qui les virent s'en retourner bien lentement, ſe tinrent pour très-bien inſultés. Ils ſe joignirent en nombre de plus de quinze cents Cavaliers, & de plus de vingt mille Fantaſſins; enſuite ils firent une ſortie pour les ſuivre, & pour tirer vengeance de cette bravade.

Mes trois vaillans hommes ſe voyant ſuivis par les Maures, firent volte face, & les attendirent en déterminés. Le Chevalier, dont le nom ne me revient pas à la mémoire, courut le premier contre cette armée, & fit glorieuſement plus de cinquante coups de lance, tandis que ſes deux compagnons ſe tinrent en réſerve.

Mais les Maures gagnerent le terrein

contre lui ; de sorte que l'impatient Garci Perez ne put se tenir de piquer à leur rencontre, & de batailler à son tour avec un courage d'enfer, tandis que Don Laurent Suarez demeuroit toujours immobile.

Enfin, quand les Maures eurent encore pris l'avantage du terrein sur le brave Garci Perez, ils attaquerent Don Laurent, qui pour-lors se jetta comme un lion dans cette foule victorieuse, & fit des merveilles de ses armes, jusqu'à ce que ceux du Camp s'apperçurent de la bataille, & vinrent au secours de mes trois vaillans hommes.

Tous trois étoient en grand péril & bien blessés ; mais Dieu voulut qu'aucun d'eux ne perdît la vie, & que les Maures fussent repoussés avec une grande perte dans leurs murailles de Séville.

On apprit au Roi le défi qui avoit donné lieu à cette singuliere entreprise. Le Roi fit assembler les meilleurs Chevaliers de toute son armée, & il y eut une grande délibération pour juger lequel des trois braves avoit le mieux fait.

Les avis furent d'abord partagés. A la fin on décida que si les Maures n'étoient

sortis qu'en nombre assez raisonnable pour faire espérer la victoire, celui qui avoit le premier entrepris la bataille auroit été le meilleur des trois ; mais que, puisque les Maures étoient sortis en trop grand nombre pour être vaincus, ce premier combattant ne les avoit attaqués que pour ne pas les fuir, & pour ne pouvoir endurer la peur de les attendre plus long-tems.

Qu'ainsi le premier avoit un courage plus impatient ; le second, un courage plus sûr, puisqu'il avoit pu attendre ; & que Don Laurent Suarez, qui avoit supporté l'idée du péril plus long-tems que les deux autres, & ménagé sa victoire de sang froid, étoit sans contredit le meilleur Chevalier des trois, selon la sentence qui dit :

Un premier mouvement ne fait pas le courage ;
C'est à savoir souffrir qu'on gagne l'avantage.

Seconde Hiſtoire.

QUICONQUE apprendroit toutes les hiſtoires des gens mariés, ne ſauroit guere que la malice des femmes. J'en veux raconter une qui ſera ſans malice & très-inſtructive : c'eſt celle de Don Alvar Fañez, qui épouſa une fille du Comte Anzures.

Don Alvar avoit dans ſa maiſon un jeune Gentilhomme fort ſenſé, qui étoit ſon neveu, & qui lui dit un jour : « Ce qui me » déplaît chez vous, mon Oncle, c'eſt » que vous y laiſſez trop d'empire à vo» tre femme ». L'oncle ne lui répondit rien ce jour-là.

Le lendemain il fallut aller à la métairie de Don Alvar. L'oncle & le neveu monterent chacun un beau cheval, & ils accompagnerent la voiture où Madame étoit avec ſa jeune famille.

Ils virent dans une prairie un grand troupeau de vaches qui appartenoit à Don Alvar. Mon Neveu, dit le vieux Gentilhomme, n'eſt-ce pas quelque choſe de ſuperbe que ce troupeau de jumens ? —

Que parlez-vous de jumens? répond le neveu, ce ne sont que des vaches aussi belles que le Créateur en ait jamais fait. — L'Oncle replique : Vous êtes un fou, mon Neveu : ne voyez-vous pas courir les petits poulains, & n'entendez-vous pas hennir les meres? — Non, en vérité, dit le neveu. — Et vraiment si fait, répete l'oncle. — Et la dispute fut remise au jugement de la Dame, qui vit bien ce qui en étoit, mais qui répondit :

Mon mari, vous avez raison; & il faut être aveugle pour ne pas voir que ce sont là des jumens.

Je n'ai pas besoin de dire quel est celui qui demeura bien étonné. On suivit la route sans se rien dire. Au bout de quelque tems, on apperçut dans une autre prairie un beau troupeau de jumens bien lisses; & Don Alvar dit à son neveu : Voilà ce que c'est que des vaches, & non pas ce que vous disiez tout-à l'heure. — Comment, des vaches, répond le neveu : ma foi, mon cher Oncle, l'un de nous a nécessairement la berlue : ne voyez-vous pas flotter ces belles crinieres, & n'entendez-vous pas ces henniſſemens amoureux? — Nouvelle dispute & nou-

veau jugement de Madame, qui dit à Don Alvar :

Mon Mari, vous avez raiſon ; & il faut être aveugle pour ne pas voir que ce ſont là des vaches.

Le jeune homme en penſa tomber de ſon cheval, tant il demeura confondu. Il continuoit de marcher ſans deſſerrer les dents, lorſqu'il fallut paſſer une riviere ſur laquelle Don Alvar avoit un bon moulin. En paſſant l'eau : Mon Neveu, lui dit l'oncle, vous croyez peut-être que cette riviere coule vers la droite ? — Oui, dit le neveu, je le crois, puiſque je le vois. — Eh bien, vous vous trompez ; car je vous dis qu'elle coule vers la gauche. — Eh mais, au nom de Dieu, mon Oncle, prenez donc bien garde.... — Eh mais au nom de Dieu, mon Neveu, regardez donc bien... Et au bout de cette même diſpute, même jugement de Madame, qui dit :

Mon Mari, vous avez raiſon ; & il faut être aveugle pour ne pas voir que la riviere coule à main gauche.

Je ne crois pas que jamais homme ait été plus ſtupéfait que le fut ce pauvre neveu. Il ſuivit pourtant ſon oncle juſqu'à

la métairie, qui étoit le terme du voyage. En arrivant, Don Alvar se mit à regarder au ciel, & dit : Nous arrivons à une belle heure, voilà qu'il est minuit. — Midi, voulez-vous dire, répond le neveu : ne voyez-vous pas le soleil au milieu de l'horizon ? — Le soleil ! dit l'oncle : ma foi, mon Neveu, je crois que vous vous moquez de moi, de vouloir me faire prendre la lune pour le soleil. — Comment, la lune ? — Et oui, la lune. Ne la voyez-vous pas au milieu des étoiles ? — Ma foi, mon Oncle, je vous demande grace, & pour le coup, il en sera ce que vous voudrez. — Non pas, s'il vous plaît, dit l'oncle, mais ce que voudra ma femme : je veux qu'elle nous juge encore, & que je sache si j'ai perdu la tête. Alors la Dame répondit :

Mon Mari, vous avez raison ; & il faut être aveugle pour ne pas voir la lune au firmament.

On descend de la voiture, on dîne, on leve la table. Don Alvar attire son neveu à l'écart, & lui dit : Vous avez l'air tout consterné, & vous avez tort. Ce que nous avons vu d'abord étoit bien réellement un troupeau de vaches : ce

que nous avons vu ensuite, un troupeau de jumens; la riviere couloit sans aucun doute vers la droite, & il est clair qu'au moment de notre arrivée il n'étoit que midi.

Mais afin que vous sachiez quelle bonne pâte de femme j'ai mérité du Ciel, j'ai été bien-aise de vous faire voir que si je dis que le noir est blanc, ou que le blanc est noir, j'aurai toujours raison avec elle. Ne soyez donc plus étonné de la liberté que je lui laisse; & souvenez-vous bien qu'avec les femmes, le plus haut point qu'on puisse gagner, c'est d'avoir raison quand on l'a indubitablement.

Troisieme Histoire.

Un Comte de Provence résolut d'aller en pélerinage à la Terre-Sainte, pour obtenir le pardon de ses péchés : il laissa donc son château, ses affaires, sa femme encore bien aimable, & sa fille qui commençoit à l'être un peu. On ne sait pas si ce fut pour le péché de laisser tout cela, que le Ciel ne lui remit point ses

autres péchés ; & le fit tomber dans les prisons de Saladin.

Ce Saladin étoit quelquefois un bon homme qui alloit causer familiérement avec ses prisonniers. Il prit une si bonne idée du Comte, qu'il le mit dans sa plus haute faveur, & lui fit perdre l'espérance de recouvrer jamais sa liberté. Cependant, la jeune fille du Comte étoit devenue grande à marier. Sa mere en avoit écrit à son époux, & elle lui avoit mandé qu'elle voyoit autour de la pucelle des fils de Roi, de grands Seigneurs, de bien bons Gentilshommes, & de grands dangers.

Le Comte ne voulut point répondre sans avoir pris le conseil de Saladin. Celui-ci, qui s'étoit accoutumé à en recevoir du Comte, ne fut pas fâché de donner le sien, comme pour essayer si des Soudans pouvoient donner de bons conseils ; & il conseilla au Comte en bref de marier sa fille à un homme.

Sur cela, le Comte se fit mander par sa femme quelles étoient au juste les qualités corporelles, le caractere & les mœurs de chaque prétendant ; & ce mémorial fut examiné par Saladin, qui se décida pour un simple Gentilhomme.

Ce qui n'eſt pas ſingulier, c'eſt que la Comteſſe, en recevant l'ordre de ſon mari, fut très-étonnée & très-affligée d'un pareil choix. Il fallut pourtant s'y conformer, apprendre à l'heureux Gentilhomme ce qui s'étoit paſſé, & le déterminer à vaincre un peu de modeſtie, qui lui faiſoit regarder comme une fable une alliance avec la fille de ſon Souverain.

Dès que ce Gentilhomme fut bien convaincu, il exigea qu'au préalable on le mît en poſſeſſion du Comté de ſon futur beau-pere, & cela fut fait. Dès qu'il ſe vit le maître, il fit armer une ſuperbe galere : la galere armée, il ſe fit fiancer ; la cérémonie faite, il aſſembla ſes nouveaux parens, & leur déclara que ſon intention étoit de prouver avant le mariage qu'il étoit véritablement homme, parce que ſouvent on y étoit trompé, & qu'il ne vouloit pas qu'on eût rien à lui reprocher.

La fin de cela, ce fut de monter ſur ſa galere, de voguer vers l'Arménie aux terres du Soudan, & de s'y faire inſtruire des uſages & de la langue du pays. Il apprit que Saladin étoit un grand Chaſſeur ;

seur : il acheta de très-bons faucons & des chiens, & s'en alla les lui offrir ; mais sans lui baiser la main, ni hazarder aucun acte d'infériorité. Le Soudan trouva d'abord que c'étoit un drôle d'homme.

Ensuite mon Cavalier dit tout franchement à Saladin qu'il avoit entendu parler de lui en termes très-honorables qu'il venoit à cause de cela s'établir à sa Cour pour quelque tems, & qu'il vouloit lui apprendre de bonnes choses, ne fut-ce qu'à bien chasser. Là-dessus le Soudan le prit pour un homme singulier, & il voulut le voir tous les jours.

Un de ces jours, il arriva qu'on fit une chasse sur les côtes de la mer, & que les oiseaux poursuivirent un héron si loin, que Saladin & le Gentilhomme se trouverent séparés du reste de la chasse. Le Soudan ne savoit pas les routes de son pays ; le Gentilhomme les savoit, & se chargea de le conduire.

Il le conduisit au Port où il avoit laissé sa galere. A un signal qu'il fit, tout son monde, bien en armes, environna le Soudan, qui fut obligé de se rendre. On le fit entrer dans la galere : on mit en mer ; & le Gentilhomme se faisant con-

noître alors, dit à Saladin : Il faut que vous veniez en France, ou que vous y renvoyiez mon beau-pere.

Pour le coup, le Soudan vit bien que c'étoit un homme à qui il avoit affaire. Il accorda tout : on le relâcha ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que, de retour dans son palais, il tint parole à son vainqueur, & ne lui en voulut jamais de ce qui s'étoit passé. Le Gentilhomme ramena son beau-pere ; il épousa sa fiancée, il devint Comte, & se fit reconnoître *homme* dans toutes les occasions.

Quatrieme Histoire.

Trois Aventuriers se présenterent à un Roi, je ne sais pas bien de quel Royaume ; il suffit de savoir que c'étoit un Roi, & qu'on pouvoit lui en imposer. Ces Aventuriers lui dirent qu'ils savoient fabriquer une étoffe qui exigeoit de grands frais, mais dont l'artifice seroit tel, que quiconque auroit le malheur d'être né d'une race déshonorée, d'être bâtard, ou honni par sa femme, ne pourroit la

voir de ſes yeux, ni la toucher de ſes mains.

Le Roi ſe fit un plaiſir d'avoir une pareille étoffe ; car les plaiſirs des Rois ſont toujours un peu malins. Il fit donner à mes Aventuriers un belle maiſon, de l'or, de l'argent & de la ſoie pour travailler. Au bout de deux ou trois jours, l'un d'eux vint dire au Roi que l'étoffe étoit commencée, que c'étoit la plus belle choſe du monde, & que ſi Sa Majeſté deſiroit de la voir, elle eût la bonté de venir ſeule.

Le Roi, pour s'aſſurer du fait, envoya ſon grand Chambellan, à qui l'on raconta les merveilleuſes propriétés de l'étoffe en la lui montrant ; de ſorte que le pauvre Chambellan, qui ne voyoit rien, n'oſa pas en convenir, & revint dire au Roi qu'il avoit parfaitement vu l'étoffe, & qu'on n'avoit jamais vu rien de ſi rare.

Cependant, de trois en trois jours l'étoffe avançoit ſoi-diſant du double ; & le Roi, qui vouloit éprouver toute ſa Cour, envoyoit tantôt un Courtiſan, tantôt un autre, & tous revenoient vanter le merveilleux tiſſu qu'ils n'avoient pas vu.

Enfin, le Roi voulut y aller lui-même. Il vit les ouvriers assis devant leur métier ; il les entendit qui lui disoient : Voyez, Sire, combien cette trame est belle & solide ; voyez comme ce dessein est agréable, bien entendu ; voyez l'éclat de ces couleurs, l'union, le jeu des nuances entre elles ; voyez l'effet du tout : & ils faisoient alors semblant de dérouler une grande piece, tandis que le Roi, bien honteux & presque désespéré, ne savoit que dire de ce qu'il ne voyoit rien, sur-tout quand il pensoit que d'autres avoient vu.

Le voilà qui dans son ame se fâche contre son pere, contre sa mere, & qui se sent tout prêt à faire une bonne querelle à la Reine sa femme. Cependant il soutient noblement sa dignité, & à chaque nouvelle observation qu'on lui fait faire, il répond par des éloges de l'ouvrage invisible, & par des complimens pour les ouvriers. Si bien que dans toute la Cour il n'y eut personne qui ne parlât de l'étoffe merveilleuse, & qui ne crût assurer son honneur en soutenant qu'il l'avoit vue.

Enfin, mes Aventuriers en vinrent

jusqu'au point de proposer au Roi de lui faire un habit de cette étoffe, & de le porter un jour de cérémonie. Le Roi, qui devoit effectivement paroître en public à peu de jours delà, se piqua de vouloir reconnoître s'il n'y auroit point dans sa Capitale un ou deux compagnons de son infortune, qui fussent moins discrets que lui.

Les Aventuriers firent le jeu de lui prendre sa mesure, de tailler l'habit, de le coudre, & d'habiller Sa Majesté, qui toute nue en chemise, monta sur un beau cheval, & traversa la Ville au milieu d'une superbe cavalcade.

Il n'y avoit personne qui ne sût l'histoire de l'étoffe; de sorte que tout le monde crioit: *Vive le Roi, & que le Roi porte un bel habit!* Cela faisoit enrager le Roi, qui finissoit par se croire le plus grand malotru de son Royaume, lorsqu'un petit Maure Palefrenier, se mit à dire que le Roi étoit en chemise. Ses camarades répéterent: Le Roi est en chemise. Insensiblement il n'y eut qu'une même voix de tout le peuple pour crier que le Roi étoit en chemise; le Roi l'avoua lui-même, & les Grands com-

mencerent à dire qu'ils le voyoient bien.

On envoya la Juſtice à l'attelier de mes trois plaiſans ; mais on ne les vit plus, & l'on n'entendit jamais parler de l'or, de l'argent, ni de la ſoie que le Roi leur avoit fait donner. Ce pauvre Roi ne voulut point qu'on les pourſuivît, & il pardonna le tour dans la joie qu'il eut de ſe retrouver auſſi galant homme que les autres.

C'eſt ainſi que beaucoup d'erreurs ſubſiſtent dans le monde, & que tant de préjugés s'établiſſent par la crainte que chacun a de ſe rendre ſingulier.

Cinquieme Hiſtoire.

Il y avoit deux Chevaliers qui allerent à Tunis à la ſuite de l'Infant Don Henri. Ces deux Chevaliers avoient autant d'amitié l'un pour l'autre, que leurs chevaux avoient d'antipathie entre eux. Les Maîtres logeoient dans un même appartement : on ne pouvoit tenir les chevaux dans une même écurie, parce qu'ils ſe battoient ſans ceſſe ; & pourtant ces Che-

valiers n'étoient pas assez riches pour louer deux écuries.

De sorte qu'ils prierent l'Infant de leur faire vendre ces deux méchantes bêtes au Roi de Tunis, pour les exposer à un lion dans un spectacle qui devoit se donner prochainement. Voilà nos deux chevaux bien vendus, bien payés, & conduits le jour de la fête au milieu de l'arêne. Dès qu'ils s'apperçoivent, les voilà qui s'emportent l'un contre l'autre, & qui, suivant leur animosité ordinaire, se battent, se mordent, & semblent vouloir s'écraser dans leur fougue, tant ils se donnent de terribles ruades.

Mais quand ils virent venir le lion qu'on avoit lâché contre eux, alors ils s'arrêterent : on les vit trembler, se rapprocher insensiblement, & se réunir pour leur défense : ils se défendirent même si bien, qu'ils forcerent le lion de rentrer dans son caveau.

Depuis ce tems, ils n'ont jamais voulu se séparer, ni manger un brin d'herbe, que ce ne fût dans la même crêche. Quand je vois deux Rois ou deux voisins acharnés à se nuire, je voudrois, s'il m'étoit possible, lâcher contre eux un troisieme

ennemi qui les réconciliât par la crainte d'un péril commun.

Sixieme Hiſtoire.

Au tems où le fameux Saladin étoit Soudan de Babylone, il lui arriva une aventure bien extraordinaire pour un Souverain : ce fut de rencontrer une cruelle ; & voici comme l'hiſtoire en eſt racontée.

Saladin logea par hazard chez un de ſes Vaſſaux, dont la femme étoit un miracle de beauté. Comme elle avoit avec cela toutes les graces de la bonté, & qu'elle ſe diſtinguoit par une politeſſe tout-à-fait charmante à l'égard du Soudan, celui-ci devient éperdûment amoureux d'elle, & ne rêve déjà plus qu'aux moyens de la ſéduire.

Ce ſont des moyens que les Rois ne trouvent gueres par eux-mêmes ; de ſorte qu'il honora de ſa confidence un de ſes Courtiſans, qui lui dit de faire tomber les honneurs ſur le mari de la belle, de lui donner un corps de troupes, & de l'envoyer avec de grands témoignages d'eſtime ſur la frontiere.

Voilà deux fortunes faites, celle du mari, & celle du conseiller ; reste à faire celle de l'amour. Dès que le Soudan se fut débarrassé de l'ennemi qui pouvoit y mettre obstacle, il se rendit chez la Dame, qui se fit voir encore plus belle par les soins qu'elle se donnoit, & par le timide embarras qu'elle témoignoit pour recevoir son Maître.

Après un magnifique dîner, le Soudan fit si bien, qu'il se trouva seul avec l'aimable personne, & il lui révéla le mot, un mot que peut-être la Dame n'avoit jamais entendu ; car elle répondit qu'elle ne savoit pas ce que Sa Majesté vouloit dire.

A la fin, comme elle avoit beaucoup d'esprit, le Soudan lui fit clairement entendre ce que c'étoit que son amour ; si bien qu'à moins de n'être pas très-sage, elle ne pouvoit plus honnêtement persister dans son ignorance. Elle répondit donc à Saladin qu'elle ne croyoit pas trop à la sincérité des Amans, ni à la constance des Rois ; qu'elle auroit peut-être trop de disposition à aimer son Souverain, & que c'étoit cette raison même qui l'empêcheroit de s'exposer à ne mé-

riter que ſes mépris en ſe prêtant à ſes intentions.

Saladin ſe trouvoit dans une ſituation à tout promettre, tout jurer & tout faire pour la raſſurer ſur la crainte qu'elle annonçoit ; il témoigna même qu'il étoit prêt à ſe ſoumettre à toutes les preuves qu'elle exigeroit de ſa ſincérité.

Alors la Dame lui dit, en lui baiſant la main & les pieds : Je ne vous demande qu'une ſeule choſe ; c'eſt de ne rien eſpérer juſqu'à ce que vous ayez répondu à la queſtion que j'oſerai faire à Votre Majeſté, & que voici : Quelle eſt la meilleure qualité qu'un homme puiſſe avoir & qui eſt la ſource de toutes les vertus ?

Le Soudan trouva la queſtion fort ſinguliere en pareil cas, & il nomma deux ou trois qualités qui n'étoient pas celles qu'il falloit ; & comme il faut toujours commencer par le reſpect avec les Dames, il ſe retira bien reſpectueuſement, en diſant qu'il alloit rêver à ſa réponſe.

Il alla demander à tous ſes Savans & ſes Philoſophes le mot de cette énigme. Aucun d'eux ne put lui en donner un qui remplît tous les objets de la queſtion. Ce fut pour cela qu'il prit le parti

de voyager *incognito* du côté de Rome & de la France, où il espéroit trouver plus d'esprit. Il interrogea pourtant bien du monde sans en être plus satisfait.

Un jour il s'avisa d'interroger un jeune Ecuyer, qui venoit de tuer un cerf; & l'Ecuyer lui répondit modestement qu'il étoit trop jeune pour parler; mais qu'il avoit un pere, homme du plus grand sens, & jadis le meilleur Chevalier de son tems.

On interrogea le vieux Chevalier, qui répondit : La plus excellente qualité, c'est la pudeur; elle est la mere de toutes les autres vertus, comme l'impudence est celle de tous les vices.

Grande joie, grande diligence du Soudan pour retourner à Babylone, & près du charmant objet de sa passion, à qui il répete mot pour mot la réponse du vieux Chevalier. Eh bien, lui réplique la Dame, que Votre Majesté me permette de lui demander maintenant si elle se croit honnête. — Je le crois sans doute, répond le Soudan. — Et comment pouvez-vous comprendre, ajouta la Dame, qu'un honnête homme n'ait pas la meilleure qualité de toutes celles qu'il doit avoir ?

Le Soudan demeura confondu, & vit bien qu'il falloit être honnête; de sorte qu'il sacrifia sa honteuse intention à la gloire de récompenser dignement une femme si sage, qu'il ne s'en est plus trouvé de pareilles depuis celle de mon conte.

Septieme Histoire.

Il y avoit à Compostelle un Doyen de la Cathédrale, qui avoit rêvé toute sa vie sur ce qu'il apprendroit, & qui se décida sur la fin de ses jours pour la magie. On lui dit que Don Yglan de Tolede étoit le plus habile Magicien de l'univers. Il se rendit à Tolede, où il se fit présenter à Don Yglan, qu'il pria de vouloir bien l'initier dans l'art qu'il possédoit si parfaitement.

Don Yglan s'offrit de tout son cœur; & lui dit qu'avant de parler d'un art si supérieur à tous les autres, il falloit parler un peu de la reconnoissance; que lui, Doyen d'une Eglise ancienne & renommée, parviendroit indubitablement à de plus éminentes dignités, & qu'il falloit savoir s'il auroit la bonté de s'y souvenir de son Maître.

Le Doyen donna là-dessus les plus grandes assurances, & Don Yglan appellant sa servante, lui recommanda de tenir deux perdrix toutes prêtes, mais de ne pas les mettre à la broche sans un nouvel ordre de sa part. Il conduisit ensuite le Doyen dans une salle toute remplie de livres & d'instrumens; & ils commencerent à travailler ensemble.

Alors deux hommes se présenterent, & donnerent une lettre au Doyen. Cette lettre étoit de l'Evêque son oncle, qui le prioit de se hâter s'il vouloit recevoir ses derniers soupirs. Le Doyen, plus mortifié de l'obstacle qui retardoit son instruction, que de la maladie de son oncle, répondit qu'il avoit des affaires pressantes; & quatre jours après, ces deux hommes revinrent lui dire qu'il falloit néanmoins qu'il se pressât, parce que son oncle étoit mort, & qu'on l'avoit fait Evêque à sa place.

Alors Don Yglan lui demanda la place de Doyen qu'il quittoit, pour un de ses enfans. Le nouvel Evêque lui fit ses excuses, & le pria de trouver bon qu'il nommât un de ses freres; mais il lui dit ensuite de le suivre à Compostelle, &

d'amener avec lui son fils, qu'il promettoit de bien placer à la premiere occasion.

Le Maître & l'Eleve ne sont pas plutôt arrivés à Compostelle, qu'il arrive des Messagers du Pape avec des lettres pour Monsieur l'Evêque; & ces lettres annoncent que le Saint-Pere l'a promu à l'Archevêché de Toulouse, en lui laissant la nomination de son Evêché de Compostelle.

Alors Don Yglan prend la liberté de lui rappeller son fils avec d'humbles supplications de lui donner cet Evêché. Le Doyen répond qu'il s'étoit bien réellement engagé à lui rendre service, mais que pour cette fois il ne pouvoit pas se dispenser de faire Evêque à sa place un de ses oncles, frere de son pere. Venez à Toulouse, ajouta-t-il, & je n'y manquerai pas d'occasions d'acquitter ma reconnoissance.

Au bout de deux ans d'attente à Toulouse, il arrive de nouveaux Messagers du Pape, qui apprennent à Monsieur l'Archevêque sa promotion au Cardinalat, & la liberté qu'on lui laisse de nommer à son Archevêché.

Alors Don Yglan se permit de faire

sentir à son Eminence la nécessité d'être fidele à ses engagemens, & le besoin que son fils pouvoit avoir de l'Archevêché. Son Eminence répondit qu'elle avoit encore un oncle, frere de sa mere, & que c'étoit comme un devoir sacré pour lui de commencer par faire le bien de sa famille. Mais, ajouta-t-il, venez à Rome, & j'aurai là plus de moyens que jamais de vous témoigner ma reconnoissance dans la personne de votre fils.

Enfin le Pape vint à mourir, & tous les Cardinaux assemblés par le même art qui avoit fait venir les Messagers, élurent d'une voix commune le Doyen de Compostelle pour Souverain Pontife.

Alors Don Yglan devenu plus ferme par tous les refus qu'il avoit éprouvés, déclare à Sa Sainteté qu'il n'entend plus se repaître de chimériques promesses, & qu'il falloit absolument le refuser net, ou lui accorder une grace pour son fils. Le Pontife très-irrité de cette audace, s'emporta alors contre son Maître, & le menaça de le livrer à la très-sainte Inquisition, comme hérétique maudit, & sorcier qu'il étoit.

A ces mots, Don Yglan rappelle sa

ſervante, & lui dit : Ne mettez qu'une perdrix à la broche pour mon ſouper. L'enchantement ſe diſſipa : le Souverain Pontife ſe retrouva ſimplement Doyen de Compoſtelle, ingrat, ſot & joué par ſon Maître de magie, qui demeura lui-même convaincu de ce qu'il falloit attendre des ſervices qu'on rend aux hommes.

TROISIEME CLASSE,

ROMANS HISTORIQUES

SOLIMAN II,

Vieux Roman trouvé dans la poussière d'une Bibliotheque, dont la premiere page eſt déchirée, & auquel on donne le titre qui paroît lui convenir le mieux.

Sous la loupe de l'hiſtoire, Soliman paroît un grand homme; combien il perd devant le miroir du Roman! Plus de trône! plus de dais! plus d'armées! c'eſt l'homme: eh! combien de héros ſont petits, ſitôt qu'ils ſont dépouillés du faſte de leurs dignités! Laiſſons à l'hiſtoire le ſoin d'annoncer avec ſa trompette les qualités guerrieres du héros: prenons un ton moins brillant; ce ton qui convient quand on a des foibleſſes à révéler. Rejettons cependant la cenſure. Qui de nous n'a aimé! qui de nous n'a demandé de l'indulgence! N'eſt-il pas bien des moments

dans le cours d'une vie amoureuſe, où on eut à rougir de quelques foibleſſes ! nous ſerons donc indulgents.

Soliman étoit auſſi aſſervi qu'un autre aux modes de ſon ſiecle. Ce n'étoit pas aſſez d'être entouré d'un nombreux cortege des plus belles femmes de la domination impériale, ce n'étoit pas aſſez d'avoir un ſérail, où tous les ſens enivrés à la fois le plongeoient dans cette molle langueur, qui ſemble ne laiſſer la faculté de ſentir, que pour ſentir qu'on eſt heureux : ſon palais étoit ouvert à tous les Marchands Juifs qui venoient étaler dans ſes ſuperbes & vaſtes galeries, les bijoux les plus précieux de l'Europe. Alors la Peinture étoit à la mode ; non point celle qui conſacre ſes larges pinceaux à l'immortalité ; mais celle qui d'une touche légere & gracieuſe, retrace ſur un velin des traits charmans, des traits chéris : celle-là étoit recherchée, & nous oſons aſſurer qu'elle ſera dans tous les tems à l'abri des révolutions que les autres genles de la peinture ont éprouvées. Il faut aimer les arts, les connoître, pour juger les grands tableaux ; il ne faut que ſentir & aimer pour deſirer un portrait. Des

yeux aveugles devant un tableau d'hiſtoire, ſont pleins d'ame devant le portrait d'une maîtreſſe. Des Peintres alors, faiſoient un objet de commerce des portraits qu'ils traçoient. Alors une coupable licence permettoit qu'ils peignissent toutes les belles femmes qu'ils rencontroient. Il n'étoit pas rare de voir un Peintre, afficher en public qu'on verroit chez lui, à prix d'argent, le portrait de la plus belle femme à la mode. C'étoit ainſi que les Grecs en avoient uſé. Le portrait d'Aſpaſie avoit été long-tems ſuſpendu auprès du Pirée, & celui de Flora, à Rome, auprès du Capitole; Ediles, Queſteurs, & même les graves Sénateurs étoient venus en foule contempler l'image de Flora. Il n'étoit pas un Grec qui n'eut le portrait d'Aſpaſie, pas un Romain qui n'eut celui de Flora. Dans l'Europe moderne, il étoit peu d'hommes qui n'euſſent des portraits de belles femmes. Sans doute c'étoit un hommage bien flatteur pour les belles: mais cette publicité devoit bleſſer la délicateſſe d'un amant. Un portrait devenu commun, n'eſt plus une faveur; poſſéder ce que mille autres poſſedent, n'eſt plus un bien. En cela notre

ſiecle marque davantage, dans la bonne galanterie les portraits ſont moins publics; aux coquettes près qui ne ſont jamais une époque caractériſtique dans un ſiecle, parce qu'elles confondent dans leurs goûts tous les tems, toutes les modes, tous les ridicules, tous les mérites. Les femmes l'affichent moins par leurs préférences. Il y a bien plus de myſtere, bien plus de bienſéance dans les hommages qu'on leur rend. Nous ſavons que le bruit convient aux guerriers, le ſecret aux amans.

Dans le ſiecle de Soliman, on voyoit donc des Peintres qui peignoient toutes les femmes; on voyoit des Marchands, des Négocians qui s'emparoient des productions de ces Artiſtes, & les mettoient en circulation dans le commerce, les donnoient en échange de la canelle, du ſucre, du géroffle, des noix de ſaffran, du ris, des tapis de Perſe, des tentures de la Chine, que les Marchands Arméniens, Grecs, Juifs de l'Arabie nous vendoient, des plâtres, des portraits, des modeles en cire. Ce genre de commerce que les Croiſades nous avoient apporté, donna de nouveaux moyens de luxe, & introduiſit une ſorte de galanterie, qui fut la

mere de la Chevalerie Arragonoise, Castillanne & Maure, qui ne ressembloit plus à celle des Amadis & de Lancelot du Lac, mais qui n'en étoit pas moins extraordinaire. Il ne lui manqua pour se signaler par d'aussi folles prouesses, que de trouver, comme du tems des Chevaliers de la Cour du Roi Artus, des peuples moins policés, des communications plus difficiles, & à chaque pas de petits Royaumes, & de petits Roitelets à attaquer.

L'Orient achetoit avec une avidité incroyable les copies infideles des beautés étrangeres. Les Turcs les recevoient des mains des Juifs, qui ne manquoient jamais d'inscrire un nom sous le portrait, & de composer à l'Héroïne une histoire & des aventures. Suivant la connoissance qu'ils avoient du caractere des Sultans, c'étoit le portrait d'une Lucrece, ou celui d'une Laïs. Il étoit assez commun de voir des fous se passionner au récit de ces aventures, quitter leur pays & voyager: ce motif extravagant de tant de voyages, fournit dans la suite un sujet comique à la plume enjouée de Michel Cervantes. Un Amant n'étoit jamais tranquille sur sa Maîtresse; pendant qu'il se croyoit

sans rivaux, & qu'il se reposoit auprès d'elle avec confiance, arrivoit un Aventurier Spadassin, flamberge au vent, portrait au bras ; il falloit se battre : souvent des liens garrottoient l'Amant au tronc d'un arbre, & il voyoit sa Maîtresse suivre de force des ravisseurs inconnus. Ces hasards opéroient cependant un grand bien : ceux dont l'ame étoit trop sensible, & qui ne pouvoient se défendre d'être attachés au char d'une belle, se mettoient en état, par des études guerrieres, de repousser toutes les insultes. Amant & brave étoient presque synonimes. Les tems sont bien changés !

Parmi les beautés que la renommée vantoit dans les pays étrangers, Julie de Gonzague, de l'illustre famille de ce nom, & épouse de Vespasien Colonne, Comte de Fondi, tenoit un rang distingué ; son portrait répandu dans toutes les Cours de l'Europe, fut porté dans la galerie de Soliman. Soliman épris de l'image, s'enflamma pour Julie sans l'avoir vue ; il paya cher le portrait, fit introduire auprès de sa personne le Marchand, & le questionna. Le Marchand ne manqua point de faire sa cour à Soli-

man, en lui vantant les charmes de Julie. Soliman, qui reſſembloit à tous les Amans, ſuppoſoit tout ce qu'on croit trouver ordinairement à la Maîtreſſe qu'on aime : ſes yeux fixés ſur le portrait, y rencontroient tous les traits qui ſavoient le charmer ; ſon imagination pêtriſſoit enſuite à la belle Julie un corps très-beau, lui donnoit une ame, un cœur bien tendre, une voix des plus touchante : on voyoit ce grand Empereur Soliman s'éloigner de ſa Cour, ſe promener ſous ſes berceaux de palmiers & d'orangers, appeller Julie, lui parler comme ſi elle étoit préſente, penſer à elle, ſourire à ſa penſée, jetter autour de lui de ces regards amoureux qui annoncent une ame à demi-enivrée. Les Aga, le Viſir, les Effendi, le Capitan Bacha, & tous les grands Officiers, juſqu'aux Janiſſaires, croyoient que Soliman étoit tombé dans une eſpece de démence particuliere. (Les Amoureux ſont en effet dans un état qui approche de bien près la démence). Ils redoublerent d'égards pour lui ; car rien n'approche, dans les autres pays du monde, du reſpect que les Turcs ont pour les inſenſés ; ils les regardent comme des orphelins

dénués de leur pere & de leur mere, qui sont le bon sens & la raison ; & chacun remplit à leur égard la charge de curateur. Soliman avoit en effet tous les symptômes de la folie ; il passoit d'un moment à l'autre, de la douceur à la colere, de la tranquillité à l'emportement ; ses traits s'altéroient ou s'adouciſſoient à vue d'œil : une pensée tenoit le fil caché de tous ses mouvemens, & les arrêtoit ou les précipitoit à son gré.

Soliman trouva enfin qu'un portrait, & le fantôme d'une Maîtresse étoient trop peu pour satisfaire un Amant bien épris ; il chercha dans le Sérail s'il n'y rencontreroit rien qui lui rendît cette Julie telle qu'il l'avoit arrangée dans sa tête. Il donna une fête dans laquelle il réunit toutes les belles du Sérail. Chacune d'elles avoit des talens, avoit des graces, & vouloit plaire à Soliman. Il trouvoit dans chacune quelque chose de Julie ; mais où trouver l'ensemble ? Peut-être Julie en personne ne lui auroit point représenté, malgré ses appas, cet ensemble parfait qu'il s'étoit forgé. Il jetta les yeux sur cinq des plus belles, qui entre elles formoient le tout imaginaire de Julie,

Julie, & réſolut de les aimer toutes, pour les parties qu'elles avoient, reſſemblantes à cette Princeſſe. Zilia chantoit avec cette grace qu'il recherchoit dans Julie ; il s'approcha d'elle, lui jetta le mouchoir : Rentrez, Zilia, lui dit-il, rentrez ; j'aurai le bonheur de vous entendre chanter ce ſoir tête-à-tête : que votre voix eſt tendre ! comme elle va à mon cœur ! rentrez : je vous défends de chanter ailleurs qu'en ma préſence ; ménagez cette voix délicieuſe.... — S'adreſſant enſuite à une autre : Floriane, que vous danſez bien ! que de graces dans tous vos mouvemens ! que vos pas ſont moëlleux ! les Amours volent ſur vos traces : vous danſerez demain pour moi : rentrez. — Et vous, Zelinde, jamais plus belle main ne fit ſoupirer un cœur auſſi fortement que vous avez fait ſoupirer le mien ; il étoit ſur les cordes de votre théorbe & de votre harpe : j'ai ſenti la touche délicate de vos doigts ; ils ſont encore là : votre harmonie me ſuit encore. Je me hâte de vous joindre. — Continuez, belle Zunika, de me parler : vous n'avez point la voix chantante de Zilia ; mais votre voix parlante, vos inflexions me raviſſent : quel accent !

comme la passion est marquée, nuancée! quel caractere vous donnez à l'expression! Parlez-moi, dites-moi sans cesse *je vous aime*; ce mot ne me plaît que dans votre bouche. — Il se tourna aussi-tôt vers *Taliare*; il lui prit la main: Que votre main est douce! — Taliare le pressoit, posoit une bouche caressante sur la main de Soliman; Taliare, sensible & tendre à l'excès, soupiroit d'une maniere faite pour toucher Soliman. — Ah! Taliare! Taliare! s'écria-t-il, ne cessez jamais de me répéter ces témoignages de votre sensibilité.

Soliman ne pouvoit qu'être le plus heureux des hommes. Comment n'auroit-il point trouvé le bonheur dans cinq belles femmes, dont il ne tiroit de chacune que ce qu'elles avoient de plus convenable à son cœur: que ne nous est-il possible d'imiter Soliman! Une seule nous fait payer souvent bien cher quelques instans: une seule a souvent bien des défauts! Mais en avoir cinq, & ne prendre de chacune que ce qu'elles ont de mieux; c'est-là que doit se trouver le bonheur, au défaut de l'amour.

Soliman toujours plein de sa Julie

imaginaire, la retrouvoit en détail dans les cinq Grecques qu'il avoit choisies ; mais en composer un tout, c'étoit la chose impossible. Son imagination vint à son secours : les réunir toutes dans un sallon, c'étoit se mettre en présence de cinq femmes, ce n'étoit pas Julie. N'en voir qu'une, ne parler qu'à une, & cependant les entendre toutes, ce fut ce qu'il imagina. Il se consulta sur le choix : ses sens prononcerent : le toucher l'emporta, & Taliare fut préférée. Il fit élever dans un salon, autour des murs, une enceinte légere de tapisseries, derriere lesquelles il plaça Zilia, Floriane, Zelinde, Zunika. Il pouvoit les entendre, être entendu d'elles, sans les voir & sans être vu : Taliare étoit assise auprès de lui dans le salon. Il les avoit prévenues sur le rôle qu'elles alloient jouer ; toutes savoient qu'elles devoient représenter Julie, & parler toutes, ou chanter, ou jouer d'un instrument, comme si ce n'étoit que la même personne qui réunît tous ces talens, & que cette personne fût Julie. Ces beautés complaisantes se prêterent avec docilité aux desirs de Soliman.

L'Empereur commença enfin son nou-

veau rôle. Il s'avança dans le salon ; Taliare étoit assise. Je vous retrouve, lui dit-il, belle Julie : que de maux votre éloignement me cause ! Vous quitter pendant une heure, c'est un siecle d'ennui ! Répondez-moi ; faites passer dans mon ame un baume consolant ! parlez. — Zunika prit la parole, & continua le dialogue derriere la tapisserie. — La Julie que vous aimez, Seigneur, seroit au comble de sa joie, si elle pouvoit être sûre de la fidélité de vos promesses. — Ingrate Julie, reprit Soliman, en se jettant aux pieds de Taliare, pouvez-vous en douter ; tant d'appas ! tout ce que je sens ! non, on ne change point si aisément : mes chaînes retombent sur mon cœur ; je n'ai plus la force de les soulever ; chaque jour en doit augmenter la pesanteur. M'aimez-vous, Julie ? m'aimez-vous ? — Zunika répondit encore : Mon embarras, le son de ma voix qui s'affoiblit : ah ! Seigneur, c'est de l'amour : heureuse mille fois, Julie, si elle a pu vous fixer. — Oui, cent fois heureuse, reprit Soliman, en pressant la main de Taliare ; cent fois heureuse, si son bonheur ne dépend que de ma tendresse. Il redoubla ses caresses, que Taliare

reçut avec sensibilité : Ah ! chantez, s'écria-t-il, chantez, belle Julie, lancez ces sons mélodieux qui vont me plonger dans une ivresse nouvelle : étendez ce charme magique ; que tout ici retentisse de mon amour, que tout ici parle de vos talents & de vos graces. — Alors Zilia prit la place de Zunika, & chanta ; elle célébra les prestiges de l'amour, & donna à son chant autant de coloris & d'élégance, que l'expression orientale en donnoit aux Poésies. C'étoit l'amour échappé du berceau de l'aurore, pour annoncer que c'est la premiere pensée, qui avec le jour vient saluer les mortels à demi-éveillés : c'étoit la description des brillantes couleurs dont la nature se pare aux rayons du soleil, pour peindre les graces nouvelles dont les amans & les belles s'embellissent en aimant. L'amour étoit comparé au soleil : même empire sur la nature, mêmes feux, même beauté. Toutes les fleurs qui naissoient sous la fraîcheur des perles d'une tendre rosée, faisoient allusion aux plaisirs, enfants de l'espérance & de l'amour. Ce n'étoit que saphirs, perles & roses : tout étoit voluptueux dans la chanson. Zelinde prit aussi-tôt son théorbe, & ac-

compagna la voix de Zilia. Soliman ne voyoit plus rien, l'illusion étoit complette, il ne croyoit entendre & voir que Julie. Floriane sortit de sa coulisse, & vint exécuter un pas de danse devant Soliman; toutes les soupleſſes de l'art que les graces des positions, la fineſſe des mouvemens, la légéreté des pas & le jeu de la pantomine, peuvent fournir à une danseuse jolie, furent déployées avec une volupté qu'on ne retrouve qu'en Orient, où toutes les formes ne sont cachées que par des gazes très-légeres. Dans le même tems Zunika avoit repris la parole : — Que ne feroisje pas, Seigneur, pour vous plaire, pour fixer votre cœur! Foibles talens qui venez à mon secours, charmez le grand Soliman. C'eſt peu de le séduire, il faut l'enchaîner. Que vous me seriez chers, aimables talens! C'eſt alors que je croirois à la réalité de votre puiſſance. Vous charmez, dit-on, nos ennuis. Vous arrêtez le tems dans sa courſe, vous attirez tous les plaiſirs : vous attirez l'amour sans le secours de la beauté; vous savez trouver le bonheur, & l'enchaînez sur vos pas : talens divins, déployez donc toute votre puiſſance; c'eſt peu, je vous l'ai dit, de

séduire ; faites parler à mon ame un langage qui réponde au sentiment enivrant qui l'absorbe : je meurs d'amour ; j'adore ; je brûle ; peignez, chantez, annoncez mon amour, mon délire. Ah ! puissiez-vous peindre & célébrer ma félicité ! — Taliare dans ces momens achevoit le tableau par sa pantomine caressante, & Soliman s'écrioit avec transport : je vous aime, Julie, je vous aime.

C'est ainsi que Soliman passoit presque toutes ses journées. Les soins de l'Empire l'inquiétoient peu : le Visir gouvernoit l'Orient, négocioit avec Charles-Quint, faisoit des traités d'alliance avec François I, menaçoit Henri VIII, couvroit la Méditerranée de vaisseaux, & faisoit ravager par le cruel Barberousse, tour à tour, Candie, Venise, l'Ile de Rhodes, Gibraltar, Alicante, Carthagene ; & protégeoit les côtes de Barbarie ; le Ministre, Barberousse, & Dragut travailloient sans relâche pour la gloire de Soliman, tandis qu'enseveli dans le serrail, le Sultan ne s'occupoit que de son fol amour. Pendant que la mer étoit couverte de ses galeres conquérantes, & que Barberousse faisoit tonner sur les troupes de Charles-Quint,

le canon du Fort de la Gouëlette en Alger, Soliman enfermé avec son premier Eunuque, ordonnoit des fêtes, s'amusoit à tracer avec des pots de fleurs, des dessins sur un parterre, à parler à ses maîtresses avec des fleurs. En Orient, où la jalousie est si active, & inséparable de l'amour, les femmes, esclaves en effet, mais souveraines de nom, ont imaginé l'idiôme des fleurs, langage charmant, & dont chaque fleur forme toute seule une partie. Si c'est un rendez vous qu'on donne, c'est un bouton de rose qu'on effeuille, pour annoncer qu'il est tems de se voir, qu'il est tems de jouir de soi-même. Si c'est un éloignement forcé, ce sont des Narcisses sans odeur & à moitié flétris. Si c'est l'amour qui appelle, sans obstacles, sans crainte; c'est un Héliotrope uni à une rose épanouie. Les heures sont marquées par des guirlandes de fleurs, dont chaque nœud représente un nombre, & dix nœuds rapprochés annoncent dix heures: ainsi des autres heures. En Orient, la jalousie faisoit fermer avec des volets de bois de violette, les fenêtres: l'amour plus ingénieux que la jalousie, coupa les volets par bandes sé-

parées, & permit aux yeux de parcourir le point de l'espace qu'un objet adoré rempliſſoit ſeul. Delà eſt reſté à ces volets le nom de jalouſie : la coquetterie s'en empara enſuite ; & à l'aide d'un reſſort, les bandes devenues mobiles, ſemblent diſpoſer du jour & des ombres ; & au gré du doigt qui les preſſe, elles introduiſent dans un appartement l'éclat du jour néceſſaire aux indifférents qui ne ſe raſſemblent que pour ſe voir & cauſer ; où elles amenent les ombres, ces ombres heureuſes, ſur deux amans, qui ſont plus jaloux de s'entendre & de ſe rapprocher, que de ſe voir. Ainſi une amante peut à ſon gré faire en ſe jouant *le jour & la nuit*, comme elle fait en ſe jouant le tourment & le bonheur de ſon amant. C'eſt en Orient auſſi, (car l'induſtrie eſt une fille rebelle de l'eſclavage & des beſoins) que les gazes furent inventées, voiles ingénieux qui piquent la curioſité, ſans la déſeſpérer, qui donnent un charme de plus à la beauté, éveillent l'imagination qui veut chercher ſous des plis mal prononcés des graces qu'elle aime à deviner. — Ah ! demeurez toujours ſuſpendus, tiſſus favorables : ſi l'amour permet de vous ſoulever quelque-

fois, il ne le permet que pendant les courts moments où il s'ignore, où il s'oublie, où il est excusable par l'excès de son égarement. Malheur à l'esprit dépravé qui vous rejette; malheur au cœur peu délicat qui ne sent point quel talisman est enfermé sous vos roseaux élégans. Soliman étoit trop sensible pour épaissir & pour rejetter les voiles. Cent fois le jour il remercioit l'aimable inventrice de cette trame si propice.... Ce fut une femme qui en Orient inventa les gazes. Eh! pourqu i non? Une d'elles n'a-t-elle pas donné à la Grece les premieres leçons de dessin? Un crayon à la main, dans le silence de la nuit, elle crayonnoit sur le mur l'image de son Amant. L'amour conduisit à son tour la navette de Clémentia. (C'est le nom de l'inventrice des gazes).

Clémentia étoit la Sultane favorite d'Osman, ou Ottoman, qui régnoit dans le troisieme siecle. Osman étoit né avec un penchant décidé pour la galanterie; il aimoit, il adoroit les femmes; il disoit souvent que Mahomet, qui en avoit recommandé le culte, avoit certainement connu le secret des Dieux, qui les for-

merent avec tant de charmes, pour notre bonheur. Il n'entendoit jamais parler une d'elles, qu'il ne sentît dans son ame l'impulsion secrete d'une puissance inconnue. Les femmes régnoient sous sa domination; il leur accordoit tout ce qu'elles demandoient. Il auroit voulu les réunir toutes dans son serrail, & les rendre toutes heureuses. Il punissoit sévérement les hommes qui s'oublioient un moment, jusqu'à cesser de les respecter. Les maris n'étoient que des esclaves. Il étoit défendu de médire des femmes & de les calomnier. C'étoit l'âge d'or; elles en abuserent. La licence suivit la liberté; le pouvoir de tout faire fit tout oser. L'amour s'étoit envolé loin de cette contrée heureuse; l'hymen sembloit condamné à verser des larmes, & à aiguiser des poignards dont il n'osoit pas se servir. La parure des femmes, devenue docile à toutes les fantaisies, n'étoit plus qu'une draperie jettée au hazard sur des formes, dont la vanité ne pouvoit s'enorgueillir : la pudeur enfin en rougit; mais Osman ne pouvoit condamner une mode qui offroit à ses yeux tout ce que la beauté avoit de plus parfait. Cependant

on murmuroit : le Muphti condamna cette parure, menaça Osman de la colere de Mahomet, & ce qui étoit plus effrayant, du sabre des Janissaires. Le Muphti exigea qu'Osman prononçât un Firman général, qui défendît aux femmes de se montrer en public sans un voile qui couvriroit toutes les parties du corps depuis le cou jusqu'aux talons. Le jour que cette Ordonnance fut publiée, fut un jour de deuil dans Constantinople. On croyoit voir un grand Monastere peuplé de Talapouïns & de Fakirs. Les Marchands fermerent leurs boutiques ; tous les colifichets tomberent dans un discrédit excessif. On se plaignit ; car si les loix somptuaires empêchent la ruine d'un petit Etat, elles en ruinent ou aviliſſent un grand. Ce n'est pas un Etat devenu le rendez-vous, ou l'entrepôt de toutes les Nations, qui doit adopter des loix somptuaires. Osman renvoya toutes les plaintes au Muphti. Que firent les femmes ? C'est alors que Clementia, Sultane favorite, pour ne point déroger au Firman, imagina ces tissus transparens, qui éludoient & suivoient en même tems la loi. Combien de fois la trame lui parut

trop épaisse ! combien de fois ne recommença-t-elle point son ouvrage ? Osman enchanté de la découverte, n'osa point s'y opposer ; il se crut heureux de satisfaire ses yeux & sa loi. Des métiers s'élevèrent aussi-tôt à Gaza, d'où ces voiles furent appellés *des gazes*. Cinq siecles se sont écoulés depuis cette découverte, & nous ne croyons point que la mode en passe jamais ; peut-être est-ce le siecle où on sache les employer le plus à propos, les placer avec plus d'art, les travailler avec plus d'élégance : l'esprit, le bon ton n'en a point rejetté l'usage. Depuis quelque tems il sait répandre avec finesse des gazes par-tout où elles sont nécessaires, & par elles il a trouvé le secret de laisser deviner ce qu'il auroit rougi de dire. Si Marot, Piron, & des Ecrivains aussi grossiers qu'eux, en ont dédaigné le décent usage, Voltaire, Bernard, Gresset, & beaucoup d'autres, les ont rendues piquantes. Nous voudrions, dans les Romanciers, retrouver beaucoup d'Ecrivains qui aient imité les Auteurs que nous venons de citer. L'Auteur des *Lettres Persanes* est le seul, si nous en exceptons le Traducteur moderne des *Amadis*, qui en ait fait quelquefois un usage heureux.

Revenons à Soliman : nous demandons pardon à nos Lecteurs de l'avoir laissé si long-tems inactif dans son serrail. Il n'y faisoit en effet que recommencer tous les jours la même scene : il étoit gouverné par cinq femmes, qui gouvernoient, à leur tour, tout l'Empire. Cependant il demandoit toujours Julie. Sa folie alloit jusqu'à lui écrire des lettres. Un de ses Eunuques les portoit à une des Sultanes qui avoit le plus d'esprit. Celle-ci faisoit la réponse, au nom de Julie ; & l'Eunuque la reportoit à Soliman. On se doute bien que les réponses étoient toujours favorables, & qu'après la lecture Soliman étoit encore plus enchanté. Un jour il avoit fait placer un écran fort élevé au milieu de son salon : il avoit fait placer un fauteuil & une table des deux côtés de l'écran ; il s'étoit assis sur le devant, & la Sultane sur le derriere ; Il lui écrivoit, & jettoit les billets par-dessus l'écran, qui retomboient sur la table de la Sultane ; celle-ci faisoit parvenir ses réponses par le même courrier. L'attaque étoit vive : Soliman rempli d'illusion, crut lire Julie, crut toucher au moment si desiré : il pousse son fauteuil, éloigne l'écran ; mais à la

vue de la Sultane, son ardeur se rallentit. Ce n'est pas Julie, s'écria-t-il douloureusement : où est-elle ? Il recommença la lecture des lettres, replaça l'écran : ah ! du moins, c'est ici son esprit, disoit-il.

Les succès que Barberousse venoit d'obtenir sur Charles-Quint, avoient rendu Soliman redoutable sur la Méditerranée. L'Espagne affoiblie, les deux Siciles sans défense, l'Italie sans vaisseaux, Rhodes prise, ne pouvoient mettre le moindre obstacle à ses entreprises. Il pouvoit ravager toutes les côtes avec impunité. Il donna ordre à Barberousse, Roi d'Alger, & son Amiral, d'enlever Julie. Ce Général intrépide arriva la nuit à Fondi, où elle tenoit sa petite Cour, & prit la Ville par escalade. Julie, au premier bruit, s'étoit évadée en chemise par une fenêtre, & s'étoit engagée dans les montagnes.

Barberousse demanda sa proie. Sur le refus que les habitans firent de lui apprendre le lieu de sa retraite, il fit pendre quatre des plus notables de la Ville, s'empara des femmes les plus distinguées de Fondi, & menaça de les livrer à la brutalité des Algériens, si on ne re-

mettoit entre ſes mains Julie. Tous les jours qui ſe paſſerent en excuſes, en délais, furent marqués par des ſupplices. Les hommes étoient étranglés, les femmes abandonnées aux Barbareſques. Barberouſſe avoit annoncé que dans huit jours il ne reſteroit pas un être vivant dans Fondi, & qu'il ne s'en éloigneroit qu'après avoir fait paſſer la charrue ſur les fondemens des maiſons. L'effroi s'empara de tous les habitans, & chacun indiqua la retraite de Julie.

Cette belle femme étoit dans les montagnes : elle avoit appris dans quelle déſolation Fondi étoit plongée. Son ame noble avoit été froiſſée, au récit des tourmens réſervés aux habitans : elle avoit auſſi-tôt prononcé en ſecret le ſerment de les délivrer. Il faut qu'un ſeul périſſe, dit-elle, pour le ſalut de tous. Auſſi-tôt que ſa réſolution fut entiérement priſe, elle vint au-devant de ſon mari. Veſpaſien, lui dit elle, les malheurs de Fondi ſont ſans doute parvenus juſqu'à vous. — J'en ſuis conſterné, reprit le Comte. — Savez-vous comment ils peuvent finir ? — La penſée du remede m'épouvante ; détournons, belle Julie, dé-

tournons de nous cette image cruelle, déſeſpérante. — Non, il faut au contraire nous y fixer. — Que voulez-vous dire ? — Que de ce moment Julie ſe dévoue au ſalut de tous. — Avez-vous enviſagé les dangers qui vous menacent ? — Je les vois, je les brave. — Un barbare vainqueur va lever le fer ſur vous. — Il peut frapper, j'y ſuis préparée. — Peut-être plus cruel encore il vous laiſſera la vie, & vous ravira ce qui eſt bien plus cher qu'elle. — Eh ! quoi ? — L'honneur. — Pouvez-vous l'imaginer ? & mon courage, mon bras, croyez-vous qu'ils ne viendront point à mon ſecours ? Je ne crains que la perte de la vie, & c'eſt un ſacrifice qui me coûtera peu ; je le dois à un peuple entier, qui paieroit de ſa tête ma fuite, ou mon refus. — Ne croyez pas que je conſente jamais à ce dévouement héroïque. Vous êtes à moi, Julie ; mon bonheur eſt placé dans votre tendreſſe ; je ne puis vivre, ſi vous ceſſez de vivre : vous êtes à moi ; non, chere épouſe, je ne t'abandonnerai point. Oſeras-tu t'arracher avec violence de mes bras ? Mon corps te ſervira de bouclier, & auparavant qu'on t'enleve, les barba-

res auront foulé le corps de ton époux expirant. Viens; fuis-moi : cette retraite n'eſt pas aſſez ſûre; il eſt des gouffres plus ſouterreins, fuis-moi; fuis-moi, chere épouſe, ou je meurs à tes pieds. — Dans ces momens une troupe d'habitans accouroit; Julie les voyoit approcher. — Que veulent-ils ? dit le Comte. — Je crains de le deviner. — Ces habitans les avoient déjà environnés, pâles, glacés d'effroi; ils étoient tombés aux pieds de Julie; pas un d'eux n'oſoit ouvrir la bouche. Ils déchiroient leurs vêremens, frappoient leurs poitrines, jettoient des cris, & montroient avec leurs mains la Ville, la patrie commune. Ils jettoient ſur Julie des regards pitoyables : pas un d'eux n'oſoit parler. — Que voulez-vous de moi ? dit Julie. — Ils ſe taiſoient.... Un papier tomba enfin des mains de l'un d'entre eux. Julie le ramaſſa, le lut. — J'étois diſpoſée, dit-elle, mes enfans, à ce ſacrifice : liſez, Comte, liſez. — Non, Madame, non, Julie, vous n'accomplirez point ce ſacrifice affreux. Qu'avez-vous de commun avec Barberouſſe & Soliman ? Où vous ont-ils vue ? Que veulent-ils de vous ? Pourquoi veulent-ils

que vous soyiez la seule victime d'un peuple qu'ils tourmentent avec tant de barbarie? — Je l'ignore; mais je sais bien qu'un peuple ne doit point être sactifié pour moi. Ah! Comte, vous n'avez donc jamais su ce que c'est que le peuple? c'est la portion la plus précieuse, la plus active d'un Etat; c'est le dépositaire de l'industrie, le gardien des vertus, le trésor des Rois, & la richesse des Etats. Vous ne savez donc pas quels sont les devoirs imposés à ceux qui regnent sur eux? C'est de mourir pour les défendre. Je mourrai s'il le faut. — Non, vous ne me quitterez pas. — Qui d'entre eux osera porter sa main sur moi, sur vous? Qui vous enlevera de ces lieux? Peuple, par toute l'autorité que le Ciel m'a donnée sur vous, je vous ordonne de vous éloigner. — Le peuple ne s'éloignoit point; on jettoit sur Julie de longs regards, on étoit à genoux, & on tendoit vers elle des mains suppliantes. — Cessez, Comte, cessez; ce spectacle me déchire; rendez-moi la liberté. Vous vous alarmez peut-être mal à propos. Soliman n'est point cruel. La renommée l'annonce comme un Prince sensible. Soyez tranquille sur

mon honneur : encore une fois, rendez-moi la liberté. — Non, Madame ; plutôt mourir ; voilà mon épée, percez-moi de votre main. Ah ! Julie ! est-ce là le prix que vous réserviez à dix années de tendresse ? Jettez les yeux sur le tableau du passé, voyez les plaisirs & l'amour filer vos destinées. Quelle femme fut aussi heureuse que vous ! vous m'aimiez alors. — Ingrat, je vous aime encore ; je ne m'éloigne de vous que pour sauver tant de malheureux. — A ces mots, elle s'élance au milieu des habitans, qui l'entourent aussi-tôt, & lui forment un rempart que le Comte ne peut percer. Il prend son épée pour en frapper le peuple, pour s'en frapper lui-même : on le désarme.

Julie s'achemina comme en triomphe vers la Ville ; elle y fut reçue avec des acclamations mêlées de larmes. On la nommoit la libératrice de la Ville : mais ces cris étoient bientôt tempérés par l'idée du sacrifice qu'elle alloit consommer. Barberousse averti de son arrivée, ordonna qu'elle demeurât dans le Palais de Fondi, & lui fit rendre tous les honneurs qui lui étoient dûs. Il n'osa point se présenter de-

vant elle, qu'il n'en eût demandé & obtenu la permission. Il lui signifia dans les termes les plus respectueux, qu'il étoit chargé de la conduire vers Soliman, & la rassura sur le sort qui l'attendoit. — Que veut de moi Soliman ? dit-elle. — Il veut, Madame, reprit Barberousse, ce qu'il n'est pas possible de ne pas vouloir quand on vous a vue, ou quand on a oui ce que dit de vous l'équitable renommée. — Quand partons-nous ? — Dans le moment si vous l'ordonnez : — Partons : il me tarde de savoir quelle doit être ma destinée. Avez-vous rendu la liberté à vos prisonniers ? — Oui, Madame, les habitans rentrent dans leurs droits, Soliman abandonne sa conquête : le prix qui lui en revient, est assez glorieux pour le contenter.

Barberousse fit mettre à la voile : un peuple entier suivit Julie sur le port : des pleurs & mille benédictions annonçoient son départ. Les cloches de la Ville retentissoient de sons lugubres, & dans les temples, des prieres s'élevoient jusqu'aux cieux. La navigation fut heureuse : le vaisseau jetta l'ancre devant Constantinople. Barberousse annonça son arrivée par

des coups de canon : les forts lui rendirent le salut d'usage, mille chaloupes s'approcherent de son vaisseau ; la galere capitane vint recevoir l'Amiral : Soliman l'attendoit avec une vive impatience. Sitôt qu'il l'apperçut, il ne put s'empêcher de s'écrier : Où est Julie ? Amenez-vous cette incomparable beauté ? — Seigneur, elle est sur mon vaisseau, elle est venue sans violence : elle est aussi digne de respect que d'amour : c'est une femme dont le courage mérite une distinction particuliere & des hommages d'un autre genre que ceux qu'on rend aux femmes. — Tout ce que tu me dis m'étonne ; voyons-la : il ordonna à ses Officiers & aux Chefs du serrail d'aller la recevoir. La galere fut ornée de banderoles & de flammes : des Musiciens furent placés sur le tillac ; & du bout des mâts pendoient des couronnes d'orangers. Des femmes étoient destinées pour la servir, & portoient des cassolettes remplies de parfum. Julie arriva avec cette pompe jusques sur le rivage, & delà fut conduite dans le serrail. Un appartement superbe lui fut destiné : des muets, des eunuques noirs, des nains, lui furent donnés pour son service & pour

ſes paſſe-tems. Soliman ne s'étoit point préſenté encore. L'incertitude, ce tourment qui ne peut être ſupporté que par des ames fortes & froides, peſoit trop ſur le cœur de Julie, pour ne pas deſirer d'en être délivrée; elle demanda à parler à Soliman. Le Sultan lui fit dire qu'il ne demandoit rien auſſi vivement que de la voir, que de l'entendre; il étoit dans ſon ſalon: le portrait de Julie y étoit ſuſpendu, & l'Empereur le conſidéroit quand Julie parut. Soliman s'avança vers elle avec autant de reſpect qu'un Sultan peut en avoir, & lui montra ſon portrait. Des fleurs étoient répandues au bas. Ce portrait, Madame, ces fleurs doivent vous raſſurer. Si vous ſaviez quel eſt le culte aſſidu que je rends à cette image? Mahomet en ſeroit jaloux. — Que prétendez-vous, Seigneur, avec tous ces hommages? — Quel ſalaire attend-on quand on aime; ſi ce n'eſt d'être aimé. — Et pour y parvenir, il falloit ravager les terres de ma domination! Il falloit vous rendre fameux par des cruautés, rougir de ſang les rivages de Fondi? Quel amour! quels moyens! quelle fureur! J'ignore les uſages reçus en Turquie; mais ſi la ſincérité

n'en eſt point bannie. — Non, Madame, non, les femmes peuvent tout dire à Soliman, il leur pardonne tout. Il n'eſt leur maître que pour rendre leurs triomphes plus honorables. Il eſt Sultan, mais il eſt à leurs pieds; il ſera toujours aux vôtres. — Il eſt affreux, Seigneur, de former le projet cruel de vous détromper: mais je ne vous aime point: ſi jamais je pouvois vous aimer, je vous en ferois un myſtere; & ſi l'amour enfin l'emportoit ſur la vertu, ſur la pudeur, le châtiment ſuivroit de près l'aveu de ma foibleſſe. Je ſuis mariée, Seigneur; ce n'eſt pas tout, j'adore mon époux: cent fois le jour j'ai béni mes fers. Je ſuis bien éloignée de vouloir les rompre. — Le tems, Madame! — Le tems ne peut rien. La mort ſeule.... croyez, Seigneur, que j'en ai fixé l'époque: ma liberté dans trois mois, ou dans trois mois la mort. Seigneur, je ſuis épouſe; je ſuis mere. Mon époux, mes enfans m'attendent: voilà où ſont tous mes devoirs, voilà où ſont tous mes plaiſirs. C'eſt-là que je veux vivre; ailleurs je ne veux que mourir. — Vous ne m'entendez point, Madame; vous quittez un époux, pour trouver

un

un amant, un Empereur, un Trône. Le tems seul peut ouvrir vos yeux. Respectez ma douleur comme je respecte la vôtre ; vous m'avez déchiré : laissez-moi à mon tour me remettre dans les mains du tems. Une passion nourrie pendant de longues années, ne peut être détruite que par les années, si pourtant il est vrai qu'une passion puisse se détruire. Allons ensemble invoquer le Tems, moi pour vous oublier, vous pour perdre le souvenir de votre époux.

Les Turcs avoient dans ce tems-là, à peu-près comme les Romains, des fables, des allégories ingénieuses. Ils avoient leurs Sages qui honorés par la tourbe musulmane du nom de Mécréans, avoient élevé des divinités mythologiques, pour apprendre des vérités sous un emblême impénétrable aux yeux du vulgaire. Quelques temples avoient été réservés à ces êtres de raison. Le tems qui a tant d'empire sur les mondes, & qui les éleve & les courbe tour à tour sous le mouvement de son balancier périodique, le tems avoit un temple auprès de Constantinople. Combien d'hommages ne lui rendoit-on pas ? Il n'étoit pas dans l'Empire Ottoman,

d'hommes ou de femmes, qui ne vinſſent tous les jours ſe plaindre, ou l'implorer. Ceux qui marchoient courbés ſous le poids des douleurs, venoient demander un aide à ce Dieu; & chaque jour ce Dieu allégeoit le poids. Que de crêpes ſa main avoit déchirés! L'amante éplorée, la veuve en larmes, l'époux déſolé, trouvoient dans ſon temple des conſolations. On y entroit en jettant des ſanglots, on en ſortoit conſolé. Au bas de ſa ſtatue étoit cette inſcription: *à celui qui conſole.* On liſoit ſur un mur cette deviſe; *les tems ne changent point, c'eſt vous qui changez.* Et en effet ſur un regiſtre qu'un Sage tenoit ſous ſa garde, on liſoit inſcrit des milliers de noms. Combien d'amans qui ayant juré mille fois de ne changer jamais, avoient manqué à leur parole! Le tems, diſoient-ils, a changé; ils ſe trompoient. Combien d'ambitieux déſabuſés par le tems! combien d'amis devenus volatiles ſous le creuſet du tems! combien d'alliages épurés! combien de maſques arrachés! que de faux ſermens reconnus! combien de vertus d'une journée! Quelle école pour le ſage qui ſe promene dans le temple du tems! comme il eſt bientôt détrompé

de tant d'héroïsmes factices, de tant d'austérités d'emprunt, de tant de vertus de représentation, & de protestations d'étiquette ! Le tems, qui dépouille journellement l'homme de tout son alliage, & qui le pese sans cesse dans ses balances austeres, est étonné souvent d'en voir le poids se réduire à un grain.

Soliman entra dans ce Temple pour y chercher des consolations, & s'y promenoit pour respirer cet air consolateur qui s'en exhale. Il s'amusa à considérer ceux qui venoient implorer l'assistance du Dieu. Le premier objet qui se présenta à lui, fut un Amant jeune, beau, accablé des rigueurs de l'absence, & qui se plaignoit de la longueur du tems. Plus loin, un malheureux se plaignoit avec bien plus de raison ; il trouvoit les heures trop lentes ; il se plaignoit de la destinée qui lui avoit assigné la plus laide portion du tems. J'ai toujours eu, disoit-il, des jours orageux : quoi que j'aie fait, les heures ne m'ont point souri. Un ambitieux plus loin, disoit au tems : J'attends tout de toi. Une jeune fille disoit : Avec le tems je deviendrai grande, avec le tems je serai plus aimable, avec le tems

je ſerai aimée. Un Derviche diſoit en gémiſſant : Je me ſuis trompé ; l'état que j'ai embraſſé ne me convenoit point : je ſouffre trop de la violence que j'éprouve en me contraignant en public. Il invoquoit le tems pour éteindre ſous les glaces de l'âge & des années des feux qu'il avoit juré d'étouffer. Une vieille coquette que le tems n'avoit pas reſpectée, mais qui avoit ſu le tromper, chantoit à une femme qui approchoit de ſa quarantaine, ces vers charmans ;

Vieillir, ce n'eſt pas ſeulement
Etre courbé par l'âge.
Ah ! l'abſence du ſentiment
Nous vieillit davantage.
L'ennui, de nos aimables ans
Vient faner la couronne,
Et nous ſommes dès le printems
Bien loin dans notre automne.

Si vous voulez tromper le tems,
Et deſſus ſon paſſage
Fixer les fleurs de vos beaux ans ;
Aimez, vous ſerez ſage.

L'Amour, avec des tissus d'or,
Mene les Jeux en lesse,
Et tant qu'on aime, on est encor,
Encor dans sa jeunesse.

Si vous voulez plaire toujours,
Toujours paroître belle,
Demandez encore aux Amours,
Demandez un modele :
Les Amours sauront beaucoup mieux
Rajeunir tous vos charmes,
Et de vos inutiles yeux
Ils vous feront des armes.

Eglé, cette jeune beauté,
Si bien faite pour plaire,
Avant d'aimer, en vérité,
N'étoit qu'une bergere :
Mais dès le moment que l'amour
Dans son cœur trouva place,
La Bergere, le même jour,
Avoit l'air d'une Grace.

Soliman ne s'appercevoit point que les heures qu'il venoit de passer dans le Tem-

ple eussent rien changé, ni affoibli dans son cœur. Il idolâtroit Julie ; la belle Julie n'étoit point venue dans le Temple. Son ame étoit au-dessus de toutes ces ressources étrangeres ; elle trouvoit tout dans son élévation, & dans sa propre force. Soliman l'aimoit, parce qu'elle ressembloit à ce portrait enchanteur dont il avoit été épris ; mais il ne trouvoit point dans elle cette douceur que sa Julie imaginaire possédoit. Julie, femme forte, étoit une dissonnance qui le contrarioit déjà : il ne pouvoit se familiariser avec cette pensée. Il rentra dans son salon, assembla les cinq Sultanes, & parla ainsi à Taliare : Vous êtes enfin venue, belle Julie ; vous êtes en ma puissance : que dis-je ? je suis à vos pieds ; vous dédaignez mon hommage. Des refus !... un air fier !... un époux ! — Zunika prit la parole, & cachée sous la tapisserie, lui dit : Seigneur, que vous connoissez bien mal le cœur des femmes ! que vous connoissez mal cette pudeur qui fait notre tourment ! J'arrive ; on m'enleve à ma patrie, à mes amis, à mes enfans, à mon époux ; je suis sur un terrein inconnu ; tous les usages me sont étrangers.

J'ignore ce qu'on veut de moi ; je ne suis point accoutumée à respecter les Sultans : libre & fiere, je n'ai jamais connu l'amour ; on prononce ce nom devant moi ; vous êtes à mes pieds : la surprise, la pudeur enchaînent tous mes mouvemens, je n'ose répondre ; je réponds mal ; ma bouche va toute seule ; mon cœur ne sait s'il doit la désavouer ; je prononce à tout hazard des mots que je n'entends guere, de vertu, de devoir, de mort ; j'étale un courage qu'un mouvement d'orgueil me donne ; je veux m'éloigner ; je vous intimide, vous me laissez partir au lieu de me faire violence, vous vous plaignez ensuite, & vous m'accusez quand c'est votre faute. Vouliez-vous que du premier abord..... Je rougis d'y penser. Quel pays que le vôtre, si on s'abandonne sans défense, si on ne sait point mettre un prix à des faveurs qui n'en ont point par elles-mêmes ! le don les avilit, la conquête les rend inappréciables. C'est à vous, grand Soliman, à les conquérir : un peu de violence sied bien avec beaucoup d'amour. — Seroit-il vrai, belle Julie, que ce soient-là vos secrets sentimens ? — Vous n'en deviez pas douter

avant que je me fusse expliquée ; j'ai parlé, il ne vous est plus permis d'avoir des doutes.--Je vais donc être le plus heureux de tous les hommes ? — Le grand Soliman est bien digne de l'être.

Soliman s'abandonna aux transports de sa reconnoissance & de sa joie, dans les bras de Taliare. Rempli d'espoir & d'ivresse, il accourt dans l'appartement de Julie ; mais que la véritable Julie ressembloit peu à sa Julie imaginaire, si complaisante, si aimable ! Un éunuque noir avoit ordre de garder sa porte, & d'en défendre l'entrée, même à l'Empereur. Soliman en fut offensé, & entra dans l'appartement avec une sorte d'émotion qui tenoit de la colere : — Vous vous dérobez à ma présence, Madame ? — Oui, Seigneur. -- Que vous ai-je donc fait ? -- Vous me tenez en captivité. Je suis venue me livrer entre vos mains, dans la confiance que Soliman étoit généreux. — Il l'est, Madame : il n'a point cessé de l'être en devenant fortement épris de vos appas : il vous adore ; & s'il ne consent point à votre départ, c'est qu'on ne consent guères à s'éloigner de tout ce qu'on aime. Eh ! quoi, vous refusez de m'entendre ! oubliez-vous que

je suis Soliman, & que je suis à vos pieds? — Je vous l'ai déjà dit, Seigneur, mon époux remplit toutes mes pensées, & je n'ai point un sentiment à vous donner. — Pas un sentiment! quand je vous adore, quand je vous le dis; quand je suis à vos pieds. — Il faut bien moins de témoignages pour être aimé. De combien de choses je vous dispenserois, si je vous aimois! mais tout est inutile. L'amour n'est point un enfant de la reconnoissance; il est indépendant, il est un Dieu; il est tout par lui-même, & rien par les circonstances. — Mais qui ne seroit flatté de recevoir l'hommage d'un Sultan? — Beaucoup de femmes, sans doute. — Auriez-vous recours à un peu de fausseté? à cette feinte si ordinaire aux femmes? Julie, vous n'avez pas besoin d'artifice, j'y vais de si bonne foi.. Je vous jure l'amour le plus tendre! — Vous connoissez les femmes, Seigneur; vous ne connoissez point Julie: retranchez-la de la liste des Dames faciles d'Orient; elle a, jusqu'ici, ignoré ce que c'est qu'une foiblesse. Le ciel voulut lui donner un époux qu'elle pourroit aimer; & femme heureuse, l'amour fut d'accord avec son devoir: elle en a béni le ciel.

Non, Seigneur, non; j'ignore l'art de me faire valoir, & je vous jure que je n'en ferai jamais usage. Vous n'entendrez jamais de moi qu'un cri : ma liberté, ma liberté. Les hommages que vous me faites rendre, les égards qu'on a pour moi me flattent; & j'emporterai, dans ma patrie, la pensée que Soliman est un des Princes les plus galans de l'Europe. — C'est le sentiment, & non l'estime que je voudrois faire naître dans votre cœur : non, je ne puis me persuader qu'un jour vous ne serez point touchée de ma tendresse. — Ce jour, Seigneur, n'arrivera jamais. Dans trois mois, je vous l'ai dit, ma liberté, ou je ne serai plus! Trois mois, Seigneur, est encore un terme bien long pour l'un & l'autre : moi pour souffrir mille impatiences, & vous mille refus.

Soliman s'éloigna pénétré de douleur; il revint encore dans son salon, où les cinq Sultanes se placerent à la maniere accoutumée. — Vous m'aviez trompé, s'écria-t'il, Julie n'est point ce que vous m'aviez dit. — Zunika, prenant encore la parole, lui dit : les caprices ne sont-ils plus permis à la beauté? Soliman amoureux, c'est quelque chose; mais Soliman à nos

pieds, Soliman brûlant d'amour & d'impatience, animé par les refus, importunant de ses tendres plaintes, est une victime qu'on aime à déchirer pour s'assurer de lui. — Non, Julie n'est point ainsi faite. Elle ne m'aime point, elle ne m'aimera jamais : elle veut partir ; il faut que je rompe ses fers, que je la laisse s'éloigner. — Pourquoi, Seigneur, lui rendriez-vous sa liberté ? La violence, je vous l'ai dit, est permise en amour. — Ce moyen est honteux, la pensée en est outrageante ; je ne punirai jamais, je n'offenserai jamais ce que j'aime. — Mais peut-on aimer, Seigneur, qui ne sauroit nous aimer ? Qu'a-t-elle donc, cette Julie, de plus aimable que moi ? — Elle n'a point, je le sens bien, votre organe enchanteur ; elle n'a point cette expression sentimentale qui, dans vous, m'émeut & me touche. Sa beauté parle encore à mes yeux : mais, sous cette surface aimable, je ne trouve point ce cœur que vous me donnez. — Zilia chanta. — Je n'ai point encore entendu Julie. Sans doute, elle ne chante pas si bien que vous. — Floriane dansa. — J'ignore si Julie danse aussi bien. — Zélinde pinça les cor-

des de sa harpe. — Que de talens réunis! Je ne trouve point tout cela dans Julie, & je l'aime! Ah! non : je n'aime point cette Julie ingrate, qui ne posséde point tout ce que je voudrois qu'elle possédât. J'aime, j'idolâtre cette Julie que vous me représentez. — Et c'est ainsi qu'on aime, Seigneur; ce n'est pas ce qu'on voit, ce qu'on trouve dans l'objet aimé, qui nous charme davantage en lui, c'est ce qu'on y croit voir. Delà vient qu'on peint l'Amour avec un bandeau sur les yeux : il ne voit rien, ou voit tout hors de la mesure commune..... L'Imagination est la sœur de l'Amour, elle broie toutes les couleurs dont il se pare, & dès qu'elle se réfroidit par la jouissance, ou se consume par les rigueurs, l'Amour, réduit à ses propres forces, commence à faire retraite; ou s'il s'arrête encore, c'est le triomphe de la beauté qu'on l'aime encore, après l'avoir jugée. Alors, c'est tout-à-la fois l'estime, la réunion des trois puissances morales qui assurent aux femmes un empire absolu; l'estime, l'amour, l'amitié. Tout ce qui vous arrive, Seigneur, arrive à tous les Amans. Il ne tient qu'à vous de vous en convaincre. — Apprenez-moi par

quels moyens. — Sortez de votre ſérail, travertiſſez-vous en Muſulman d'une condition ordinaire, répandez-vous dans les bagnes, autour des moſqués, faites ouvrir toutes les maiſons; vous verrez ce que c'eſt que l'amour; vous ſerez convaincu qu'il doit toutes ſes graces & la moitié de ſa puiſſance à l'imagination. Vous verrez tant de rapprochemens bizarres, tant de contraſtes; vous ne pourrez vous défendre de croire à un aveuglement univerſel, ou à une imagination trop active & trop brillante.

Soliman renvoya les Sultanes, & ſe propoſa de faire l'eſſai dont on venoit de lui parler. Il s'interrogea, & ſe fit l'aveu qu'il n'aimoit point la Julie qu'il voyoit: il n'aimoit plus que celle qu'il croyoit voir. Il fut humilié de cet examen. Soliman reſſemble à des Amans vulgaires! Un Empereur, un Conquérant, ne recherche dans l'amour que les plaiſirs de l'imagination; s'en repaître, c'étoit un égarement dont il rougit. Il n'avoit qu'à tourner les yeux autour de lui, pour rencontrer par-tout des beautés palpables, des graces réelles, des talens qui parloient à tous les ſens à la fois. Il ſe mutina

contre ſa foibleſſe. Moi, l'aimer plus long-temps ! porter des fers auſſi humilians ! Le temps les rompra ces chaînes trop peſantes ; mon cœur mieux éclairé, portera ailleurs ſon hommage. Allons la voir ; oſons la juger : oſons condamner mon choix, ou le juſtifier.

Julie étoit appuyée ſur une table ; ſon attitude étoit celle d'une perſonne qui rêve, penſe & ſemble plongée dans un engourdiſſement profond. — Il faut venir vous chercher, Madame, dans votre ſolitude ; vous ne vous montrez point ſous ces vaſtes berceaux d'orangers : vous n'êtes point jalouſe de diſputer, à un eſſain de beautés, la pomme qui vous eſt ſi bien due. — Non, Seigneur, je ne viens point ici pour allarmer vos Odaliſques amoureuſes : je ſuis dans les fers, & j'attends qu'il vous plaiſe de les briſer. — Toujours le reproche eſt dans votre bouche. — Toujours ma liberté m'eſt ravie. — Vous brûlez de vous éloigner de ces lieux. — Oui, Seigneur ? — Rien ne peut donc vous y fixer, rien ne peut donc vous changer ? — Rien. — Vous vous faites un plaiſir de mes tourmens. — Vous allez plus loin, vous cauſez les miens. — Vous

m'avez donné trois mois : le terme eſt bien court ! — Qu'il me paroît long ! — Ne ſavez-vous pas l'abréger du moins par des talens, ces aimables compagnons de la vie ? Vous devez chanter ſi bien ! Chantez, Madame, chantez. — Le ciel ne me fit point ce don brillant ; ma voix ingrate eſt ſans expreſſion : jamais je n'ai ſu chanter. — Quel inſtrument familiariſé avec vous, peut, au défaut de la voix, charmer vos loiſirs & les nôtres ? — Aucun. — Aucun ! — Oui, Seigneur. — Vous m'étonnez. Du moins, vous danſez avec une grace qui répond à l'élégance de votre taille. — Je danſe mal ; à peine je forme des pas. — Les beaux arts ſont donc venus à votre ſecours ? Le Deſſin, cet ami ingénieux & vif d'une ame ſenſible, la Peinture qui dans le ſilence des nuits, dans les angoiſſes de l'abſence, ſait donner un corps à nos penſées, une ame à nos ſouvenirs ; tant de talens que vous cultivez ſans doute avec un ſuccès dont votre amant ou votre époux ont dû être enchantés. — Mes mains n'ont jamais tenu ni le crayon ni le pinceau. — Puis-je vous demander comment vous avez partagé vos journées ? Vit-on, peut-on

vivre sans aucun de ces talens dont je viens de vous parler ? — Soliman, si vous n'aviez point oublié que je suis née Princesse, vous ne seriez point si étonné. Mes pareilles protégent les Arts, & n'en cultivent aucun. On leur dit que les Arts sont le plus aimable luxe des nations. Cette convenance d'état nous engage à leur accorder une sorte de considération ; mais pour empêcher qu'ils ne s'élevent trop haut & avec trop de fierté, nous avons grand soin de couper les ailes aux Artistes, & de les tenir par la misere & les besoins, dans une dépendance absolue. Ce moyen est cruel, mais il est reçu ; il est injuste, mais il est général. Les Princesses ne savent donc rien ; il suffit qu'elles ayent l'air de tout savoir. Pour cet effet, elles ne souffrent point qu'on les approche. C'est une ruse de leur part ; & le public croit que ces distances imaginées par l'orgueil qui craint d'être toisé, sont de devoir, de respect, établies par le ciel (1).

(*) C'étoient-là autrefois des vérités incontestables ; on a cru devoir les respecter dans le manuscrit où on les trouve, parce qu'elles servent à faire mieux sentir le contraste dont quelques exemples sont si près de nous.

Pauvres peuples! Mais à qui vais-je révéler le secret des Potentats! Vous en êtes mieux instruit que moi, vous, Despote, vous qui abusez si souvent de ce fanatisme respectueux... Je conviens, Madame, de toutes ces vérités, mais permettez-moi de revenir à vous; c'est donc le hasard qui vous rend aimable? — Vous l'avez dit. La nature fait tout. Ce qu'on nous montre ne pourroit que la contrarier. Heureuses celles à qui le ciel a départi quelques dons naturels, des graces & la bonté. — Encore une fois, vous m'étonnez. Que d'ennuis doivent remplir vos journées! — L'orgueil s'en empare, & des regles minutieuses nous tiennent lieu de bien des choses. — Que je vous plains! Dites-moi comment il est possible qu'on vous aime? — Je l'ignore : je sais fort bien que nous ne desirons pas beaucoup d'être aimées. Il existe en Occident un usage qui est contraire à ceux établis en Orient. Ici la loi indulgente laisse une libre carriere à vos desirs. Le nom d'épouse est inconnu. La fortune conduit l'amour. Vous achetez à prix d'or de belles femmes de toutes les Nations : elles sont vos esclaves : celle qui la premiere vous donne

des fils, est la Sultane. C'est l'amour qui l'éleve à cette dignité : elle seroit heureuse, si le partage que vous faites de votre tendresse ne l'affligeoit pas. En Occident, la raison d'Etat décide du sort des Princesses ; la politique lie les mariages. On ne s'est point vu, on se connoît à peine de nom : un Ambassadeur vient de la part de son Maître faire la demande de la Princesse ; le Prince qui doit l'épouser n'a vu quelquefois qu'un portrait infidele de sa future épouse. D'après cette maniere de négocier, vous voyez qu'il importe peu qu'on aime ou non, qu'on soit aimable ou non. Est-on marié ; tant d'égards de convention, tant de dignité s'y mêle, que deux époux couronnés sont presque parfaitement indifférens l'un à l'autre. Quoique les loix ne permettent point la pluralité des femmes, les Rois sont au-dessus d'elles. -- J'en sais assez, Madame ; pardon de tant de questions : je vois combien la nature a dû vous traiter particuliérement, puisque vous êtes si aimable, malgré tant de négligences. Il sortit en levant les yeux au Ciel.

Elle ne sait ni chanter, ni danser, ni

jouer d'aucun instrument ; elle ne peint, ni ne dessine ; sa voix & son esprit n'ont rien de supérieur, disoit Soliman, & je l'aimerois !.... Sa figure !.... Autant vaudroit un portrait. Eh ! combien de belles femmes ne seroient jamais entrées dans le sérail, si elles n'avoient eu que la figure !..... Qu'est-ce donc que ce frivole & mince avantage, qu'une maladie, un accident, l'âge peuvent effacer : ce sont les talens, c'est l'esprit qui restent. — Déjà il sentoit, sans en convenir encore, qu'il aimoit moins Julie : son imagination cependant le reportoit toujours au salon, où l'attendoient les cinq Odalisques. Insensé, disoit-il, ai-je pu croire que je trouverois dans une seule femme ce que je n'ai trouvé qu'en prenant de cinq d'elles ce qu'elles avoient de plus parfait, & qui me convenoit le mieux. Si je ne puis être heureux sans cette réunion, je ne le serai jamais ; jamais je ne trouverai tout cela dans Julie. Le Ciel ne lui a donné que la figure, & de-là viennent tant de nœuds mal assortis ! Je ne ressemblerai point à tous ces Amans malheureux qui, enchaînés par une qualité, en demandent toujours une autre qui leur manque.

Il se travestit en Arménien, se fit escorter par deux Officiers des Janissaires, & suivi de Zunika, se répandit dans les lieux publics. Le premier objet qui se présenta à lui sur le grand marché de Constantinople, fut un homme très-laid, sur le déclin de l'âge, & une femme encore jeune. Ils se tenoient sous le bras amoureusement, ils se parloient à voix basse. Soliman s'approcha d'eux, & leur dit : je crois que vous êtes des amoureux. — Oui, lui répondirent-ils ; — vous ne me paroissez pas cependant vous convenir. Vous êtes vieux : vous, Madame, vous êtes jeune ; vous, Musulman, vous êtes assez bien ; vous, vous êtes laide. — Laide, reprit le Turc, vous vous trompez, Seigneur ! que n'avez-vous mes yeux ? — A ce mot, Soliman reconnut l'amour & son bandeau, & s'éloigna ; & voilà, dit-il, l'imagination de la partie ! Un jeune homme se promenoit à pas précipités, il poussoit des soupirs. — C'est encore un amoureux ! — A coup sûr, reprit Zunika, prêtons l'oreille, & suivons-le. — Auprès de lui passoit un Anglois, plus âgé, morne, dont la marche étoit ferme, il alloit droit vers le rivage. Sa

figure ne paroiſſoit point ſous ſon énorme chapeau rabattu, ſa taille étoit arrondie ſous l'épaiſſeur d'un habit mal coupé : — j'ai raiſon, diſoit-il, de vouloir me noyer. Moi ! n'avoir jamais eu un petit brin de plaiſir dans la vie : moi ! las, mais bien grandement las de manger, de boire, de me coucher, de me lever, de m'habiller, ſans un petit brin de plaiſir. Moi ! avoir vu des femmes grandement, beaucoup, ſans un petit brin de plaiſir. Moi ! avoir vu tout plein de belles choſes ; tout ce qu'on appelle charmes, douceur, conſolation, agréments, joie ; avoir vu tout cela ſans un petit brin de plaiſir. Moi, au contraire, avoir dans mon tête tout plein de mélancolie ; un maladie, un langueur ; moi, devoir mourir bientôt. — Voici encore de l'imagination, dit Soliman ; mais dans un genre différent. Voyons ce que cet homme deviendra, reprit Zunika. -- L'Anglois avançoit toujours vers le rivage ; le jeune homme y couroit auſſi. Le jeune homme éperdu, déſolé, furieux, n'entendoit plus, ne voyoit plus ; il vint ſe précipiter ſur l'Anglois qu'il pouſſa rudement. L'Anglois leva la canne & lui en

assena un coup avec force. — Etourdi, dit-il, vouloir me renverser, me tuer peut-être! — Le jeune homme revenu à lui par la douleur du coup, se répand en excuses. — C'est trop, dit l'Anglois, point d'excuses! Tu m'as fait mal, je t'ai battu, nous voilà quitte. Mais tu as l'air d'un homme égaré. — Je ne suis plus à moi; je vais me précipiter dans la mer. — Tu vas te noyer, dit l'Anglois? — Oui — & moi aussi; nous irons ensemble; j'aurai donc un compagnon. Mais, dis-moi, qui t'engage à prendre ce parti sage? — l'amour!.. L'amour! j'avois cru que c'étoit un plaisir que l'amour. — Ah! c'est le plus délicieux de tous les sentimens. — Eh bien! s'il fait tant de plaisir, pourquoi veux-tu te noyer? — Un pere cruel: — Eh bien, un pere, qu'a-t-il de commun avec l'amour? — Il m'enleve, il me refuse la belle Euphrosine. — La raison? — Il est riche, & je suis sans bien. — Eh bien? — Il me refuse la main d'Euphrosine. — Eh bien? — il faut mourir après ce refus. — Sottise? — n'insultez point à ma douleur. — Ce n'est pas mon intention. Mais se noyer pour elle, c'est sottise: il faut l'épouser. — Je suis

ſans bien; — j'en ai pour toi : je vais me noyer, je n'en ai plus beſoin : combien te faut-il? — Mille louis feroient d'Euphroſine & de moi deux heureux. — Ce n'eſt que cela! bagatelle, c'eſt acheter le bonheur à bien bon marché. Mille louis, pas davantage!... A quoi tient donc le bonheur? Je ſuis bien malheureux moi, qui ai poſſédé des millions, & qui n'ai jamais été heureux. Mais nous voilà bientôt quitte : encore dix pas, & il n'eſt plus queſtion de moi. Tiens, voilà tes mille louis. — Ah! Monſieur. — Je ne ſuis pas Monſieur. — Mon pere! — Bon ça. — Mon ami! — Bon. — Mon bienfaiteur! — Pas ſi bon ça. — Je vais me précipiter. — Où? — A vos pieds. — Fi donc — Eh bien! dans vos bras. — Ah! bon, bon ça. — Mon ami. — Bon. — Vous me donnez la vie. — C'eſt pas grand choſe. — Le bonheur. — Ah! c'eſt beaucoup. — Venez avec moi; venez jouir du plaiſir que vous ferez à Euphroſine. — Je le veux bien : je ſerai toujours à tems de me noyer après. — Perdez-en la penſée; il eſt ſi doux de vivre, quand on peut faire des heureux; il eſt ſi doux de diſpenſer un bienfait. — Ah!

bon, bon çà. — Vivez. — Oui ; car, tiens, je sens.... ton plaisir me fait plaisir à moi ; j'en pourrai peut-être procurer autant à d'autres. — N'en doutez pas ; vous trouverez des ames sensibles toujours prêtes à vous en témoigner de la reconnoissance. — Bon ça. — Si quelquefois des ingrats... — Fi donc. — Vous les mépriserez. — Non. — Vous vous vengerez. — Fi donc. Moi, quand je donne, quand je fais plaisir, tant mieux : je m'en souviens ; que me fait qu'on l'oublie ? Allons donc voir ton Euphrosine. — Eh ! voilà, dit Soliman, attendri du discours de l'Anglois, voilà cependant encore de l'imagination, même dans l'exercice de la vertu. — Et ce jeune désespéré, reprit Zunika, c'est encore de l'imagination.

Soliman ne voulut point prolonger sa course. Qu'irois-je voir par-tout ? des hommes ! des fous ! Le monde est rempli de petites maisons ; & à ce que je vois, la sagesse a aussi sa folie. Nous n'apprécions rien à sa juste valeur. Il ne sera point dit que Soliman ressemblera à tout le monde : je ne chercherai que des plaisirs réels, & dans l'amour un bonheur qui tienne

tienne davantage aux charmes de la réalité. Zunika, j'aimerai toujours en vous l'esprit, ce doux parler qui me pénetre, & je n'aurai pas la folie de vous supposer toutes les bonnes qualités, parce que vous avez celle-là. J'en ferai désormais autant avec vos rivales : j'agirai de même avec mes grands Officiers. Je ne croirai point que l'homme prudent est l'homme brave, & qu'un Aga soit capable d'être un Visir, ni un Cadi, un Capitan-Bacha. Je mettrai tout à sa place, & je serai sobre de louanges & de renommée.

C'en est fait, Julie ne me convient point. Sa figure qui m'a séduit, me plaît encore; je tâcherai d'en perdre le souvenir. J'aimerai à ma maniere, & avec moins d'illusion. Eh! dois-je tant m'occuper d'un fol amour ? L'exclusion est offensante..... une seule..... s'il est des heureux dans cet état de privauté, ces amans fortunés sont rares. Où trouver l'être qui convient parfaitement à un autre être; Sultan, je régnerai dans le serrail comme je regne dans tout l'Orient. Je serai heureux avec indépendance.

Il rentra dans le ſerrail ; il ne chercha point Julie. Cette belle perſonne ſe promenoit ſous les berceaux des magnifiques jardins qui entourent le Harem. Elle y voyoit les plus belles femmes tenues en ſervitude, & cependant avec l'air de ne point regretter la liberté. Elles avoient prodigué ſur elles tout ce que le luxe Aſiatique a inventé de plus voluptueux ; leur parure étoit à peu-près ſemblable à celle que Juvénal reprochoit aux Dames Romaines de ſon tems. C'étoit une recherche ingénieuſe ; & les plus beaux yeux du monde, qui dans d'autres pays euſſent été des aſtres tout-puiſſans, là, ſembloient être dans une aberration inquiéte autour d'un ſeul homme, qui avoit ſur eux la même influence que le ſoleil a ſur les aſtres. A peine Soliman parut, qu'elles rejetterent auſſi-tôt leur voile en arriere, prirent chacune une contenance agaçante. Dans un clin d'œil, elles avoient toutes pris chacune une forme particuliere ; toutes marquoient, autant par les couleurs de leurs vêtements, que par leur maintien, & le caractere de leur phyſionomie. O Soliman, reprit Julie, quel parterre de fleurs ! Le choix n'eſt plus permis

parmi tant de richeſſes. Et vous avez encore des deſirs à former ! & vous allez ravir de force dans des pays étrangers des biens qui valent moins que ce qui vous entoure ! Tout eſt ſous votre main ; ici, tout ſollicite vos regards, tout ſollicite votre choix.... La brune, la blonde, toutes les formes, toutes les couleurs..... O Soliman, renvoyez Julie, & ſoyez ſatisfait de votre partage. Elle ne peut rien ajouter à votre triomphe, rien à vos plaiſirs, & vous ne pouvez que faire ſon tourment. Cependant je vous plains de vivre au milieu de tant de femmes ; ou elles ne ſont que vos eſclaves, & alors elles doivent être bien humiliées ; ou vous admettez une ſorte d'égalité, ſans laquelle vous ne pouvez être aimé, & alors à combien de caprices n'êtes-vous point expoſé ! combien de petits intérêts à concilier ! que de petits détails, de petites tracaſſeries, de petits devoirs ! car tout eſt petit auprès des femmes. Ce n'eſt point ici l'Ecole des Héros. C'eſt là au contraire qu'ils viennent obſcurcir les rayons de leur gloire, & échanger honteuſement un laurier toujours verd, pour des myrtes qui naiſſent autour d'elles

ſans culture, qui ſont ſans odeur, ſans prix, & qui ſe fanent bien vîte. Il eſt ſorti bien peu de Héros du fond d'un ſerrail. Des Rois conquérans par leurs Lieutenans, ne ſont pas plus des Rois guerriers, que ces Princes endormis ſur le Trône, & gouvernés par leurs Miniſtres, ne ſont de bons Princes. Il faut tout voir par ſes yeux, ſi l'on veut régner. Mais, Seigneur, quand ma liberté me ſera-t-elle rendue? je touche au terme que je m'étois aſſigné. — Je ne reculerai point le moment de votre départ. Vous partirez dans trois jours, Madame; ſi vous n'emportez point mes regrets, ſi vous n'emportez point ma tendreſſe, vous pouvez du moins compter ſur mon reſpect & ſur mon eſtime. Votre portrait m'a trompé. Ah! ſi vous aviez été ce que j'imaginois que vous étiez, quel bonheur eût été le mien! Quel bonheur eût été le vôtre. Je ſors d'un beau ſommeil. Je regrette les rêves qui m'entouroient, ces rêves, compagnons de l'amour, & ces illuſions qui en ſont les filles brillantes. J'ai vu tout ce que vous valiez, & tout cela ne vaut pas de l'amour. — Ainſi, Sultan, je partirai demain? — Dans trois jours. Ce

tems est nécessaire pour l'armement d'une de mes galeres qui vous conduira. Voilà votre portrait que je vous rends. Désormais il n'entrera plus de semblable marchandise en Orient. Je vais faire proclamer des défenses très-rigoureuses ; désormais mes yeux ne seront point trompés par des traits imposteurs.

Pendant que Soliman ordonnoit les préparatifs du départ de Julie, & qu'il l'invitoit à choisir dans le garde-meuble, les ouvrages les plus précieux dont il vouloit lui faire présent, arrivoit dans le port une barque qui venoit de transporter le Comte de Fondi, & les plus notables habitans. Le Comte venoit redemander son épouse ; les habitans venoient apporter sa rançon. Soliman ordonna, contre l'usage du serrail, qu'on amenât ces étrangers devant lui. L'usage étoit de fléchir le genou devant le Sultan : le Comte trouva l'usage humiliant, s'inclina seulement, & se tint debout. Il redemanda son épouse : les habitans offroient à Soliman tout l'or qu'ils avoient ramassé ; ils offroient encore leurs vies & leurs personnes. Soliman fut touché de ce dévouement ; & comme il n'avoit plus d'intérêt à re-

fuſer, il accorda au Comte la liberté de Julie, & refuſa la rançon ; mais il ordonna qu'on comptât devant lui la ſomme deſtinée à cette rançon. Elle ſe montoit à dix mille ſequins. Soliman fit doubler la ſomme, la remit dans les mêmes ſacs, & la rendit aux habitans ; il voulut jouir de la ſurpriſe des deux époux. Il fit prier Julie de venir le trouver ; Julie parut : le Comte accourt au-devant d'elle. A cette rencontre, Julie tomba preſque en foibleſſe dans ſes bras ; le Comte la ſouleva : reviens à toi, ma Julie ; reviens à ton époux ; écoute Soliman, ta liberté t'eſt rendue. — Seroit-il poſſible ? — N'en doutez pas, belle Julie. Soliman qui voulut vous inſpirer de l'amour, ne vous laiſſera point partir ſans être dédommagée, par la certitude de vous avoir inſpiré de la reconnoiſſance. Vous êtes libre. Pardonnez au Héros les foibleſſes de l'homme. Il eſt bien difficile d'être Roi, & de n'être pas tenté quelquefois, d'être injuſte.

Il eſt bien vrai que Julie de Gonzague a exiſté ; il eſt bien vrai que Soliman II, Empereur des Turcs, en fut épris, ſur ſa réputation,

& qu'il donna des ordres à Barberousse pour l'enlever. Il est vrai que Barberousse arriva de nuit à Fondi, & prit la Ville par escalade.

Mais (& voici en quoi le Roman differe de la vérité historique) il n'est pas vrai que Barberousse ait commis des cruautés à Fondi, & que Julie se soit remise entre ses mains. Elle fut avertie de l'arrivée de Barberousse par un jeune homme qui accourut à son logis, & qui la trouva dans son lit; elle n'eut que le tems de se sauver en chemise dans les montagnes. Barberousse manqua sa proie. Le jeune homme qui avoit averti Julie, l'avoit vue en chemise. Julie eut assez de barbarie pour croire que ce jeune homme l'avoit offensée, en la surprenant ainsi nue, & elle eut assez d'ingratitude pour le faire assassiner. Cela s'appelle avoir une pudeur atroce, & une vertu qui ne mérite pas d'éloges. Cela rappellera une coutume reçue en Espagne, où il n'est pas permis de toucher la Reine. La Reine chassant, fut démontée, & tirée par son cheval, qui la traînoit, le pied engagé dans l'étrier. Un Gentilhomme vint à son secours, la dégagea, & comme il avoit touché la Princesse, il étoit digne de mort: il fut obligé de prendre la fuite, & il n'obtint sa grace qu'avec peine. Nous ne

pouvons que trouver ces égards bien étranges ; & nous ſerions preſque tentés de faire ici une belle exclamation.....

Julie, ſi retenue, ſi pudibonde, ſi fidele à ſon mari, le fut moins à l'Egliſe ; elle fut une des premieres femmes de qualité en Italie qui ſe laiſſerent entraîner dans les erreurs de Luther.

Suite du même Article.

Il parut, il y a vingt-cinq ans, un Roman hiſtorique, ſous le nom de Marie-Louiſe de Gonſague. Pour éviter qu'on ne confonde cette derniere Princeſſe avec celle dont on vient de lire l'hiſtoire, nous allons placer ici l'extrait du Roman dont nous parlons. Il a le double mérite de l'à-propos, & de l'intérêt.

Marie-Louiſe de Gonſague, petite-niéce de Marie de Médicis, & parente d'Anne d'Autriche, étoit née avec toutes les qualités de la plus grande Princeſſe, & tous les agrémens de la plus aimable femme. Elle n'avoit jamais aimé, parce qu'elle regardoit l'amour comme une paſſion funeſte ; & ſans perdre ſa prévention, elle aima Cinqmars, ce Cinqmars ſi

célebre sous le regne de Louis XIII, dont tant d'Ecrivains ont parlé avec complaisance, & qui par son esprit, sa figure, ses grands talens, & son art enchanteur de plaire & d'amuser, étoit encore au-dessus de l'amour de son maître, & de l'agacerie des femmes. Gonsague commença à sentir toute la force de sa passion par le murmure de la vertu. L'amour ne paroît guere dangereux qu'il ne paroisse criminel : elle n'en succomba pas moins, mais ce fut en conservant son caractere ; & l'on verra que l'on peut avoir moins combattu, & mériter beaucoup d'estime.

Le besoin des confidences se fit sentir avec tout son empire à son ame sensible. Une femme de la Cour, déguisée ici sous le nom de Flora, avoit su gagner son amitié. Ce fut à elle qu'elle ouvrit son cœur ; mais cette amie perfide, née avec tous les vices, jalouse de tous les sentimens, étoit d'autant plus intéressée à abuser de la confiance de la Princesse, qu'elle aimoit secrétement Cinqmars. Ce dernier tomba malade ; & privé de voir tout ce qu'il aimoit, il osa solliciter cette vue précieuse. L'amour fut consulté, mais la décence l'emporta. La

Princeſſe confia tous ſes regrets au papier & à Flora, qu'elle chargea de conſoler ſon amant par l'expreſſion de tout ce qu'elle ſouffroit à ſe priver d'aller chez lui. Cinqmars ſentit intérieurement qu'il ne devoit pas ſe plaindre, & ne s'en plaignit pas moins. Lorſqu'il fut rétabli, il exigea un tête-à-tête. La plainte écoutée fait mille droits à un amant aimé. Gonſague conſentit à le recevoir chez elle dans la nuit. Reſpectée juſqu'alors par un amant moins ſcrupuleux qu'adroit, elle croyoit n'accorder qu'une faveur légere. Il arrive : c'eſt par elle-même que la porte lui eſt ouverte. Ce premier bienfait décide de tout ſon danger. Cinqmars qui ne craint pas de témoins, qui voit toute la tendreſſe d'une femme, ne ſent & n'écoute que les raiſons d'en abuſer. Son premier tranſport annonce toute ſa réſolution, mais le plus tendre amour eſt dans ſes yeux, & Gonſague n'y voit point le crime. Il embraſſe ſes genoux, porte ſes mains ſur ſon cœur palpitant; toute ſa paſſion parle à la fois, toute ſa perſonne l'exprime. La Princeſſe en voit les mouvemens, & n'en eſt point effrayée. Etrange ſécurité, peut-être, mais qui prouve bien la vérité de

la vertu. Enfin, il faut une derniere témérité pour l'éclairer : Cinqmars ose se la permettre, & Gonsague est sauvée. Quel moment succéde au moment si doux qu'il fait disparoître? Mais la vertu en détruisant son bonheur ne lui en paroît pas moins respectable : elle la sent agir dans son cœur ; & tout son plaisir, toute l'ivresse de son amant sont sacrifiés à l'austérité du devoir. Elle se plaint d'un égarement qu'elle ne conçoit que parce qu'elle en rougit ; & elle a la consolation de n'avoir point à menacer pour se voir respectée. Cinqmars, accoutumé aux faveurs, instruit par les femmes de la foiblesse des femmes, aimé, adoré, amoureux de celle de toutes en qui la passion lui ait jamais paru plus vraie & plus vive, n'en distingue pas moins la vérité dans ses reproches. Il s'accuse, s'impose les peines qu'il paroît mériter ; & quoique conservant dans les yeux le regret de n'avoir pu se rendre plus coupable, il se fait pardonner de l'être devenu. Gonsague honteuse & triste, se retira dans un Couvent : si près encore du précipice où elle avoit failli de tomber, elle ne croyoit pas pouvoir fuir assez tôt. Cinqmars

étoit charmant, & il n'y avoit que la fuite qui pût être une réſiſtance certaine: mais elle éprouva bientôt que l'amour devance dans la ſolitude les cœurs que la crainte de ſon pouvoir y conduit. Cinqmars déſeſpéré, écrivoit les lettres les plus paſſionnées: il falloit le rejoindre ou le perdre par un déſeſpoir qu'elle ne pouvoit blâmer. Quelle alternative, quand on eſt auſſi vertueuſe que ſenſible! Pour concilier l'amour & la vertu, elle prit la réſolution de l'épouſer. Les plus grandes charges, l'exceſſive amitié du Cardinal Miniſtre, & l'amour déclaré de ſon maître répandoient ſur lui un ſi grand éclat, qu'il devenoit permis à une grande Princeſſe de l'élever juſqu'à elle. Sans lui dire d'abord ſa réſolution, elle lui écrivit tout ce que la paſſion peut dicter de plus conſolant; & dans cette lettre, elle lui en annonçoit une qu'il recevroit bientôt, & dans laquelle il trouveroit un ſecret qui l'étonneroit & combleroit ſon bonheur. Elle n'eut pas la même diſcrétion avec Flora, à qui elle confioit aveuglément toutes ſes penſées & tout ſon amour. Celle-ci qui nourriſſoit une violente paſſion pour Cinqmars, & à qui la jalouſie

& l'amour effréné du plaisir donnoient le courage de toutes les trahisons, ne songea plus qu'à se satisfaire & à se venger. Cinqmars vivoit dans l'impatience de recevoir cette lettre qui devoit renfermer sa destinée. Il la reçut; & ce qu'elle contenoit rendit son étonnement plus grand encore que son bonheur. Gonsague lui apprenoit que vaincue par ses desirs, elle consentoit à les partager : elle l'invitoit à se présenter dans la nuit à la porte de son appartement. C'est par Flora qu'il reçoit cette lettre : elle est dans la confidence, & rien n'est moins équivoque. Il se laisse, en tout, conduire par elle. Le moment qui doit couronner sa flamme n'arrive point assez tôt, au gré de la perfide confidente. Il arrive enfin : le crime qu'il couronne est couvert des voiles les plus impénétrables; & Cinqmars n'est désabusé que par les rayons du jour. Il éclate en voyant Flora à la place de Gonsague : il veut se porter à toutes les extrémités; mais il est jeune, elle est belle; il est adoré : il écoute la coupable après l'avoir menacée, il la plaint d'aimer si vivement; & la pitié lui donne autant de foiblesse que Flora peut en espérer.

Sans l'aimer, il consent à un commerce secret avec elle : ce commerce le perd, il est surpris par Gonsague dans les bras de Flora. Il est jugé avec toute la sévérité par une Amante avilie. Il a beau faire éclater ses remords, il n'est ni cru ni écouté : il ne doit point l'être ; il le sent, & tout son désespoir se tourne en fureur contre Flora. Celle-ci devient son ennemie : elle a trop de vices pour se rendre justice ; & la soif de la vengeance succéde à la soif du plaisir. Il va lui devenir facile de le perdre : elle a des intelligences avec le Cardinal ; & le Cardinal, jaloux du grand mérite, de la prodigieuse faveur de Cinqmars, le déteste autant qu'il l'a aimé. Elle confie à ce Ministre tous les sentimens de la Princesse, sa passion & son courroux. Celui-ci souhaitoit ardemment son mariage avec Casimir, Roi de Pologne, auquel elle n'avoit jamais voulu consentir. Connoissant le cœur humain & ses contrastes trop naturels, il espere que dans son dépit elle acceptera la main qu'elle a obstinément refusée. Il n'est point trompé dans son attente. Gonsague, n'étant plus à elle-même, donne sa parole & croit souhaiter que ce mariage s'accom-

pliſſe. Le bruit en eſt bientôt répandu. Cinqmars veut mourir, & ne cache point ſa réſolution. Gonſague l'aime toujours, mais ſon amour même eſt ce qui contribue le plus à ſon inflexibilité. Flora ne hait point encore Cinqmars : un reſte d'amour fait naître une eſpérance folle ; elle s'imagine que ce malheureux Amant, perdant la Princeſſe ſans retour, pourra conſentir à l'épouſer, ſi elle peut trouver un moyen de l'y contraindre. Ce moyen s'offre bientôt. Depuis que le Cardinal haïſſoit Cinqmars, Cinqmars le haïſſoit à ſon tour, & d'autant plus que ce Miniſtre impérieux & vindicatif cherchoit tous les jours à l'accabler des débris de ſon pouvoir. Dans un des accès de cette haine tumultueuſe, il étoit entré dans une conjuration faite par l'Eſpagne contre ſon ennemi. Par une ſuite d'événemens imprévus, la liſte des conjurés tombe dans les mains de l'indigne Flora : elle peut eſpérer d'aſſervir un Amant, elle peut perdre une victime. Elle lui montre les armes dont elle eſt pourvue, & lui laiſſe le choix de ſon ſupplice. Cinqmars répond avec toute la colere d'un homme au déſeſpoir, qui la déteſte & la

mépriſe : ſon refus eſt l'arrêt de ſa mort. Elle porte au Cardinal la liſte fatale. Cinq-Mars eſt arrêté. Gonſague inſtruite, emploie tout pour ſauver un Amant qu'elle aime alors plus que jamais, & qu'elle ſait n'avoir été infidele que par les artifices de Flora. Elle va ſe jetter aux genoux du Roi, & réveille en effet en lui les ſentimens ſi tendres qu'il a eus pour ſon Favori. Mais Cinqmars, déſeſpéré d'avoir perdu par ſon crime tout ce qu'il aimoit, a trop négligé le ſoin de ſon pardon ; & lorſque Louis voudroit lui pardonner, il eſt déjà la victime du Cardinal. Louis, pénétré de douleur, accable de reproches ſon Miniſtre, dont la mort prochaine eſt attribuée au chagrin qu'il eut de ſe voir maltraiter, par un Roi dont il avoit été ſi long-temps le maître. Flora meurt auſſi par une chûte, que l'on regarde, aſſez naturellement, comme une punition de ſes crimes.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LES TÊTES FOLLES;

Chez TILLARD, *Libraire, rue Pierre-Sarrazin*, 1753.

Si le défaut de vraiſemblance empêchoit une fiction de réuſſir, celle-ci n'auroit pas mérité de trouver un Lecteur; mais une ſituation, intéreſſante pour la ſenſibilité, qui ne raiſonne pas autant que l'eſprit; des développemens d'une paſſion, au nom de laquelle une eſpece d'empire eſt attaché; des détails agréables, des réflexions ingénieuſes, une délicateſſe aſſez générale dans les ſentimens & dans les idées; une certaine hardieſſe d'invention; un certain art de conduite; un talent particulier de faire ſentir, pour ainſi dire, ce qu'on n'aſpire pas à faire croire: ces avantages réunis ont

fait le succès de cet Ouvrage, dont il ne reste qu'un très-petit nombre d'exemplaires, que le Libraire a découverts depuis quelques jours dans un coin de son magasin. Dans le Roman, c'est l'Héroïne qui raconte; nous avons cru devoir lui conserver ce privilege.

Oui, je vais vous ouvrir mon cœur. Vous avez toute ma confiance, & vous la méritez. Sûre que je n'ai rien à craindre pour mon secret, je ne veux pas risquer de vous faire douter de la vérité de mon estime.

Vous me voyez triste & rêveuse, ne paroissant m'intéresser à rien, surtout ne m'accoutumant point à l'impertinence des hommes d'aujourd'hui; & vous concluez que je suis née encore plus indifférente que raisonnable; que j'envisagerois leurs défauts avec moins de prévention, si j'avois moins d'insensibilité; & qu'avec ce caractere-là vous ne seriez pas étonné que je prisse un jour le parti de m'enterrer toute vivante dans une solitude profonde, déjà creusée, peut-être, par ma misantropique imagination.

Vous me connoissez mal; vous faites

aux hommes plus d'honneur qu'ils ne méritent. Je les mépriſe, mais je ne les hais point; ils n'ont plus de défauts à mes yeux depuis qu'ils ont tant de ridicules; & ces ridicules m'auroient amuſée, ſi mon cœur trop occupé, trop maître de toutes mes idées, m'avoit laiſſé l'uſage des amuſemens qui tiennent à la frivolité... Vous me croyez indifférente! Ah! vous ne conſerverez pas long-temps cette prévention. Que j'aurois perdu de plaiſirs ſi j'avois ignoré l'amour! Les biens dont il me comble me donnent la vanité de croire que j'étois digne de le connoître. Cet aveu ne vous paroîtra pas modeſte; mais peut-on ſe refuſer au plaiſir de ſentir l'amour propre quand il eſt juſtifié par le bonheur!... Vous vous imaginez que je ſonge intérieurement à renoncer au monde! Déſabuſez-vous. Ce monde que vous croyez ſi mal établi dans mon eſprit, & qui l'eſt en effet; ce monde ſi haïſſable, ſi mépriſable, n'eſt point un objet d'horreur pour moi, je lui ai même des obligations. Vous êtes étonné de m'entendre parler ainſi! Vous ne concevez pas que le vice puiſſe être compatible avec la vertu: il l'eſt devenu, Monſieur; rien eſt-il im-

possible à l'amour? Le miracle commence à moi? il en a plus de charmes. J'examine les hommes & mon Amant: d'un côté, je ne vois que des imperfections; de l'autre, que des vertus: une comparaison est bientôt faite par un cœur amoureux; nécessairement j'en aime davantage.

Il est vrai que je suis triste & rêveuse; mais ma tristesse ne vient ni du chagrin de mon humeur, ni de la singularité de mon caractere. J'aime, & je ne puis trouver des plaisirs que dans mes réflexions; je m'occupe de ce qui m'est cher, & je choisis ce qui m'est propre. Dois-je sacrifier le charme de mes sentimens à des plaisirs sans consistance? Le monde n'en offre plus d'autres, lorsqu'on est livré à l'amour.

Mais quel est donc l'objet d'une si vive tendresse! Pour le connoître, il vous en coûtera de lire une histoire un peu longue: vous savez qu'une premiere confidence d'amour a toujours des détails qu'on alonge autant qu'on peut. Il est si doux de parler d'un amant aimé!

J'ai été élevée sous les yeux d'une tante qui m'a tenu lieu de mere: vous la connoissez comme moi; votre amitié, que

je crois sincere, fait son éloge : vous n'êtes point adulateur; vous ne louez que par les sentimens; & quiconque vous connoît, estime ce que vous aimez.

J'avois déjà des principes lorsque je fus conduite sous les yeux de ma tante : sa générosité se manifesta si promptement, que je sentis presque la reconnoissance avant l'amitié. Préparée à la confiance par un sentiment qui la rend si naturelle, je ne craignis point, quoique fort jeune encore, de penser tout haut devant elle. Ce n'étoit point les louanges que j'ambitionnois : j'aspirois à son estime ; j'étois déjà si jalouse des sentimens qu'elle m'inspiroit, qu'il me sembloit que je ne pouvois trop mériter tous les siens.

Elle pénétra mon motif, & rendit justice à mon cœur. Je n'avois fait que ce que je devois : mon ambition n'étoit qu'un simple hommage ; mais les ames nobles oublient toujours leurs droits, pour laisser agir leurs vertus ; & ne convenant jamais ni de ce qu'elles valent, ni de ce qui leur est dû, sont toujours modestes, & toujours reconnoissantes.

Ma tante me regarda dès-lors comme une amie sûre : toutes ses pensées me fu-

rent confiées. Elevée dans le monde, & née avec beaucoup de sagacité, elle avoit approfondi ce que j'avois seulement deviné: nos entretiens roulerent souvent sur les défauts des hommes. J'étois devenue l'objet de leurs soins particuliers. Née avec des agrémens, & n'étant point coquette, j'inspirois l'amour, & l'on aimoit à penser que j'étois capable d'en prendre. On me faisoit tous les jours de nouvelles déclarations. Quelles déclarations? Il suffisoit de les entendre pour ne les pas craindre: l'esprit ne pouvoit les trouver agréables, le cœur ne pouvoit les croire sinceres: des airs qui se trouvoient en opposition avec des mots; de l'entortillage & de la fatuité; voilà la forme & le fond des tendres protestations dont j'étois l'objet.

J'avois cru qu'en n'y répondant pas, j'en arrêterois le cours: convaincue que je m'étois trompée, je pris le parti de répandre plus de clarté sur mes dispositions; j'employai jusqu'au dédain. On me trouva maussade, & on ne me crut pas sincere: une femme qui n'avoit ni coquetterie ni sensibilité, parut un phénomene incroyable. J'étois née, disoit-on, pour aimer: on lisoit cela dans mes yeux;

mais j'avois encore des préjugés, j'étois encore un enfant ; il falloit attendre : ils attendirent en effet, & je fus délivrée de cette foule importune.

Ils ne se trompoient point dans le jugement qu'ils portoient de mon cœur : j'étois née pour sentir l'amour ; mais comment me résoudre à aimer des gens si peu faits pour aimer eux-mêmes ? Un premier sentiment est toujours le fruit de l'estime, dans une femme qui a des principes. Comment un fat auroit-il pu le faire naître dans mon cœur ? L'amour devoit faire mon bonheur ; mais comment me peignois-je l'amour ? Tendre, fidele, timide, discret, délicat & point jaloux ; les Amans que je voyois ne servoient à rien moins qu'à m'en offrir l'idée ; & si j'avois moins senti qu'il étoit nécessaire à mon être, j'aurois presque douté s'il existoit.

Mes réflexions me rendoient triste. Vouloir aimer, sentir le besoin d'un tendre attachement, & ne voir rien d'aimable ; ne voir que des hommes impertinens, avantageux, perfides, incapables d'aimer, incapables d'estimer un cœur que la sympathie leur auroit soumis ; imaginer le

bonheur, s'en trouver digne, le souhaiter, le chercher, & se voir presque réduite à ne l'envisager que comme un objet idéal : cette situation se peint moins qu'elle ne se sent ; & il faut avoir un cœur bien tendre pour la sentir telle qu'elle est.

Un soir que j'étois plus affectée de ces tristes idées, je quittai le cercle nombreux qui se formoit tous les jours chez ma tante, & j'entrai seule dans mon appartement pour y rêver plus à mon aise.

Insensiblement, en me livrant à ma rêverie, mon imagination s'égara : je me peignis l'image d'un objet charmant : l'illusion passa jusqu'au fond de mon cœur ; je croyois le voir, je croyois l'entendre ; que ne lui disois-je pas, & que ne lui prêtois-je point !

L'imagination ne nous égare pas toujours. Honteuse de me voir si sensible à une chimere, je ne voulus pas rester plus long-temps exposée à des idées si contraires à mon repos ; & j'allois rentrer chez ma tante, lorsque, me levant pour sortir, j'apperçus sur ma table une boîte d'or enrichie de brillans : je balançai à l'ouvrir, incertaine du dessein qu'on pouvoit avoir eu en exposant un pareil bijou

à

à mes yeux ; mais j'éprouvai bientôt qu'on ne réſiſte que pour céder. Je l'ouvris : le cœur me battoit avec une précipitation inconcevable ; j'étois troublée, agitée ; & je n'avois pourtant jamais eu plus de plaiſir.

Quels objets fixent & occupent tour-à-tour mes avides regards ? Une lettre écrite en caracteres d'or, & une tête tracée ſur un morceau de taule.

La tête fit naître mes premiers plaiſirs : de quels traits elle m'offrit l'image ! Mes yeux n'avoient jamais rien vu, mon imagination n'avoit jamais rien enfanté de ſi beau & de ſi touchant. Quelle vivacité ! quelle candeur ! quelle nobleſſe ! Mes regards n'étoient pas aſſez vifs, mes idées n'étoient pas aſſez promptes ; je n'étois ſatisfaite que de mon cœur.

Après un quart-d'heure d'un ſi doux enchantement, je lus la lettre : voici ce qu'elle renfermoit.

» Un Amant qui vous connoît bien, » qui ſait ce que vous méritez, tout ce » que vous êtes capable de ſentir ; qui » ſe flatte de vous devoir un jour ſon » bonheur, & qui veut faire le vôtre, ne » vous eût appris qu'à vos genoux com-

» bien il vous aime, s'il avoit pu se livrer » sans danger à toute sa passion. Si les plus » tendres témoignages d'amour peuvent » vous parler en sa faveur, vous serez » un jour assez récompensée d'une justice » qu'il regardera comme un bienfait. » Vous le connoîtrez sans le voir; vous » le trouverez par-tout; vous recevrez, » à chaque instant, des preuves d'une » tendresse que vous pourrez rendre im- » mortelle «.

J'appellai ma femme-de-chambre, dont j'avois éprouvé l'attachement. Que signifie cette boîte que je viens de trouver sur ma table? lui demandai-je; il n'y a que vous qui entriez ici, & vous devez savoir d'où elle vient?..... Elle me regardoit beaucoup, & ne songeoit pas à répondre. Parlez, repris-je: par hasard, aurois-je des Amans de votre connoissance qui ne sont pas de la mienne? Je vous ai cru des sentimens & de l'attachement pour moi, me serois-je trompée? ne seriez-vous qu'une femme-de-chambre comme les autres?.... Vous ne répondez point? Je vois trop ce que ce silence signifie.... Que voulez-vous que je réponde? me dit-elle d'un air in-

génu : vous me parlez d'une boîte que je ne vois point & d'un Amant que je ne connois pas : j'écoute sans entendre, & je regarde sans voir..... Comment, repris-je, vous ne voyez pas cette boîte que je tiens à la main, que je vous montre ? Non, Mademoiselle, je ne la vois pas ; je croirois que vous vous moquez de moi, si vous parliez d'un ton moins sérieux ; & je demeure aussi confondue que vous pouvez l'être vous-même.

Je la connoissois trop pour ne la pas croire sincere ; mais comment expliquer un si singulier enchantement, & à quoi l'attribuer ? je ne sais où mes idées ne s'égarerent pas, après s'être alternativement portées sur tous les objets possibles : elles se fixerent sur les Sylphes, que je n'avois jamais regardé comme une chimere, & que j'avois toujours souhaité qui fussent aussi réels qu'ils l'étoient.

Me voilà donc, à peu-près, persuadée que j'étois aimée d'un Sylphe. Le desir pouvoit m'abuser : l'espérance ne suffisoit pas : j'examinai de nouveau le portrait ; je relus la lettre, une seconde fois ; je retrouvai dans l'un les mêmes charmes, & dans l'autre les mêmes sentimens.

Lorsqu'une fois l'imagination est séduite, le cœur est bientôt attendri. Mais l'éclat de ma victoire ne fut pas un seul moment l'objet de mes réflexions. La crainte de la mériter peu m'occupa seule. Jusqu'alors, tout le monde m'avoit dit que j'étois jolie, & je me l'étois dit moi-même. Je consultai mon miroir : je me trouvai mille petits défauts, mille choses que je n'avois jamais apperçues. Le miroir le plus fidele ne rend les traits du visage que d'après les idées que l'on a lorsqu'on le consulte. J'avois négligé tous mes instrumens, & ne jouois plus d'aucun. Avec quel regret n'enviſageai-je pas tant de talens négligés ou perdus ! Pour connoître le prix des choses, on n'a qu'à consulter l'amour. Je sentis alors tout ce que j'aurois pu valoir, & à quelle triste réalité étoient réduits les avantages dont on m'avoit trop félicité. Ainsi, le premier sentiment d'amour que j'éprouvai fut un sentiment de douleur. Hélas ! me dis-je, j'enviſageois ce moment où l'on passe du néant à la vie, comme un moment toujours heureux ! je me trompois : je ne puis inſpirer qu'une fantaiſie ; & je ne connoîtrai de l'amour que ce qui le rend si redoutable.

» Vous connoîtrez l'amour, entendis-
» je alors, tel qu'il eſt dans mon cœur?
» je vous vois & je vous adore; je vous
» écoute & je vous admire. Votre mo-
» deſtie eſt votre premier charme. Vous
» pourriez vous paſſer d'être belle «.

Que devins-je en entendant un ſi tendre diſcours! quel trouble charmant ſe répandit dans mon ame! Ah! m'écriai-je, vous voulez me raſſurer! Je ſens, aux mouvemens qui m'agitent, qu'il n'entre aucune modeſtie dans mes regrets. Heureuſe défiance! s'écria le génie: vos craintes ſont la meſure des plaiſirs qui vous ſont deſtinés. Aujourd'hui vous craignez de n'être pas aſſez aimable, demain vous craindrez de n'être pas aſſez aimée: les tendres inquiétudes ſont le partage des Amans; mais lorſque vous les aurez perdues, vous ſentirez que vous euſſiez été moins heureuſe, ſi vous aviez été plus ſûre de le devenir.

On eſt toujours perſuaſif à proportion qu'on eſt aimé. Inſenſiblement il trouva l'art de me raſſurer ſur les ſuites de ma paſſion. J'avois craint qu'il ne devînt bientôt infidele. Dès qu'il m'eut tranquilliſée ſur la durée de ſes ſentimens, je lui dis

que je l'aimois, que je l'aimerois toujours, que je mourrois mille fois plutôt que de changer, comme on le dit quand on attache le bonheur de sa vie au bonheur de persuader.

Le mot de reconnoissance m'étoit échappé. Je l'entendis soupirer lorsque j'eus cessé de parler. Vous soupirez, lui dis-je; vous aurois-je déplu? trouveriez-vous que je ne dis pas assez tendrement que je vous aime? Ah! Dieux, répondit-il, mes soupirs ont bien une autre cause! Vous venez de prononcer le mot de reconnoissance. Est-ce à vous que ce mot convient? vous à qui je dois le bonheur de sentir toute la tendresse de mon cœur; vous dont un seul regard est un bienfait; vous que je vois, que je puis voir sans cesse; vous dont l'ame se peint dans chaque trait qui s'anime, dans chaque mot qui vous échappe; vous qui prodiguez le bonheur à l'Amant qui jouit de vos craintes. Ah! c'est bien plutôt à moi de parler de reconnoissance.

Vous sentez assez ce que je répondis, & combien je cherchai à lui faire perdre des idées trop flatteuses pour moi. Les plus précieux bijoux, dont je vis ma table

couverte, furent le prix de ma réponse. Je lui montrai de la répugnance à les accepter : il en parut affligé ; & je cessai de contrarier ses desirs. Quoique Amante très-novice, je sentois déjà le degré de complaisance que l'amour est en droit d'exiger de nous.

Les Sylphes ne sont pas les Amans les plus soumis aux loix de la vertu. On prétend même qu'ils raisonnent assez plaisamment sur ce grand principe des devoirs & des conventions des Amans ; & qu'il régne dans la témérité de leurs maximes un grand abus des droits de leur nature céleste. Quoi qu'il en soit, dans la suite de l'entretien que nous interrompons, Zélidor veut abuser du droit que donne l'amour. La jeune personne, qu'on offense pour la premiere fois, conserve encore, pour ainsi dire, la rudesse de la premiere innocence. Dans ses discours, le Sylphe est moins hardi qu'elle n'est sévére dans ses réponses. Il s'en offense, & se retire sans s'être laissé voir : en partant, il la prévient que, quoiqu'il conserve tout son amour, il ne s'offrira jamais à ses regards qu'elle ne consente à se montrer plus docile a ses vœux.

Dans ce moment, une femme doit avoir

des pensées qu'elle peut mieux exprimer qu'aucun interprête. Nous allons laisser parler notre Héroïne.

Hélas! s'écria-t-elle, il a douté de mon amour, & je ne dois plus compter peut-être sur le sien. O mon cher Zélidor, pardonne à ton Amante une résistance inévitable, que le desir de te mériter lui imposoit : ne doute jamais de son amour extrême. Hélas! elle eût peut-être été plus foible, si elle t'avoit moins aimé. (*Voilà, par exemple, une chose qu'aucun homme n'oseroit faire dire à une femme, & qu'elle doit dire elle-même pour la rendre croyable*).

Restée seule, continue-t-elle, j'ouvris la boîte que le Génie m'avoit donnée, & je pris le précieux portrait qu'elle renfermoit. Je l'examinois depuis une heure; je lui parlois, je le couvrois de baisers, je le mouillois de mes larmes, quand tout-à coup j'entendis dans ma chambre un grand éclat de rire.

Je fus saisie d'une peur horrible. « Rassurez-vous, entendis-je; on ne veut ni vous alarmer, ni se moquer de vous : le dessein qui m'amene est plus digne d'une personne aussi aimable que vous l'êtes :

je partage vos peines, & je viens pour les adoucir.... Vous ne me paroissez pas un consolateur bien habile, répondis-je; ce n'est point par des éclats de rire que l'on obtient la confiance des cœurs affligés.

Rien n'est plus vrai; & il nous paroît inutile d'ajouter à l'avantage que ce premier raisonnement donne à l'Héroïne, en montrant toute la turpitude du Gnome; car c'en est un, & des plus sots, des plus impertinens. Il a pourtant quelques momens de grossiéreté naïve où il force le sourire. Par exemple, l'Héroïne lui dit, en réponse à quelques sarcasmes, ou quolibets méchans:

« Vous avez des termes heureux; vous me donnez aussi bonne opinion de votre esprit, que des femmes que vous avez connues: mais qui êtes-vous? — Je suis un Gnome. — Un Gnome! juste Ciel! laissez-moi, je vous prie; j'ai les Gnomes en horreur. — Vous n'êtes guere honnête: on n'a jamais fait un pareil compliment. — Est-ce qu'il peut se présenter autre chose à l'esprit, après vous avoir entendu? — Je me l'imagine. Au surplus, cela ne m'étonne point: vous seriez

la premiere femme que j'aurois vu commencer autrement avec moi. — J'eſpere que je ne ſerai pas la derniere.... *Commencer avec vous!* Vous pouviez vous diſpenſer de vous nommer ; à ce propos ſeul, je vous aurois reconnu. — En pareil cas, on ne reconnoît que les gens qu'on n'aime pas. Il eſt donc vrai que vous ne pouvez ſouffrir les Gnomes ? Ce qui me conſole, c'eſt que toutes les femmes nous haïſſent comme vous, & que par conſéquent je n'ai rien à vous reprocher de particulier : ce qui me conſole encore, c'eſt que je n'ai rien perdu, puiſque je n'ai rien donné.

Après un Gnome *vient un* Ondin. *On ſait que cette eſpece d'êtres aëriens eſt, parmi les Génies, ce que les petits-maîtres ſont parmi les mortels. Leur langage perſiffleur, leurs maximes impertinentes peuvent faire ſourire l'oiſiveté & la frivolité, mais donnent néceſſairement de l'humeur à qui a beaucoup d'ennui, ou beaucoup de chagrin. Ce Génie eſt donc aſſez mal reçu.*

Après l'Ondin, on s'attend à voir paroître un Salamandre ; mais l'Auteur a cru apparemment qu'il valoit mieux met-

tre l'Héroïne aux prises avec des Bergers. En effet, dans l'âge de l'innocence, le cœur est tout; les sens sont à peine soupçonnés. Au milieu d'un spectacle qui la touche, & lui fait désirer vivement le retour de Zélidor, elle apprend que cet Amant, par l'ordre du Destin, ne paroîtra pas avant trois semaines. Elle reprend le fil de sa narration.

Je passai la plus cruelle nuit du monde, dit-elle : le lendemain, sentant le besoin de la dissipation, je me levai de fort bonne heure, & j'allai me promener dans un bois qui aboutissoit à la forêt de ***. Livrée malgré moi à mes affreuses idées, & marchant sans réflexion, je passai du bois dans la forêt. Il y avoit plus d'une heure que je m'y promenois; & peut-être allois-je m'égarer, lorsque m'étant arrêtée pour laisser un libre cours à des sanglots qui m'étouffoient, je vis voltiger autour de moi un nombre infini de têtes.

Je fus d'abord extrêmement effrayée; mais rassurée bientôt par la pensée que de simples têtes ne pouvoient me faire aucun mal, je les suivis des yeux, & je vis qu'elles sortoient d'une allée

sombre : j'entrai dans cette allée; & je fus convaincue que je ne m'étois pas trompée : les têtes que j'avois vu voltiger, n'étoient qu'une foible partie de celles que j'y trouvai. J'en comptai plus de dix mille.

Malgré l'effort de courage que je venois de faire, ma force d'esprit n'alloit pas jusqu'à oser les envisager. J'allois même me retirer, lorsque mille voix frappant à la fois mon oreille, j'entendis ces propres paroles : *Nous te faisons peur! tu dédaignes de nous envisager? orgueilleuse Pécore, doit-on méconnoître ses semblables? Nous sommes folles; eh! qu'es-tu donc toi-même? Va, va, tu ne seras pas toujours si fiere; nous nous reverrons bientôt : c'est ici le séjour des têtes tournées.*

Je fus frappée de ces paroles, & je m'arrêtai pour voir si les esprits qui devinoient si bien, ou de qui j'étois si bien connue, n'avoient rien de plus à me dire. Malgré mon trouble, je distinguai quelques têtes qui ne voltigeoient pas, & paroissoient plus raisonnables. Je m'approchai d'elles, & les interrogeai tour à tour. Je fus punie de ma curiosité. Toutes ces

têtes étoient des têtes de femmes, qui avoient eu comme moi un Sylphe pour amant. J'en trouvai qui avoient encore, comme on dit, de bons momens, & dont la folie étoit de faire des réflexions sur la perte de leur raison.

La premiere que j'interrogeai, me dit: « Tu vois un exemple frappant des dangers où le sot orgueil nous expose. J'ai fait perdre l'esprit à je ne sais combien de mortels adorables qui méritoient mon cœur, & n'ont jamais eu que mon mépris. Leurs soins, où il n'entroit que de la tendresse, blessoient ma vanité; j'exigeois un encens servile; jamais satisfaite, toujours dédaigneuse, ils me sacrifioient tout; & je ne leur laissois rien espérer. L'orgueil éleva mon imagination jusqu'aux Sylphes; je fus aimée d'un de ces esprits, mais je me méconnus bien tôt. Moins flattée des preuves de tendresse qu'il me donnoit, que jalouse de celles qu'il pouvoit encore me donner, je ne rougis point de les exiger; & comment les exigeois-je! avec quel ton, quelle fierté!.... Je voulois qu'il engageât le Destin à me rendre immortelle; & je mis mes faveurs à ce prix. Mon Sylphe, indigné de mon

audace, me quitta sans rien répondre; & je le perdis pour jamais.

A la douleur de l'avoir perdu, s'unit bien-tôt la douleur plus cruelle d'avoir mérité mon sort, de me le dire vingt fois par jour, de me sentir digne de son mépris, de sa haine, & du mépris du monde entier. Je pris du dégoût de tout; je ne vis plus dans ces traits, autrefois l'objet de mon idolâtrie, & devenus par leur incompréhensible changement l'objet de mon désespoir, je n'y vis plus que le sceau de la vengeance divine, intéressée à écraser les orgueilleux. D'un jour à l'autre, ne pouvant détourner mon esprit du sujet de ma douleur & de ma honte, je sentis qu'il commençoit à s'égarer; & vous voyez les progrès trop sensibles de cette altération. »

Toutes ces têtes avoient un genre de folie particulier. Après en avoir interrogé un grand nombre, j'allois me retirer, lorsque j'en apperçus une, retirée dans un coin, dont la physionomie pleine de vivacité & d'esprit, fixa mon attention, & m'attira vers elle par un penchant singulier, qu'assurément je n'aurois pas cru qu'une tête folle pût m'inspirer.

Vous êtes bien retirée, lui dis-je ; pourquoi cet air de retraite ? Oh ! parce que je suis fatiguée, répondit-elle ; il n'y a pas de tête qui pût résister au travail continuel de la mienne..... Je n'aurois pas cru que dans ce séjour une tête pût être aussi exercée, repris-je ; quelle est donc l'occupation de la vôtre ? — Vous avez vu certainement l'intérieur d'une montre, poursuivit-elle ? vous savez qu'il y a une roue ouvriere qui communique le mouvement aux autres ? Eh bien, je suis ici cette roue si importante, si nécessaire : ma tête donne le mouvement à toutes celles que vous voyez, il fait naître leurs idées & leurs plaisirs ; & ce qui vous étonnera le plus, c'est que c'est de leur aveu que cela est ainsi. Elles sont ravies que je veuille prendre la peine de les dissiper ; & ma supériorité sur elles est l'ouvrage de leur choix unanime.

Il m'est impossible de vous croire, lui dis-je : vous avez de l'esprit, vous parlez bien, vous me persuaderiez bien des choses ; mais pour celle-là, je vous avoue qu'elle ne peut entrer dans mon esprit.... Voudriez-vous bien m'apprendre d'où naît votre incrédulité ? me dit-elle : d'un

principe certain, répondis-je : je connois le monde, j'ai parfaitement étudié les femmes. Elles pourroient reconnoître intérieurement le besoin d'être dirigées, mais elles n'en feroient pas l'aveu ; & vous voulez vous amuser à mes dépens.

A votre place, répondit-elle, je ne serois pas plus facile à persuader ; mais cette incrédulité ne tiendra pas contre un mot essentiel qu'il me reste à vous dire : à mes traits fins & délicats, continua-t-elle, vous m'avez pris pour une tête de femme ? Désabusez-vous ; je suis du genre masculin..... Vous êtes donc un fat ? lui dis-je, fort surprise de l'aveu qu'il me faisoit, car il n'y a qu'un fat qui puisse se croire aussi essentiel. — Oui, un fat, Mademoiselle, mais un fat de la bonne trempe, bien convaincu de ses avantages, de ses talens, de ses titres auprès de votre sexe..... Que je vous sais gré de votre franchise, repris-je ; sur la foi de votre physionomie, je vous prenois pour une femme ; malgré l'aliénation d'esprit dont votre séjour ici ne me permettoit pas de douter que vous ne fussiez attaqué, un certain penchant m'entraînoit vers vous ; je commençois même à goûter la tour-

nure de votre esprit, (ce qui, soit dit sans vous choquer, me faisoit intérieurement trembler pour le mien). Mais vous me rassurez; & n'ayant plus de crainte, je vais vous écouter avec encore plus de plaisir. Eh bien, donc, continuai-je, vous êtes un fat? Quels sont vos plaisirs, à présent que vous ne pouvez plus régner que sur des têtes, & des têtes déjà tournées?

Ils sont les mêmes qu'autrefois, répondit-il: vous imaginez-vous que les femmes que je subjuguois, fussent autre chose que des têtes? Ce qu'elles avoient de plus, rendoit mon empire moins brillant, moins absolu, beaucoup plus pénible. Aujourd'hui n'ayant plus que leurs têtes, elles vivent d'airs, de petits soins; mes seuls regards feroient leur destin: n'ayant plus d'autre besoin que le vif desir de me plaire, je fais leur bonheur; & pouvant en varier les moyens, au gré de mes inconstans desirs, sans redouter jamais leur inconstance, je regne tour-à-tour par le caprice & la faveur: elles se voient autant de rivales, qu'il y a de têtes ici; la moindre préférence les rend tristes, la moindre distinction les rend heureuses.

Je jouis de leur délire, je jouis de leur fureur, de leurs plaintes, de leurs transports; je jouis de tout. Quelquefois, à force de se troubler, de s'agiter, de s'emporter, elles reprennent leur raison; son retour ne m'alarme jamais, certain que l'usage qu'elles en feront, sera de la reperdre encore : ainsi régnant sur elles par leur raison, autant que par leur folie, je jouis sans trouble de ce que j'acquiers sans peine; & je me fais un empire durable qui n'a de bornes que celles même de mes idées & de mes desirs.

Comment se fait-il, repris-je, que vous vous trouviez seul de votre sexe, dans un séjour qui ne paroît destiné qu'aux têtes de femmes? Je l'ignore comme vous, répondit-il, mais j'en suis beaucoup moins surpris. Lorsque je mourus, à l'instant de la décomposition mon esprit s'envola vers ce séjour. Il rencontra sur sa route une tête de femme absolument vuide, & qui pourtant avançoit; il s'y logea sans façon, & sa course devint plus rapide : il me parut qu'il se trouvoit comme dans son séjour natal, & qu'il y étoit beaucoup plus à son aise que dans celle qu'il avoit animée jusqu'alors. Cela m'a fait penser

souvent qu'un fat étoit né pour être une femme ; que son esprit devoit animer une tête femelle : & que la différence de sexe, la seule qu'il y ait entre une femme & lui, n'a sa source que dans une de ces distractions de la nature, qui produisent quelquefois des monstres aimables..... Si je suis de votre avis, lui dis-je, je me vois obligée de conclure que les femmes étoient donc nées pour donner de singuliers exemples d'impertinence & de déraison ? Concluez toujours, répondit-il, de la façon dont elles se conduisent, vous jugez assez qu'il n'y a pas grand risque à courir. J'y consens, poursuivis-je, mais vous conclurez donc à votre tour qu'un fat est quelque chose de bien ridicule & de bien mépriſable ? — C'est vouloir m'arracher un singulier aveu, mais je ne le refuse pas à la sévérité de vos réflexions. Oui, je conviens de bonne foi qu'un fat est un composé d'extravagances, de sottises ; mais qu'importe l'imperfection de son être, s'il est heureux, s'il a des plaisirs ? Le plaisir ne justifie-t-il pas ? pourquoi le trouver mépriſable ? Y a-t il quelque chose de criminel dans le choix de ses moyens ? Emploie-t-il le déguisement

pour plaire, & la violence pour séduire ? S'il se montre tel qu'il est, n'a-t-on pas assez de ressources conrre lui ; & dès-lors ses triomphes ne deviennent-ils pas légitimes ? Une farouche philosophie se plaît à le ravaler & à le noircir ; je trouve que de tous les hommes, qu'on ne peut pas absolument regarder comme irréprochables, il est le plus innocent & le plus aimable : toujours guidé par le desir de plaire, il fuit les lieux où il peut répandre l'ennui ; la société s'embellit de ses plaisirs : une femme qui aime un fat, en est moins coupable envers son mari, parce qu'un fat n'ayant point d'amour, il l'entraîne moins loin de ses devoirs que la passion d'un autre Amant ne pourroit faire : il ne l'enleve pas à la société ; il la rend au contraire, par une aimable folie qu'il lui inspire, plus digne d'y avoir une place, & d'y jouer un rôle. Il y a mille choses dont le monde jouit, & dont la privation eut entraîné le dégoût de mille autres, sans la fatuité. Voulez-vous une preuve évidente de sa supériorité sur tout ce qui s'appelle sentiment du cœur & goût de l'esprit ? Tout le monde déclame contre la fatuité, & tout

le monde eſt fat..... Riſquerai-je de vous perſuader par des vérités plus ſenſibles?.... Oh! je vous remercie, lui dis je en l'interrompant, je ne peux ni ne veux être perſuadée. Je le conçois, & je n'inſiſterai point, dit-il en baiſſant la voix, & en prenant un ton plus ſérieux: votre eſprit croiroit devenir complice du mien. Hélas! le mien, malgré ce brillant langage qui vient peut-être de bleſſer vos oreilles, eſt bien plus porté à imiter la ſimplicité de votre ame, qu'à eſtimer le vain honneur de débiter des chimeres avec quelque ſuccès..... Comment donc, m'écriai-je en plaiſantant, tour-à-tour fat, diſſertateur, avantageux & galant! —Je ne me reconnois plus à ce portrait, belle inconnue; & vous le trouveriez trop injuſte, ſi vous pouviez lire dans mes ſentimens. — Des ſentimens! oh! que de prodiges en un jour! une tête avoir des ſentimens! — On voit bien que vous n'avez jamais été tête, Mademoiſelle; vous n'en auriez pas l'opinion déſavantageuſe que vous en avez: vous vous imaginez que les ſentimens ne ſe forment que dans le cœur, vous vous trompez; ils ne ſont autre choſe que des

idées plus vives ou plus tendres, nées de l'impression que font sur notre esprit des objets plus analogues..... Juste Ciel ! m'écriai-je, il pourroit y avoir de l'analogie entre vous & moi? Oh, non, ne l'imaginez pas.... Comment ne le penserois-je point ? dit-il : vous me l'avez avoué vous-même. C'est par cet aveu que notre connoissance a commencé ; époque précieuse, & qui sera à jamais gravée dans ma mémoire. Il est possible, & je ne suis que trop contraint de le croire, qu'à présent vous ne sentiez plus ce rapport séducteur, ce charme peut-être inconcevable que vos yeux ont d'abord si bien exprimé, sans l'aveu de votre cœur; mes discours légers l'ont fait taire, mais ils ne l'ont pas détruit. Quelque procédé que vous puissiez avoir avec moi, quelques injures que vous puissiez me dire, jamais ils ne seront capables de me faire perdre une délicieuse sécurité.

Le ton dont il me parloit commençoit à m'impatienter. Eh ! vous n'êtes pas avantageux, lui dis-je avec vivacité; vous êtes assez fou pour ne pas vous en appercevoir, ou assez faux pour n'en pas convenir. — Je ne conviendrai point

d'une chose qui seroit un outrage pour vous, & feroit très-mal juger de moi. Vous vous méprenez aux motifs qui m'animent; & vous ne cessez point de me croire impertinent & fou, parce que vous êtes encore plus modeste qu'aimable. Vous ignorez les obligations que je vous ai, & les sentimens qui en sont le prix: quand depuis un quart-d'heure je ne m'occupe qu'à vous les montrer, devriez-vous vous obstiner à les méconnoître? J'avoue que lorsque vous m'avez abordé, j'avois les idées & les défauts que vous me reprochez; mais qu'un seul moment de votre conversation m'a rendu bien différent de moi-même! Le partage de la beauté est de nous donner des sentimens & de la raison; avec des vertus & des qualités, qui toutes ont un prix qui égale celui de vos attraits, comment seroit-il possible que vous ne m'eussiez pas rendu également amoureux & raisonnable? Infidele à la voix de la reconnoissance, infidele à la voix plus séduisante du bonheur, je me suis efforcé de vous dérober pendant quelques momens le prix de votre bienfait: je voulois vous éprouver, je voulois vous mieux connoître; il me sem-

bloit qu'un bonheur auſſi grand étoit un nouvel accès de folie. Quand j'étois corps, j'avois cru ſentir l'amour; je trouvois celui que vous m'inſpiriez, de moment en moment, ſi ſupérieur, ſi différent de celui que j'avois cru ſentir, que déjà honteux de vous avoir paru ſi fou, je craignois qu'abuſé par un nouveau genre de folie, en vous parlant de ma flamme, je m'attiraſſe un nouveau mépris. Le charme de vos yeux a inſenſiblement & ſi puiſſamment appuyé la ſageſſe de vos diſcours, que l'inſtant de ma métamorphoſe a preſque été celui de ma ſécurité : je n'ai plus d'épreuves à faire; je n'ai plus que des vœux à former : ſi vous daignez les croire ſinceres, je ne reprocherai plus aux Dieux de m'avoir donné un eſprit, pendant long-tems ſi capable d'erreurs & de folie; mais ſi vous daignez les avouer, & vous y intéreſſer, je les remercierai à jamais de m'avoir rendu extravagant pour pouvoir me faire un mérite auprès de vous du repentir de l'avoir été.

J'étois reſtée immobile, ne concevant pas ce que je venois d'entendre; croyant n'avoir pas bien entendu, avoir fait un rêve;

rêve ; & par un charme secret, souhaitant ne me pas abuser.

La tête s'apperçut aisément de l'impression que ses discours avoient faite sur mon esprit. Vous êtes étonnée, me dit-elle, de voir tant de raison dans une tête qui en avoit si peu il n'y a qu'un moment : je pourrois me faire un mérite de ce changement heureux ; mais ce seroit vous en ravir la gloire : il me flatte tant, puisqu'il est votre ouvrage, qu'il me semble que je n'y ai aucune part, & qu'il ne dépendoit pas de moi qu'il ne fût aussi prompt.

Je paroissois toujours douter de son changement. Pour vous persuader mieux, me dit-il, je vais vous dire une chose qui coûte beaucoup à l'admiration extraordinaire que vous me causez. Ne vous imaginez pas que le miracle dont vous vous étonnez, commence & finisse à vous. La fatuité est plutôt dans les hommes une suite de la coquetterie & de la sottise des femmes, que du déréglement de leur esprit : votre sexe est né pour commander au nôtre. Folles, nous vous imitons ; raisonnables, vous nous ramenez aisément au respect de vos principes, d'où peut

seul émaner notre vrai bonheur. Il n'y a point de fatuité assez enracinée pour tenir contre la honte de n'être à vos yeux que de viles machines ; & si demain toutes les femmes donnoient l'exemple de la raison, demain tous les hommes abjureroient la fatuité.

Ce que vous me dites, répondis-je, est du moins vraisemblable ; mais en supposant que vous ne cherchiez point à séduire ma vanité par des discours trop dangereux pour elle, vous auriez dû m'annoncer votre métamorphose autrement que vous n'avez fait. Vous me parlez d'amour, & sans doute vous vous flattez de m'en inspirer ; vous deviez sentir (sans parler même de toutes les choses qui doivent m'empêcher d'en prendre) qu'un pareil aveu me rendroit suspect tout ce que vous pourriez me dire pour me persuader.... Eh ! pourquoi une si cruelle défiance ? reprit-il : l'amour d'une simple tête doit-il vous alarmer ? Pouviez-vous me donner de la raison sans me donner de l'amour ? & pouvois-je vous laisser ignorer la moitié de mes obligations ?.... Je veux croire, répondis-je, que vous êtes sincere, & que

rien n'eſt exagéré dans vos diſcours : quel uſage croyez-vous que je puiſſe faire de l'amour d'un être qui . . . . ? Je crois vous entendre, me dit-il, en jettant ſur moi des regards très-animés ; j'ai de quoi vous raſſurer. En reſtant fat, je ſerois toujours reſté tête ; mais ſi je pouvois vous toucher, je deviendrois corps à proportion que vous deviendriez ſenſible : c'eſt la loi du deſtin. C'eſt à vous à préſent à vous examiner, à voir ſi vous me jugez digne d'une autre deſtinée. Il faut pour cela que vous conſultiez votre cœur ; je ne peux ni ne veux devoir un nouvel état qu'à vos ſentimens ; car j'ai beau vous paroître raiſonnable, & digne peut-être d'un auſſi grand bienfait, ſi vous ne m'aimez pas, malgré vous-même, je reſterai toujours ce que je ſuis, & je ne voudrois jamais être autre choſe.

Voilà un grand déſintéreſſement, répondis-je ; quel en peut être le motif ? — L'intérêt même de mes ſentimens ; ſi je devenois corps ſans être aimé, amoureux comme je le ſuis, je voudrois toujours, malgré votre indifférence, vous intéreſſer à mon amour extrême ; je ne me rendrois pas juſtice, parce que la

passion rend toujours injuste un Amant malheureux ; je me plaindrois de vos rigueurs ; je me plaindrois du corps que vous m'auriez donné, qui, en exigeant toujours quelque chose de vous, me seroit insupportable à moi-même ; je craindrois à tous momens de vous être odieux ; je ne cesserois de vous paroître importun, soit par mes larmes, soit par mes plaintes ; je vous deviendrois bientôt à charge, & je perdrois le doux plaisir, la délicieuse consolation de pouvoir, du moins par beaucoup d'efforts, mériter de devenir votre ami.....

N'achevez pas, lui dis-je en l'interrompant : de si beaux sentimens feroient naître mes regrets ; & pour mon repos, je ne dois pas souhaiter d'en être mieux instruite. — Je n'entends que trop ce que ce discours signifie, répondit-il : ah ! je vous suis indifférent. — Non, vous ne m'êtes pas indifférent ; mais... ne cherchez point à lire dans mon cœur. — Je ne le puis plus, Mademoiselle ; ma pénétration a prévenu mon obéissance : si j'avois pu me méprendre aux sentimens qui vous occupent, par respect pour vos volontés, je n'aurois pas cherché à en

pénétrer le secret ; j'ai trop aisément deviné qu'ils ne m'étoient pas favorables ; & je ne puis pas même à présent vous le dissimuler. — C'est pour vous-même que je craignois votre pénétration : quoique entiérement livrée à une autre passion, je m'intéresse, par je ne sais quel mouvement de mon cœur, à celle que vous avez pour moi ; & je voulois vous sauver la douleur de connoître qu'il ne me seroit jamais possible de vous aimer.... Ce que j'ai deviné, & ce que vous me dites est ce que je pouvois jamais apprendre de plus cruel pour moi, dit-il en soupirant ; malgré mon malheur, j'aime mieux perdre d'inutiles espérances, que d'en concevoir de fausses : une erreur trop flatteuse m'eût fait perdre, en vaines importunités, un tems que je veux employer à mériter du moins votre amitié. Trop sûr que vous ne sauriez me tromper, & que vous aimez, puisque vous me le dites, de ce moment je vais m'efforcer à triompher d'une fatale passion : pour prix d'un aussi grand effort, ne me refusez pas le bonheur de vous suivre par-tout où vous irez, & d'espérer que vous m'accorderez votre confiance : ce n'est pas mettre à trop

haut prix le sacrifice du plus tendre amour. Vous êtes bien sûr de n'être pas refusé, répondis-je : oui, soyez mon ami, ne vous séparez jamais de moi. Une douce sympathie m'a attachée à vous dès que je vous ai vu ; malgré le déréglement de vos idées, elle n'a pas cessé d'agir dans mon cœur ; vos sentimens en font un attachement véritable & réfléchi ; vous avez un charme dans l'esprit, qui m'eût séduite malgré moi : je n'ai jamais senti pour personne ce que je sens pour vous ; si c'étoit de la passion, je le définirois plus aisément. Soyez donc à jamais mon confident & mon ami ; je sens que je trouverai à vivre avec vous une douceur, une satisfaction..... Mais une chose m'inquiete, c'est l'embarras de vous porter ; car il doit y avoir plus d'une lieue d'ici au château d'où je suis partie, & j'ai bien peu de forces. — Que ce ne soit pas là un sujet d'inquiétude pour vous : quoique je ne sois plus une tête folle, je n'ai pas perdu la faculté de voler : cet avantage a été également accordé aux têtes amoureuses. — Me voilà rassurée pour le présent : mais vous m'avez promis de vaincre votre amour ; & quand

vous ne m'aimerez plus, vous ne pourrez plus voler. — D'autres tems, d'autres soins : ne nous embarrassons que du présent. Savons-nous ce qui arrivera ? Peut-être que le Ciel fera un miracle en ma faveur.

Je ne répondis plus rien, de peur de le chagriner ; & nous partîmes, moi marchant, lui voltigeant.

L'absence de mon Sylphe devoit encore durer pendant plus de quinze jours. Je le supposois aussi malheureux que moi, d'être privé de voir ce qu'il aimoit : son retour se plaçoit dans mon imagination au nombre des choses qui s'éloignent à mesure qu'on les desire. Rien ne pouvoit adoucir ma douleur que le commerce de ma tête : l'espérance me consoloit moins que sa conversation : une mélancolie douce lui prêtoit des idées à-peu-près conformes à mes sentimens. Dégagé de la dépendance des sens, il parloit de l'amour avec une délicatesse qui eût seule épuré le mien : je voyois qu'il ne songeoit pas à cesser de m'aimer, mais il respectoit du moins nos conditions par son silence ; & trop sûre de sa résolution pour l'envisager comme

un Amant dangereux, je le chériſſois comme un ami reſpectable.

Inſenſiblement le monde me devint tout-à fait odieux. Un ami & un Amant, tous deux ſupérieurs à l'eſpece humaine & aux individus connus, ne pouvoient me donner pour le tourbillon un dégoût moins invincible. Je ne ſortois preſque plus de ma chambre, & Zélidor ſortoit encore moins de mon eſprit. Le deſir de le revoir commençoit à me familiariſer en quelque façon avec l'idée du prix que ſon retour devoit vraiſemblablement me coûter. Je n'enviſageois plus la vertu comme un être ſi abſolu & ſi tyrannique. Ce ſont les vices des hommes, me diſois je, qui ont rendu la vertu ſi auſtere : nous aurions eu moins de devoirs s'ils avoient eu moins de défauts : leur fauſſeté, leur inconſtance & leur perfidie ſont la ſource & le motif des loix qu'on nous a impoſées : on nous a donné un frein qui pût nous arrêter, pour nous aider à combattre une foibleſſe qui pouvoit nous perdre.

Ces réflexions, qu'aucun trouble ſecret ne contrarioit, préparoient ma défaite, me la faiſoient enviſager ſans effroi, peut-être même avec plaiſir, & en re-

doublant ma passion, redoubloient mon impatience.

La tête me pressoit de lui nommer mon Amant : elle avoit toute ma confiance ; mais sûre qu'elle m'aimoit encore, je ne voulois pas lui donner le chagrin de connoître un objet dont la supériorité ne pouvoit lui laisser aucune espérance.

Je devine le motif de votre discrétion, me dit-il un jour, j'en suis vivement touché ; mais un si noble ménagement est inutile à la situation de mon cœur. Quand j'étois corps, j'avois le don de deviner : une fameuse sorciere m'avoit associé à ses impénétrables mysteres : ce don m'est resté ; j'en ai fait usage ce matin, & je sais à présent ce que je voulois savoir : Zélidor est le nom de votre Amant..... Puisque le motif de ma discrétion vous est connu, répondis-je, vous jugez que je suis fâchée de vous voir si bien instruit. J'adore votre amitié, me dit-il, & j'avoue que je ne la conçois pas. Par quel charme m'êtes-vous assez attachée pour craindre de rendre ma passion plus malheureuse, quand vous êtes dans la résolution de ne la jamais partager ? J'oserois croire que l'amour vous trompe, & qu'en

secret il vous parle pour moi, quoique tout bas il protege un autre objet..... Vos idées ne m'étonnent ni ne m'alarment, lui dis-je ; vous parlez en Amant à qui le grand amour rend l'espérance nécessaire. Je vous laisse une erreur dont je ne puis m'offenser, & qui, après m'être expliquée, comme j'ai fait d'abord, devient un moyen d'adoucir votre sort sans me compromettre. Votre réponse, dit-il d'un air plus tranquille que je ne l'aurois cru, est celle de la plus respectable femme qu'il y ait au monde ; elle me réduit à l'indispensable nécessité d'éteindre ma passion : je ne balance plus à m'y soumettre. L'estime & l'amitié me feront peut-être retrouver ce que je perds, du coté de l'amour.

Après cette assurance, qu'à son air je ne crus ni sincére ni solide, il fut le premier à me parler de Zélidor. Vous le connoissez donc particuliérement, lui demandai-je. Oui, belle Thémire, répondit-il : le don de deviner établit un certain rapport entre celui qui le posséde & les substances les plus élevées. On ne croit pas dans le monde ce don aussi réel qu'il l'est : on a tort ; vous venez de juger

vous-même de sa réalité..... Puisque vous connoissez mon Amant, repris-je, sans doute son caractere vous est aussi connu que son nom : dites-moi s'il est aussi fidele, aussi tendre, aussi généreux qu'il le dit & qu'il me l'a paru ? — C'est trop exiger de moi, belle Thémire, & je vous conjure de ne pas m'interroger sur un sujet aussi intéressant pour vous. Si Zélidor a des défauts, il seroit trop dur pour moi de me voir contraint à trahir l'amitié pour vous en dérober la connoissance ; & s'il a des vertus, les sentimens que je conserve pour vous auroient trop à souffrir des louanges que je lui donnerois : il me paroît d'ailleurs que les lumieres que je pourrois vous fournir vous seroient absolument inutiles, de quelque espece qu'elles pussent être : de la façon dont je vois que vous l'aimez, votre cœur ne peut devenir ni plus indifférent ni plus sensible. Il est vrai, répondis-je, que j'aime Zélidor autant qu'on peut aimer ; mais ne pensez pas que s'il avoit certains défauts, la passion pût m'y rendre insensible : je ne lui en connois aucun. — On juge toujours favorablement ce qu'on aime, belle Thémire ; les Amans

regardent une auſſi douce prévention comme le plus grand bienfait de l'amour : pour moi, j'oſe vous avouer que j'y vois plus de danger que de véritable avantage..... Votre réflexion, lui dis-je, a certainement un objet, un objet que je devine, & que vous me diſſimuleriez en vain : Zélidor n'eſt pas tel que je l'ai cru. — Je ne prétends pas l'accuſer, Thémire, & je ne le dois pas ; il mérite votre tendreſſe ; mais s'il en étoit moins digne, à quoi ſerviroit de vous l'apprendre ? Je me perdrois auprès de vous, & je ne vous ſauverois pas.

Je le preſſai long-temps de s'expliquer : il ne le vouloit point ; il craignoit le pouvoir enchanteur de l'amour, & l'inutilité des conſeils, toujours marquée par le malheur de l'amitié. J'inſiſtai tant qu'enfin il ſe rendit à mon impatience.

Je vous connois, me dit-il, vous êtes née avec de la raiſon ; vous ne vous êtes point engagée étourdiment ; & ſi vous aviez connu le caractere des Sylphes, vous ne vous ſeriez pas laiſſée ſurprendre aux diſcours de Zélidor. Je ne veux pas le détruire dans votre eſprit ; mais ſongez du moins que tous les Sylphes ſont jaloux,

& qu'un Amant de ce caractere est toujours indigne de la tendresse d'une honnête femme..... Je les juge avec moins de sévérité, répondis-je, un peu rassurée : qu'importe qu'un Amant soit naturellement jaloux ; on en a plus de sacrifices à lui faire. Eh ! croyez-vous, reprit-il, que les sacrifices n'épuisent pas l'amour ! il en est d'agréables qui le raniment & le nourrissent ; ceux, par exemple, que l'on s'impose soi-même, qui ont leur source dans le cœur, qui ne sont faits qu'à lui & que par lui ; mais ceux qui sont de devoir, ceux qu'un Amant soupçonneux exige, & qui ne se renouvellent jamais assez à son gré, qui semblent plutôt irriter sa défiance que satisfaire sa passion ; ceux-là, Thémire, sont des ennemis lents de l'amour, dont les coups sont d'autant plus certains qu'ils préparent secrétement sa ruine, en paroissant exercer sa générosité.

Vous me faites un portrait affreux, répondis-je vivement ; & Zélidor ne ressemble pas à l'opinion que vous avez de lui. Je ne veux pas vous déplaire, me dit-il ; & vous n'en doutez point ; mais vous me réduisez à la nécessité de me justifier ? je ne puis plus me taire : voulez-

vous parier que ce Zélidor que vous croyez si délicat & qui l'est si peu, ne voie qu'avec la plus outrageante jalousie l'amitié que vous avez daigné me montrer; qu'il vous accuse en secret de lui être infidelle & de chérir votre infidélité? Je dis plus, car il n'est plus temps de vous ménager: voulez-vous parier que lorsque vous le reverrez, il exige mon éloignement, & le sacrifice du lien vertueux qui vous unit à moi. Je ne parie pas, répondis je; je suis trop sûre que vous vous trompez: Zélidor m'estime trop pour risquer de perdre mon estime; & il sait qu'il la perdroit, même en obtenant un injuste triomphe, si j'avois à lui reprocher l'effet de ma foiblesse. — Ah! Thémire, il perdroit votre estime, mais vous lui obéiriez; vous ne craindriez pas de me sacrifier à ses injustes caprices! Dieux, s'écria-t-il, éloignez de moi une idée affreuse, qui me replongeroit bientôt dans mon premier état!

Je voulus le rassurer, autant qu'il m'étoit possible, mais il ne me parut pas prendre une grande confiance en mes protestations. Il devint triste, & je le devins moi-même: je lui étois sincérement at-

tachée ; sa douleur prêtoit un nouveau charme à ses sentimens : je ne lui montrois que de l'amitié ; mais je sentois qu'en m'examinant mieux, j'aurois trouvé dans mon cœur des mouvemens inconnus & inexpliquables.

Je parvins enfin à le tranquilliser ; mais ce ne fut que pour le jetter bientôt dans un nouveau trouble, plus cruel peut-être que celui que je venois de calmer.

Le jour où je devois revoir Zélidor étoit enfin arrivé : j'avois compté les momens ; & en datant de celui où il m'avoit annoncé, pour la seconde fois, le cruel arrêt du destin, il ne pouvoit y avoir d'erreur dans mon calcul. Avec quelle impatience n'attendois-je pas cet heureux instant ! que les momens me paroissoient longs ! Je l'accusois déjà de lenteur : le moindre mouvement, le moindre bruit me jettoit dans un trouble délicieux ; tout m'offroit mon Amant. Le jour s'écoula pourtant sans que je le visse paroître. Mes seules terreurs, j'aurois deviné le malheur dont j'étois menacée : mon innocence ne me rassuroit point : rien ne rassure une Amante. Une foible espérance me restoit encore : je me flattois d'avoir

mal compté. Dans la douleur imprévue on se fait des consolations de mille choses qui, le moment d'auparavant, auroient été des sujets de chagrin. Vaines illusions! Je l'attendis pendant trois jours dans les plaintes, dans les larmes; il ne parut point: il fallut voir mon sort tel qu'il étoit.

Quoique désespérée, & absolument incapable de prendre une résolution, l'amour vint à mon secours, & me fournit un moyen d'éclaircir l'affreuse obscurité qui m'environnoit: la tête connoissoit mon Amant, & n'avoit pas perdu la faculté de voler: je m'imaginai de lui confier une lettre pour lui: je ne m'y déterminai pas sans un vif déplaisir. Quel usage allois-je faire de l'ascendant que j'avois sur elle? Une horrible tyrannie doit-elle être le prix des sentimens qu'on inspire!.... L'humanité ne s'armoit pas seule contre l'abus que j'allois faire de son attachement: celui que j'avois moi-même pour elle, qui s'étoit infiniment accru & que je pouvois moins définir que jamais, faisoit presque disparoître les consolations que je pouvois attendre des succès de ma résolution, & ne me laissoit guères de

sensibilité que pour les tourmens auxquels j'allois condamner une tête aussi chere.

Malgré ma juste répugnance, l'amour triompha. Je dis mon dessein à la tête : elle en soupira, & ne m'opposa aucune difficulté. J'admirai sa générosité. » En » me donnant à vous, me dit-elle, j'ai dû » souhaiter de vous être utile ; vous rem- » plissez mes vœux quand vous usez de » vos droits «. Je lui remis la lettre : elle étoit conçue en ces termes :

Lettre de Thémire à Zélidor.

» Est-ce à Zélidor que j'écris ? est-ce » Zélidor qui fait couler mes larmes ? » Hélas, je vous interroge comme si je » pouvois encore douter de votre chan- » gement ! Je ne cherche donc point à » m'en assurer ; les preuves n'en sont » que trop gravées dans mon cœur ; je » ne veux qu'en connoître la cause, » non pas pour vous le reprocher, mais » pour m'en punir si j'ai été assez mal- » heureuse pour y contribuer. » On me » fait espérer que cette lettre parviendra » jusqu'à vous ; puissent y parvenir avec » elle mon innocence & mon désespoir !

» Je ſerois trop à plaindre, en mourant
» d'amour pour vous, d'être privée de la
» conſolation de vous l'apprendre.

Réponſe.

« En devinant mon changement, vous
» auriez dû en deviner la cauſe : elle eſt
» dans les ſentimens de votre reſpectable
» Ambaſſadeur, & dans le ſingulier retour
» dont vous les payez. Peut-être je m'a-
» buſe; ſi cela eſt, mon cœur eſt encore à
» vous : vous n'avez juſqu'à préſent perdu
» que mon eſtime; mais les preuves de
» mon amour ne vont jamais ſans elle :
» juſtifiez-vous, s'il eſt poſſible : je ne
» demande qu'à vous trouver innocente;
» mais ſongez qu'une innocence qui
» m'eſt très-ſuſpecte, ne peut m'être trop
» prouvée, & que j'ai l'œil dans votre
» cœur «.

Zelidor.

J'avois lu la réponſe de Zélidor tout haut devant la tête, & le ſens ne lui en étoit point échappé : je le regardai en ſoupirant; il baiſſa les yeux en ſoupirant à ſon tour. J'attends mon arrêt, me dit-il; hélas! il eſt déjà tracé ſur votre front obſ-

curci. Je le vis prêt à répandre des larmes : il n'en avoit pas besoin pour m'attendrir ; il me parut trop malheureux pour ne pas trouver Zélidor injuste. Il fixa ses yeux sur les miens ; quelle tendresse ils exprimoient ! Vous savez, me dit-il, si j'ai mérité d'être sacrifié à d'injustes soupçons ! ne m'épargnez pourtant pas ; votre intérêt m'est plus cher que le mien, & je vous conseille de n'écouter que lui.

Un trouble extrême commençoit à s'emparer de mes sens ; j'allois répondre & le rassurer : quel prodige fixa tout-à-coup mes regards surpris ! Ce n'étoit plus une simple tête que je voyois, c'étoit un corps tout entier, & le plus beau corps du monde.

Ah ! ciel ! s'écria-t-il en tombant à mes genoux, que vois-je, & quel est mon bonheur !..... D'où peut naître ce prodige ? lui demandai-je vivement. Un songe abuse-t-il mes yeux !..... Un songe ne nous abuseroit pas tous deux, répondit-il ; non, je sens que je veille : vous m'aimez, & mon nouvel être est le prix de votre amour.

Je sentois trop qu'il ne s'abusoit pas ;

d'ailleurs, comment le détromper ? Je ne le voulois pas, & je ne le pouvois plus ; mais comment accorder deux sentimens si contraires, & comment me les pardonner ? De pareils momens ne sont pas ceux des réflexions, & j'en fis mille. Qu'alloit penser Zélidor ? son mépris devenoit trop légitime ; mais pourquoi un mépris si prompt ? Pouvois-je éteindre un sentiment que je ne me connoissois pas ? Ce sentiment, né de la sympathie, étoit-il un si grand crime ?..... Falloit-il à présent le combattre & l'étouffer ? Devois-je sacrifier un Amant si tendre à un Amant si soupçonnenx ? Mais Zélidor étoit le premier que j'eusse aimé : ses torts, s'il en avoit, étoient ceux de l'amour ; il m'aimoit encore ; il falloit qu'il fût vainqueur ou que je fusse infidele.

Quelle errange situation, & comment me résoudre à prendre un parti ! Je m'examinois, les yeux baissés, le cœur plein de trouble & d'amertume, lorsque tour-à-coup, je vis le corps qui étoit resté à mes genoux se couvrir de la plus éclatante lumiere. Ciel ! m'écriai-je, quel nouveau prodige ! Je fixai mes regards sur lui : quel moment ! quelle source de plaisir

pour mon cœur ! Les traits de son visage étoient changés : c'étoient ceux de Zélidor.

Reconnois, me dit-il, l'Amant le plus tendre & le plus fidele ; il est temps que je te désabuse & que tu me connoisses. Né pour t'adorer à jamais, j'ai voulu m'assurer de ton amour pour en jouir sans alarmes : je t'ai éprouvée sous plusieurs formes différentes ; aucune n'a pu te tenter que celle qui, par une séduisante métamorphose, étoit devenue moins indigne de toi. Tu as moins cédé à la sympathie qu'à l'estime & à la justice : tu m'as cru injuste, & tu n'as pas voulu racheter mon cœur par une injustice ; en cédant à l'équité, tu n'as rien accordé à la passion : tes sentimens les plus tendres étoient pour l'Amant le plus estimable ; mais tes sentimens les plus écoutés étoient pour l'Amant le plus ancien. J'ai donc joui de toute la sensibilité de ton cœur & de tout le pouvoir de ta vertu. Ce bonheur n'est connu que de moi : il t'assure à jamais mon estime, ma reconnoissance, & mon ardeur : tu m'imposes tous les devoirs de l'amour, comme tu m'en fais sentir tous les plaisirs.

Quelle réponse croyez-vous que l'on

faſſe, en pareil cas, à un Amant déjà ſi tendrement aimé? On reſte extaſiée, on regarde beaucoup, on pleure de joie, on meurt de plaiſir, & l'on ne répond rien: mais ſi l'on ſe taît avec l'Amant, ce n'eſt que pour mieux céder à l'amour: défaite délicieuſe, charme inconnu juſqu'alors, bonheur inexprimable, & d'autant plus doux qu'on peut en parler à un ami juſtement eſtimé, ſans rougir de l'aveu qu'on en a fait.

Adieu, Monſieur, taiſez-vous, s'il vous plaît: vous me feriez des envieuſes, & je ſuis naturellement trop ſenſible pour ne pas craindre d'en avoir.

HISTOIRE DE JULIE (*)

Chez ROLLIN & BAUCHE, *en* 1758.

LA France est ma patrie : je fus conduite dans le serrail de Bajazet, dans cet âge où l'on s'ignore, où l'illusion fait tout, où la beauté est le souverain bien.

J'avois cependant déjà des principes : mon éducation avoit contribué à former mon caractere. J'avois été élevée par une femme encore jeune, dont l'amour avoit fait le malheur : toutes ses leçons prises dans ses tristes réflexions, s'étoient gravées dans mon cœur, & l'avoient accoutumé à soupirer avec elle.

Je connoissois donc l'amour ; mais je le connoissois pour le craindre. Ne l'ayant point encore senti, j'ignorois qu'il exerce son plus grand pouvoir sur les cœurs qui

(*) Nous pouvons assurer que c'est ici une aventure françoise habillée à la Turque, à peu près comme on se déguise au bal, où l'on est presque toujours reconnu.

craignent d'aimer ; & je me promettois de ne prendre jamais de la passion pour Bajazet, quoique cette indifférence dût augmenter l'horreur de mon esclavage. Telles étoient mes idées & ma résolution, lorsque j'entrai dans le serrail ; mais, hélas, qu'il y a loin de la résolution de n'aimer pas, au pouvoir de n'aimer point !

Bajazet est l'homme du monde le plus fait pour plaire. Il a tous les mérites, & semble ne s'en connoître aucun : s'il dit qu'il aime, il est sûr de persuader, & de faire plaisir. Il pourroit demander en maître ; il cherche à plaire, & c'est en méritant qu'il exige.

A peine l'eus-je vu, qu'il fut le maître de ce cœur si résolu à lui résister. Quoique accoutumé aux impressions de la beauté, il fut frappé de l'éclat de ma figure. Je n'avois point de vanité, je sentis qu'il m'en donnoit ; c'étoit commencer par un bienfait. Cette vanité flattée m'instruisoit du droit que j'avois de lui plaire.

Il me parla avec cette émotion flatteuse, que le tendre amour peut seul donner à

un

un maître ; plus émue que lui, je m'expliquai pourtant plus librement.

Seigneur, lui dis-je, je ne dois pas vous déguiser mes sentimens ; vous avez la bonté de me dire qu'ils peuvent contribuer à votre bonheur ; il est trop juste que vous les connoissiez. Je sens que je suis destinée à vous aimer : il faut vous avouer que je ne l'aurois pas cru. Des récits trop fideles des malheurs d'un cœur sensible, m'avoient donné des terreurs sur lesquelles j'établissois l'espérance d'une indifférence invincible : je vous ai vu, & je vous ai rendu la justice que vous méritiez ; je n'ai plus cru qu'il dépendît de moi de n'aimer jamais, & que ce fût un bonheur de n'aimer point : mais quelque charme que j'aie pu trouver à vous voir & à vous entendre, je sens que je n'ai perdu que mon erreur ; mes craintes me sont restées. Si vous vous intéressez à ma félicité, vous devez me les faire perdre, ou s'il n'est pas possible que vous les détruisiez sans me tromper, vous devez les respecter, & les laisser entre vous & moi, comme une barriere aux progrès de ma foiblesse.

Je devine ces craintes, me répondit-il ;

vous doutez de ma constance, & elle est nécessaire à votre bonheur? Ah! Julie, est-ce dans les premiers momens où je vous vois, que vous devez me faire une semblable question? serois-je en état d'y répondre, quand même l'expérience du passé m'auroit appris à redouter le caprice de mon cœur?.... C'est pourtant dans ce premier moment que j'ai besoin de savoir ce que je dois espérer ou craindre, repris-je: Seigneur, je me connois: si l'amour triomphe une fois, je vous aimerai à jamais; voudriez-vous que, venant à cesser d'être aimée, j'eusse à vous reprocher des tourmens éternels que vous auriez pu m'épargner. Mais, femme trop cruelle, continua-t-il, puis-je à présent entrer dans ce cœur trop plein de trouble & d'ivresse? puis-je l'examiner & le connoître? Si j'en crois ses mouvemens, je vous adore à jamais; vous me rendez heureux d'un bonheur, dont le plus grand charme doit être dans sa durée; je distingue même le principe de cette félicité dont je jouis, & que je me promets; je la dois à ces mêmes craintes qui sembleroient devoir la diminuer; elles me font lire dans votre ame, que je crois parfaite

comme votre beauté. Avec une autre que vous, c'en seroit assez pour me croire à jamais fidele; mais je ne vous aime pas comme j'en aimerois une autre; je vous respecte, & vous crois digne de mon respect; mon amour engage donc ma probité : quand vous me demandez si je vous aimerai toujours, c'est un serment que vous exigez, un serment qui m'imposeroit une fidélité de devoir, & que je ne pourrois trahir, dans la suite, sans être un méchant homme..... Je vous entends, Seigneur, lui dis-je en l'interrompant, vous n'osez me tromper ? En suis-je moins à plaindre ? Ah ! pourquoi vous ai-je vu ! N'importe, il m'en coûtera moins de perdre des sentimens qui alloient me rendre heureuse, que de vivre dans le doute cruel des vôtres..... Vous voulez donc ne plus songer à m'aimer? me demanda-t-il, après avoir rêvé quelque tems. Oui, Seigneur, répondis-je; peut-être ai-je déjà assez de foiblesse, pour n'être plus capable de suivre sans douleur un dessein raisonnable ? Mais le parti de vous aimer, & d'attendre votre constance dans les larmes, seroit plus cruel encore; je préfere celui que je suis plus

capable de supporter. Eh bien, me dit il, je ne veux pas m'y opposer : je fais plus ; pour me consoler de la perte de votre cœur, qui alloit être à moi, je pourrois exiger ces complaisances, qu'un Sultan ne doit avoir que la peine de demander ! Je ne les exige pas ; elles vous seroient affreuses, & dès-lors, elles n'auroient plus de charmes pour moi ; mais si vous avez cru que j'avois pris du moins un certain goût pour vous, vous devez sentir que mon désintéressement est un sacrifice ; vous sentez aussi qu'un sacrifice coûte toujours beaucoup à un homme qui peut en demander sans être injuste ? Vous devez donc m'accorder votre estime & votre amitié ; vous aurez toute la mienne, & j'y joindrai ma confiance ; vous la méritez, & je sens que je jouirai d'un bonheur plus doux, peut-être, que celui auquel j'ai le courage de renoncer... Vous demandez mon amitié, lui dis-je, croyez-vous qu'il soit nécessaire de me la demander ? Eh ! que ferois-je de toute la sensibilité de mon cœur ! Il faut bien que je vous aime, de quelque façon que ce soit.

Cette conversation finit fort tendrement

de sa part, fort tristement de la mienne : j'aimois, & j'étois renfermée dans un serrail ! J'allois passer mes beaux jours à être indifférente, malgré le penchant de mon cœur ? Si Bajazet étoit sincere dans ses promesses, son amitié alloit être accompagnée de certains égards flatteurs ; ignorois-je donc les séductions de l'amour-propre ? Devois-je espérer de retrouver mon indifférence, quand tout alloit porter la vanité dans mon ame ? Un serrail est un lieu, où, lorsqu'on y est traitée avec une certaine distinction, on passe sa vie à respirer la volupté ; & c'étoit dans ce même lieu, parmi toutes ces séductions, que je prenois la résolution de retrouver une indifférence cruelle ? Tant d'obstacles que je prévoyois, tant d'efforts qu'il me falloit faire, m'accabloient, & ne me laissoient que la triste liberté de soupirer.

On m'apporta, le lendemain, les bijoux les plus précieux : ils me toucherent moins que l'air de respect avec lequel ils m'étoient présentés. Lorsqu'on m'eût laissé seule, je me sentis portée à les examiner ; non que leur éclat me séduisît, ils avoient un titre bien plus puissant sur mon cœur, ils m'étoient donnés par Bajazet.

Le dernier, sur lequel je portai les yeux, étoit un brasselet entouré des plus beaux diamans; un portrait y étoit renfermé : je ne vis que lui, je n'examinai que lui. Par quel charme, me dis-je, me sens-je si attachée à ce portrait ! Est-ce ainsi qu'on s'occupe d'une indifférence nécessaire au bonheur !... Comment ! par quel caprice que je ne conçois pas, le Sultan mêle-t-il aux soins de l'amitié des présens qu'on ne fait qu'à l'amour ? Ah ! chassons des idées trop capables de me séduire : ces soins que je cherche à interpréter trop favorablement, sont les restes d'un goût qui va finir ; ne songeons qu'à en perdre le souvenir trop charmant. Je voulus écarter & les bijoux & le portrait : vains efforts d'un cœur qui cherche à se dissimuler sa foiblesse : je les renfermai, & les repris vingt fois ; mes yeux enfin se fixerent sur celui de tous que je devois le moins excepter. J'en ôtai les diamans, & l'attachai à mon bras. Bajazet vint me voir avant la fin du jour : je le remerciai de ses dons comme il convenoit. Vous me remerciez, me dit-il, comme vous feriez un homme ordinaire ? De quels termes vous servez-vous ? Si les choses que je

vous ai fait préſenter ont quelque prix, elles le reçoivent de vous ; en les acceptant, vous avez fait leur mérite ; je ſuis aſſez riche pour vous faire des préſens qui ne me coûtent rien. Mais, continua-t-il, vous ne me parlez de ces choſes que confondues l'une avec l'autre ; n'en auriez-vous diſtingué aucune ? . . . Votre portrait n'étoit-il pas parmi ces bijoux, répondis-je naïvement ? — Ah ! vous l'avez donc remarqué ? Je vous en remercie : comment le trouvez-vous ? . . . Moins bien que vous, lui dis-je, mais très-bien, très-reſſemblant. Vous êtes charmante, reprit il ; vous trouvez donc qu'il me reſſemble ? Oui, répondis-je en ſouriant, il a ſur-tout votre air volage. — Ah ! c'eſt que je ne veux vous tromper en rien ; j'ai ſur tout recommandé qu'il eût cet air là. Mais je ne vois rien de toutes ces choſes. — Je les ai renfermées, pour les admirer tour-à-tour. — Vous n'avez donc pas diſtingué le portrait, autant que vous le dites ? il n'eſt donc à vos yeux qu'un ſimple bijou ? Je ne l'aurois pas cru de la façon dont vous en parliez. Devez vous vous en étonner ? lui dis-je pour l'éprouver : vous ſavez mes raiſons. Quel ex-

cès de prudence ! s'écria-t-il. — C'eſt vous-même, Seigneur, que vous devez en accuſer : ſi vous voulez pourtant, je ne ſerai plus ſi prudente ; je porterai ce portrait dangereux. Cela ne vous expoſera pas beaucoup, répondit-il ; vous avez eu le tems de prévenir le danger que vous y pourriez trouver ; il ne faut pas un ſiecle à un eſprit auſſi maître de lui même..... Que ſignifie ce diſcours, lui demandai-je ? Il renferme un reproche ; vous paroiſſez fâché ! Ah ! Bajazet, eſt-ce ainſi que l'on traite ceux que l'on a réduit à ſe ſervir de toute leur raiſon ?.... Raſſurez-vous, me dit-il, après avoir rêvé. Vous n'avez pas oublié que je vous ai aimée dès le moment que je vous ai vue ! J'ai voulu, de la meilleure foi du monde, renoncer à ce goût qui n'étoit pas aſſez digne de vous ; je l'ai cru détruit ; il dure encore ; mais voilà le dernier caprice auquel il vous expoſera jamais : ſoyez tout-à-fait tranquille : portez mon portrait, ne le portez point ; vous ne m'entendrez jamais me plaindre du ſort que vous pourrez lui faire ; il eſt à vous ; & je dois être content, puiſque vous l'avez accepté. A ces mots, il me quitta, & me laiſſa

dans une situation d'esprit qui ne peut se rendre.

Que signifioit une conduite si singuliere ? Me cachoit-il un amour tendre & sincere ? vouloit-il m'éprouver, irriter mes sentimens par des procédés si opposés les uns aux autres, & arracher à ma foiblesse ce que mon cœur vouloit lui refuser ? Telles furent mes pensées dans le premier moment. Comme elles n'étoient pas à son avantage, je ne m'y arrêtai pas. A force de réfléchir, de rêver, je crus être parvenue à définir Bajazet : c'étoit, selon moi, un honnête homme, en qui les desirs & la probité se combattoient : il avoit du goût pour moi ; ce goût étoit irrité par les droits que son rang lui donnoit : la générosité n'avoit pas autant de charmes que les plaisirs qu'il lui sacrifioit, & ne lui prêtoit pas assez de courage pour renoncer sans regret à ces plaisirs. Il avoit souffert, d'autant plus que ce cœur qu'il avoit promis de respecter, eût fait son bonheur de se remplir de son idée : la nature avoit triomphé un moment ; mais la délicatesse alloit reprendre le dessus ; & c'étoit vraisemblablement pour la derniere fois que nous avions

été exposés l'un & l'autre aux attaques de sa foiblesse.

Cette conclusion me donna toute la tranquillité que je pouvois attendre ; & il ne me resta que cette agitation confuse d'un cœur qui aime, qui ne doit point aimer, qui se rendroit malheureux, s'il ne redevenoit indifférent, & qui ne peut se trouver aussi consolé par la fin prochaine de ses agitations, qu'il est pénétré de la perte actuelle de ses sentimens.

Bajazet ne me vit point le lendemain, & ne me fit rien dire de sa part. Me voilà retombée dans une confusion d'idées plus cruelles les unes que les autres. Vouloit il m'humilier par cet oubli singulier, & me vaincre par les combats de la vanité ? vouloit il m'oublier, & se rendre maître d'une foiblesse qu'il croyoit ne pouvoir plus écouter sans se dégrader à mes yeux ? quel pouvoit être son dessein ? quelque nouvel objet l'occupoit-il ? Je m'attachai à cette idée, comme à la plus triste. Un homme difficile à fixer, est facile à séduire. Je sentis la jalousie ; je frémis de ma douleur, & ne pus la combattre. Au milieu de ce trouble cruel, on m'apporta une lettre qu'il m'écrivoit : je ne la

lus point, je la devorai : elle étoit conçue en ces termes :

« J'ai laiſſé paſſer deux jours ſans vous » voir, & c'eſt par un motif qui doit » vous être agréable. J'ai voulu me con- » ſulter ; j'ai voulu voir quelle ſeroit no- » tre deſtinée après la réſolution que nous » avons priſe l'un & l'autre. Je puis à » préſent vous parler avec plus de sûreté « pour moi, parce que j'ai acquis plus » de connoiſſance de moi-même ; & » c'eſt ce que je vais faire dans cette let- » tre que ma ſituation m'arrache. Chere » Julie, que vous ai-je promis ! quelle » aveugle confiance ai-je eue en mon » courage ! je me ſuis mal connu : non, » je ne ſuis point capable du ſacrifice » affreux que j'ai voulu vous faire. Tout » ce que je conſerve de cette généroſité » romaneſque que je me ſuis impoſée, » en la croyant naturelle en moi, c'eſt » l'intention de ne vous pas tromper. » Vous exigez une conſtance éternelle, » & ce n'eſt qu'à ce prix que je puis de- » venir le maître de votre cœur ! Un » autre que moi ne craindroit pas de » s'engager par un ſerment : j'aurai » un procédé plus noble. En vous pro-

» mettant ce qui ne seroit peut-être pas
» en ma puissance, je risquerois de vous
» rendre à jamais malheureuse. Cette
» considération me force à prendre la loi
» de la probité. Jusqu'ici l'effort que je
» fais n'est pas au-dessus de mon pou-
» voir; mais il le seroit, si je continuois
» de vous céder tous les droits que ma
» condition me donne, & que vous ne
» voulez attacher qu'à la constance. En-
» core une fois, chere Julie, je me suis
» mal connu. Eh! quel est le mortel qui,
» en voyant tant de charmes, pourroit
» renoncer au bonheur de les adorer &
» d'en jouir! vous même, sans le vou-
» loir, leur avez prêté un nouvel em-
» pire plus fort, plus puissant que leur
» attrait réel; vous m'avez fait connoî-
» tre votre cœur, ce cœur dont les ver-
» tus suffiroient seules pour vous rendre
» adorable. Non, ce seroit un trop grand
» sacrifice, & la nature humaine n'en
» est pas capable. Tout l'effort que je
» puis encore faire, c'est de vous don-
» ner vingt-quatre heures pour vous dé-
» terminer entre deux partis que je suis
» obligé de vous proposer; l'un, de vous
» résoudre à m'abandonner, si vous vou-

» lez ne vous relâcher jamais de cette sé-
» vérité cruelle que je n'ai pu m'empê-
» cher de respecter, & que je ne respec-
» terois pas long-tems : l'autre, de préfé-
» rer mon bonheur au vôtre, d'attendre
» de ce même bonheur, cette fidélité
» dont vous êtes si jalouse ; & de ne me
» pas forcer à vous arracher ce qui ne
» peut être un bien, que lorsqu'il est un
» don. En un mot, fuyez-moi, ou ren-
» dez-vous. Si vous partez, je serai mal-
» heureux ; mais si vous restez, je serai
» téméraire. Je vous donne vingt-quatre
» heures pour y rêver ».

Quelle lettre, grands Dieux ! comment en soutenir la lecture ? comment pouvoir y répondre ? Quoique désespérée, je n'étois pas injuste dans mes tristes pensées : l'aveu de Bajazet ne me présentoit rien d'offensant pour moi. Il étoit homme, il étoit maître : j'avois arraché de lui une promesse qu'on fait dans un premier sentiment d'estime, mais à laquelle le grand amour peut à peine donner le pouvoir d'être fidele. Mes délicatesses, mes refus prêtoient un nouveau charme à cette misérable beauté dont les hommes sont si tributaires ; j'avois trop exigé, & il avoit trop promis. Mais s'il n'étoit pas coupa-

ble, combien en étois-je plus à plaindre! j'avois un don à lui faire que mes refus lui rendoient précieux : ces mêmes refus, en l'attirant vers moi, l'auroient enflammé de plus en plus ; peut-être il n'en falloit pas davantage pour le rendre insensiblement capable d'une longue constance. Cette ressource m'étoit ravie ; il me falloit renoncer à tout ce que j'aimois, ou me livrer à lui comme une victime subjuguée par la passion..... Il me donnoit vingt-quatre heures pour délibérer. Vingt quatre heures! Je ne lui reprochois pas un terme si court : je me mettois à sa place ; il agissoit comme il sentoit ; mais ce terme pouvoit-il me suffire ? il étoit expiré que je n'avois encore que versé des larmes.

J'entendis du bruit dans mon appartement. Le cœur devine aisément. Le trouble dont je fus saisie m'annonça Bajazet : je me levai par un premier mouvement pour m'aller cacher : il n'étoit plus temps ; le Sultan étoit déjà devant moi ; il m'arrêta sans me rien dire : il avoit l'air si pénétré, que son air seul eût fait ce qu'il faisoit lui-même. Vous voulez me fuir, dit-il en soupirant! vous me haïssez ! je m'attendois à être aban-

donné, mais non pas à être haï. Si vous étiez capable de me rendre justice, je pourrois hasarder de vous faire sentir que vous êtes injuste; mais l'impression est faite, il n'est plus temps de vous dire du bien de moi..... Quelle impression avez-vous à redouter? repris-je; non, Seigneur, je ne m'aveugle pas: je suis la seule coupable & la seule à plaindre. Vous me proposez de me rendre heureuse en vous oubliant! Il n'a pas dépendu de vous de me faire un autre bonheur..... Ah! Julie, vous voulez me déguiser vos sentimens! malgré vous-même vous les trouvez trop cruels..... Mais ne songeons plus à rien; partez, éloignez-vous de moi; oubliez, s'il est possible, un cœur que vous avez rempli d'amertume, & un séjour que vous allez remplir de deuil. Que ne puis-je suivre moi-même le conseil que je vous donne! du moins en vous voyant en profiter, mon malheur ne sera que pour moi. Donnez-moi la satisfaction de pouvoir faire quelque chose pour vous. Vous êtes seule dans ce pays, vous n'y connoissez personne; vous seriez exposée à des malheurs, & votre beauté à des outrages. Promettez-moi d'accepter les services que je puis vous rendre.

Je ne répondois rien : j'étois abîmée dans ma situation. Il prit mon silence pour une réponse. Il appella des esclaves, & s'avançant vers eux : Tenez-vous prets à conduire Julie où il lui plaira de se rendre, leur dit-il à haute voix ; que deux cents de vous se préparent à partir dans une heure sur mon plus beau vaisseau.

Il revint s'asseoir auprès de moi. Emporterez-vous mon portrait, me demanda-t-il ? Pouvez-vous me faire cette question ? répondis-je, un peu piquée de la fermeté qu'il montroit..... Si j'en fais, continua-t-il, ce n'est pas que je veuille vous offenser, mais vous ne m'avez pas accoutumé aux faveurs..... Emportez-le, poursuivit-il, non comme le portrait d'un Amant ; hélas ! à quoi vous serviroit de conserver l'idée de mon amour, mais comme le portrait d'un ami qui vivra à jamais dans le desir de vous servir, & dans le regret de n'avoir pu vous mériter.

Je ne pus m'empêcher de pleurer. Il me parloit avec tendresse : il ne vit pas mes larmes. Vous ne répondez rien, reprit-il : est-ce douleur de me perdre, ou satisfaction de me quitter ?.... Mais je vous interroge sur vos sentimens, sans

penſer que je ne dois plus ſouhaiter que de les ignorer. Ah ! Julie ! pourquoi la nature ne m'a-t-elle pas fait un cœur que je puſſe croire plus capable de fidélité ? pourquoi m'avez-vous forcé à tant de reſpect pour vos vertus ? Je vous adore, & je vous perds..... Sentez-vous du moins un peu de cette douleur dont vous me pénétrez ? puis-je me flatter que le moment qui va nous ſéparer ne m'effacera pas entiérement de votre eſprit ? ..... Vous ne répondez rien ! Ah ! répondez du moins quelque choſe.

Je ne pouvois plus réſiſter à mon tourment : j'allois me trahir, & lui montrer toute ma foibleſſe. Un eſclave entra & lui dit que tout étoit prêt pour mon départ. Il ſuffit, répondit-il, allez ; Julie va vous ſuivre..... Il ſe jetta à mes genoux avec des marques de déſeſpoir trop ſinceres. C'en eſt donc fait, me dit-il en me baiſant la main, vous partez ! vous me quittez ! dans une heure je ne vous verrai plus, je ne pourrai plus eſpérer de vous revoir ! Ah ! Julie ! qu'avez-vous exigé de moi ?... Songez, du moins, que je vous ai tout accordé, tout ſacrifié. Ne m'oubliez jamais : hélas ! j'ai payé aſſez

cher le plaisir de vous montrer quelque vertu..... Adieu, reprit-il : je perds tout en vous perdant ; mes regrets me suivront par-tout ; mais je ne chercherai pas à les diminuer..... Seigneur, m'écriai-je, vous me percez le cœur : ayez pitié d'une infortunée que votre propre générosité désespere : ne m'interrogez plus ; éloignez-vous de moi ; laissez-moi partir.... Partez donc, reprit-il en se levant, & me prenant par la main : partez, puisqu'en me perçant le cœur vous ne craignez rien tant que de vous attendrir. J'espérois encore : vous me désabusez. Il faut que votre dureté soutienne mon courage..... Eh bien, lui-dis-je, désespérée, hors de moi-même, & ne sachant plus ce que je disois, je ne partirai point ; vous abusez de ma foiblesse, je vous le pardonne ; puisse-t-elle ne vous coûter pas un jour des remords... Ah ! s'écria-t-il avec transport, n'ayez pas cette crainte : non, jamais de remords, jamais de regrets, jamais d'inconstance : rassurez-vous ; vous ne serez point avilie par le sort commun ; toujours chérie, toujours honorée, je le sens, je le prévois, j'en crois mon cœur brûlant & palpitant ; vous

me faites un caractere nouveau..... C'eſt du moins quelque choſe pour moi que vous vouliez m'en flatter, répondis-je. — Non, je ne cherche pas à vous flatter, il n'en eſt pas beſoin; je vous parle d'après les ſentimens que j'éprouve: ſoyez à jamais tranquille ſur le ſort des vôtres... L'air & le ton dont il me parloit me pénétrerent; je ne pus m'empêcher de ſoupirer. Ah! Bajazet, quel uſage fis-tu de ce ſoupir! il paſſa dans le fond de ton cœur, & tu ſus l'interpréter. Je fus heureuſe; le ſerai-je toujours! tu m'en as fait le ſerment.... Je ſais que la conſtance eſt difficile; mais l'amour ſeroit-il ſi doux, s'il n'avoit des devoirs? La légéreté n'offre que des plaiſirs uſés, elle ne laiſſe pas le tems de ſubjuguer un cœur, elle ôte le bonheur de faire naître ces ſentimens profonds qui viennent de l'eſtime. Oui, Bajazet, te prier de m'être fidele, c'eſt te propoſer le prix de tes vertus.

Je me ſuis interrompue pour me livrer à mes ſentimens. Je reviens à mon récit: il ne finit pas à ma défaite. Bajazet me fit, quelques jours après, un aveu ſingulier. Le plaiſir nous rend ſinceres, même,

à nos dépens. Il me dit qu'il m'avoit aimée dès le premier instant avec la même ardeur qu'il m'avoit montrée dans la suite, & que les craintes qu'il avoit affectées, de même que la lettre qu'il m'avoit écrite, & les ordres pour mon départ, n'avoient été qu'un jeu de sa passion. J'avois usé les plaisirs, me dit-il; j'étois obligé de m'en créer d'un nouveau genre: votre ingénuité m'en fournissoit le moyen. Il est vrai que je vous ai fait souffrir par mon stratagême; mais quand nous en sommes réduits à ne pouvoir plus goûter les plaisirs naturels, il faut que la bisarrerie elle-même nous prête ses idées; & alors il est bien difficile que nous ne devenions un peu cruels.

Je ne fus pas fâchée d'entendre cet aveu: il m'éclairoit dans le point qui m'intéressoit le plus. Je me voyois certaine de la tendresse de mon Amant, le reste me touchoit fort peu. Mais dans la suite je fis des réflexions sur cette confidence singuliere: je vis combien les hommes ont d'avantage sur nous, lorsqu'ils poursuivent notre cœur.... Il est très-vrai que nous sentons mieux qu'eux: notre sensibilité ingénue nous expose à tou-

tes les ruses de leur esprit. Un amant n'a qu'à vouloir ; s'il est adroit, une maîtresse est esclave : mais devons-nous nous en plaindre? L'amour est un commerce où nécessairement on gagne plus à mesure qu'on y met davantage : si nous avons plus de peines, nous avons plus de vrais plaisirs ; & lorsqu'on sent beaucoup, cette réflexion l'emporte toujours sur les chagrins passagers. Les hommes sont inconstans : à force de vivre dans le mouvement, ils perdent les traces de la nature ; ils ne vont plus au plaisir que par des routes particulieres, qui souvent les égarent après les avoir beaucoup fatigués : ils ont besoin de se faire des plaisirs pour être heureux, & des ressources même pour être sensibles : c'est une preuve que notre condition est préférable à la leur, si nous savons jouir : chaque trait de leur légéreté ou de leur fourberie nous prouve notre avantage : nous ne devons voir que cela, & dans tout ce qu'ils nous font souffrir, nous regarder comme mieux partagées qu'eux, puisque, malgré nos peines, la nature suffit pour nous faire un bonheur que souvent, malgré leurs illusions, l'art même ne leur fait pas.

FRAGMENT d'une fiction où l'on a voulu représenter un grand homme, ou du moins un grand Ecrivain. 1758.

..... CET homme étoit Indien, & s'appelloit Zima. Il étoit né mélancolique, sévere, farouche. La nature barbare lui avoit refusé ce principe de joie, de sociabilité, d'aménité, de justice, que nous nommons *santé*, & qui, confondu avec notre sang, coule avec lui dans nos veines. Toutes les qualités qui ne dépendent pas de la qualité du sang, il les avoit: droiture, fermeté, esprit, force, pénétration, goût, profondeur, philosophie, style enchanteur. Si une malheureuse constitution ne l'avoit pas rendu lui même un objet malheureux, il étoit né pour partager son tems entre les *sages* & les *fous*; il eût été l'admiration des uns, le flambeau des autres, l'amour de tous. Mais le ciel n'avoit pas voulu faire un aussi grand présent aux mortels. Zima souffroit toujours. Une douleur continuelle aigrit son sang, blessa sa raison; il se sentoit fait pour être heureux; il voyoit mille

coquins merveilleusement constitués, il fut indigné du bonheur des méchans ; l'attrait de la révolte devint sa consolation, l'imagination ne put s'arrêter : de la haine des causes, il passa à la haine des effets ; & il abhorra l'univers. Cet état n'eût été que triste, & il y auroit eu du remede, si un malheur plus grand que son principe, n'avoit dû le perpétuer. Zima, né mélancolique, avoit choisi pour maîtres, des Solitaires, auxquels une certaine conformité d'humeur l'avoit nécessairement attaché ; il s'étoit jetté de lui-même dans leur sein, dès l'âge le plus tendre : ainsi le monde n'avoit pu employer en sa faveur aucun de ses remedes ; & le malheureux étoit livré à tout le danger de sa maladie. Ces Solitaires n'étoient heureux & sages qu'en apparence. La fougue & l'imbécillité de l'enfance avoient fait la résolution des uns ; le désespoir des passions avoit fait la vocation des autres. Quelle école pour Zima ! Il s'associe préférablement à ceux qui, plus tourmentés que les autres, peuvent lui faire un plus grand mal, par le plus grand mal qu'ils souffrent. C'est ainsi qu'un malade se plaît à aggraver encore les causes de sa

mort par les fantaisies de son appétit. On sent que cette société ne peut que lui être fatale. Des hommes qui ont quitté le monde, parce que la fortune & l'amour les ont haï, font des tableaux affreux; & un jeune esprit que la mélancolie consume, écoute comme des oracles les destructeurs du genre humain. Leurs sentimens cruels, leurs peintures homicides, sont la seule consolation qui leur reste; & Zima ne voyant que des portraits horribles, & les croyant fideles, doit détester les objets qu'ils représentent. Le maléfice est bientôt parfait. Le monde lui devient odieux. Le tombeau où il respire un venin si fatal, lui paroît un asyle encore trop incertain contre la corruption qui inonde la terre; il ne peut être sage qu'à force de mépris pour les hommes: mais les femmes sur-tout lui paroissent odieuses & redoutables; à ce nom seul il tremble, ou s'enflamme. Il ne peut l'entendre sans éprouver des convulsions: ses mouvemens sont alternatifs, & peignent également la haine. S'il considere leurs charmes, il pâlit; s'il considere leurs vices, il s'emporte.

La nature cependant voyoit sa frénésie

avec

avec horreur. Elle regrettoit un homme qui eût été bon pere, excellent mari; & pour le rappeller dans son sein, elle imagina de lui inspirer des songes aimables. Bientôt les nuits de Zima furent des jours sereins. A peine étoit-il endormi, que des êtres charmans s'offroient à son imagination. Ce n'étoient pas seulement de belles femmes, des femmes tendres: le plaisir & la beauté n'eussent pas suffi pour séduire un homme tel que Zima: les vertus s'unissoient aux attraits, l'esprit au sentiment, les graces au génie, au goût, à la pénétration, aux qualités les plus touchantes & les plus rares, & formoient de ces tableaux qui forcent l'esprit à croire les prodiges, & le cœur à les adorer. Zima, pénétré du charme de ses rêves, ne rêva bientôt plus comme un autre: son imagination s'échauffa; il fit des discours en dormant; & sa langue conduite par la nature, n'exprima plus que la vérité. Que ses idées étoient tendres! que ses expressions étoient vives! que les femmes étoient belles! Ah! ce n'est qu'à l'amant le plus tendre qu'il est permis de s'exprimer ainsi, quand il ne rêve pas. Il fit un jour le portrait de l'Amour en-

dormi sur le sein de la Modestie. Quelle vérité il y avoit mis ! quelle expression ! quelle noblesse ! quelle pudeur ! Non, les Graces & l'Amour n'auroient jamais pu mieux peindre leur triomphe . . Il ne restoit pourtant rien de tout cet enchantement dès que Zima rouvroit la paupiere ; il ne s'en imprimoit rien dans son cœur ; & le jour, fait pour éclairer la nature, dévoroit à son retour les traits charmans qui l'avoient caractérisée pendant la nuit. L'infortuné Zima n'en étoit même que plus agité : s'il se rappelloit ses songes, c'étoit pour les regarder comme des trahisons de son Génie, & pour en détester le souvenir. La fureur s'emparoit de lui ; il écrivoit alors : les blasphêmes & les horreurs couloient de sa plume empoisonnée ; & malheur aux Amans jaloux ou chimériques qui auroient lu ces libelles horribles ; leur ame tourmentée n'eût plus éprouvé que d'affreux sentimens.... Les Dieux qui entendent les gémissemens de la beauté, ne prendront-ils pas sa défense ?

Non loin de la demeure sombre où Zima se consumoit dans les accès d'une fièvre violente, étoit un petit bois où la

misantropie pouvoit jouir librement d'elle-même. Zima alloit s'y promener souvent. Il avoit adopté un chêne sous lequel il s'asseyoit toujours ; & cet arbre, autrefois peut être l'heureux berceau des tendres amours, n'étoit plus maintenant que l'asyle des noirs soupirs, & des criminelles méditations. Zima s'y endormit un jour : ce sommeil ne ressembla point à celui qui rendoit quelquefois ses nuits si délicieuses. Il y rêva ; mais au lieu des Graces, il vit les Furies. Leur aspect le fit frémir : sans se réveiller, il prononça quelques mots injurieux. Ces fantômes disparoissent, de nouveaux prennent leur place. Ce sont les Syrènes qui ont succédé aux Furies. Il entend leur voix enchantereſſe : leur nombre double à ses yeux par l'opinion qu'il a de leur imposture. Il est frappé du malheur de la terre ; il s'éveille en apostrophant ces monstres redoutables : mais quel objet frappe ses regards ! les Dieux, du haut du Ciel, ont jeté à ses côtés Hébé, ou quelque Nymphe plus aimable. Il veut la fuir, il est forcé de la considérer ; il se sent enchaîné ; mais son esclavage l'irrite ; & des injures expriment l'hommage de son cœur. Que

venez-vous faire ? qui vous appelle en ces lieux ? Ah ! n'espérez pas me surprendre ; je vous connois, je connois votre sexe..... Si vous le connoissiez, vous ne le fuiriez point : vous ne seriez pas dans ces bois, vous chercheriez l'objet que l'amour fit pour vous.... L'amour ! il a respecté ma vertu, il a craint ma pénétration : jamais il n'osa me parler pour un sexe qui n'est fait que pour mon mépris.... Non, Zima, il n'a pas craint de vous parler, mais vous avez craint de l'entendre. L'agitation de votre sang, & la férocité de vos maîtres vous ont rendu sourd à sa voix : des maximes barbares ont prévalu sur des idées naturelles : & cela arrivera toutes les fois que l'on fuira la beauté.... Ah ! je connois bien la sagesse des maîtres que j'ai écoutés ; je connois bien aussi le danger des conseils que vous voudriez que j'écoutasse : mais les Dieux vous ont armée envain de tant de charmes ; ma raison prévaudra.... Dites votre malheur ; & je m'en rapporte à vous-même. Ne sentez-vous pas vos maux adoucis par ma présence ? S'ils le sont, & que vous ne vouliez pas que mes conseils achevent de vous guérir, ne concevez-vous pas que

votre opiniâtreté eſt un malheur pour vous? — Non. Vous êtes belle, vous avez de l'eſprit, vous me tromperiez mieux qu'une autre, mais vous n'aurez pas l'honneur de me perſuader. — Ce ſera un ſujet de regret pour moi. Je ſuis libre; ma deſtinée dépend de mon cœur, & mon cœur attend un honnête homme. Vous êtes cet homme-là; votre réputation a paſſé juſqu'à moi; j'ai adoré vos vertus; j'ai ſenti, j'ai cru ſentir du moins, que je vous appartenois déjà par le retour de votre cœur; faudra-t-il que je me ſois abuſée? Vous avez des parens qui vous chériſſent, & que votre fuite déſeſpere; ils m'ont parlé de vous; je leur ai parlé pour moi: ils m'ont tout permis: abandonnée à mon génie, je n'ai conſulté que lui; j'ai ſu que vous veniez vous promener ici; j'ai volé ſur vos traces. Mépriſerez-vous mes vœux & ma ſincérité! Voudrez-vous que le plus ſenſible outrage m'ait été fait par le plus honnête homme?

Zima la regardoit, l'examinoit, ſentoit ſon cœur palpiter; mais il reſtoit debout, & étoit toujours prêt à fuir. Cependant l'inconnue avoit des yeux charmans, un ſon de voix digne de paſſer au fond du

cœur, un teint plus vrai, plus éblouissant que l'éclat des roses, une gorge telle qu'on en imagine à l'aurore naissante; & la vérité, cette vérité plus touchante que les graces, plus persuasive que l'esprit, se peignoit dans ses regards, dans ses mouvemens, dans son silence Ah! Zima, pourras tu résister à la volonté des Dieux qui se déclare?.... Il l'examine encore; il voit tout ce que je viens de peindre; il se rappelle tout ce qu'il vient d'entendre; il sent qu'il doit quelque chose à la reconnoissance, mais il n'est encore que reconnoissant; & ce qu'il répond, laisse encore craindre bien des difficultés .... Zima, reprend l'inconnue je vous vois plus prévenu qu'insensible. Votre prévention est le crime des autres, & ne m'offense pas. Mais, pour vous-même, souffrez que la vérité & le plaisir osent la balancer aujourd'hui. Songez que je vous apporte mes premiers vœux, mes premiers regards; on dit que le cœur des mortels attend nos premiers sentimens pour être rempli! Vous êtes au centre des plaisirs; les croirez-vous plus dangereux, plus mépriſables que des imposteurs qui vous ont perdu? — Non, je crois les plaisirs nécessaires; je ne les

fuirois pas s'ils avoient conservé leurs premiers charmes : ils étoient faits pour nous rendre heureux; mon cœur, sans les avoir connus, en chérira la douce image ; mais ils ne sont plus : ils ont péri par les mains qui nous les dispensoient. — Croyez-vous que toutes ces mains soient devenues criminelles ? eh ! le Ciel auroit-il voulu le permettre ? non, Zima, il reste des femmes estimables. Je ne disputerai pas sur le nombre dans la disposition où vous êtes ; mais il n'en faut qu'une à un honnête homme : elle existe ; elle est devant vous, & vous la refusez ? — Jugez mieux de mon cœur : je volerois dans ses bras, si elle étoit sincére ; mais l'imposture a parlé cent fois ce langage enchanteur : j'ai vu le malheur des mortels ; dois-je me fier à des sermens ? — Vous devez vous fier aux miens : j'en appelle à vous-même : malgré votre haine obstinée, n'avez-vous pas quelquefois imaginé une femme tendre, honnête, fidelle, caressante ? ne s'est-elle jamais offerte à vous, en songe ? — En songe ! oui ; j'avoue que dans l'absence de la raison, dans ces momens que la nuit soumet à l'erreur, la femme que vous peignez s'est quelquefois offerte

à mes sens. — Eh bien! c'étoit moi; je me reconnois dans ces songes, & j'y verrois mon bonheur, si vous vouliez être juste: informez-vous de moi: je m'appelle *Zirbé*; écrivez à vos parens: ils vous diront que jamais l'artifice ne souilla mes levres; que cette beauté que vous avez daigné remarquer ne me rendit jamais ni vaine, ni foible, ni trompeuse; que je possède une fortune considérable; que mon rang n'est inférieur à celui de personne; ils vous diront..... Non, ils ne me diront rien: je ne les interrogerai pas; je devine tout, je crois tout, je sens tout, je sens que j'ai trop douté; & mon cœur vole vers vous pour expier tous mes crimes.

FRAGMENT imprimé d'une fiction non imprimée. 1774.

UN homme du monde avoit préparé un Roman, formé d'une anecdote très-véritable : on y trouvoit l'entretien que nous mettons sous les yeux du Public. Le Roman étoit écrit avec négligence, parce que l'Auteur ne s'étoit attaché qu'à l'entretien, qu'il regardoit, avec raison, comme la scene principale, ou plutot comme le foyer du véritable intérêt. En effet, quand on a lu ce dialogue ingénieux, on sait toute l'aventure; & cinq cens pages de plus n'en apprendroient pas davantage. Le Roman fut supprimé : nous imiterons la conduite de l'Auteur. Cette intrigue dialoguée fut insérée dans des Variétés, & imprimée en 1774.

ENTRETIEN.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Il faut avouer que vous m'avez vendu bien cher le plaisir d'obtenir l'entretien

que je vais avoir avec vous ! il a fallu vous écrire trois billets, & risquer que mes gens crussent que j'étois amoureuse de vous !

LE CHEVALIER.

Vous m'avez déjà fait ce reproche. Je l'ai mérité, sans doute ; mais j'y ai répondu de façon à arrêter vos plaintes : il me semble que vous ne devriez pas les renouveller. Me voici prêt, d'ailleurs, à vous satisfaire. Lorsqu'on obtient ce qu'on desire, la plainte, inutilement répétée, n'annonce pas beaucoup d'ardeur de jouir.

LA MARQUISE.

Il est commode de raisonner ainsi : mais les maximes les plus vraies entraînent beaucoup d'abus ; & j'aime mieux raisonner d'après le sentiment que d'après les maximes. Enfin, nous voici rassemblés ! Je vous possède, & vous allez m'instruire. Il est juste que je vous montre ma satisfaction : je vais me taire sur le passé.

LE CHEVALIER.

Savez-vous que, tandis que vous vous

plaigniez de moi, je gémissois en secret! Il est temps que je me justifie par l'aveu de mes motifs : je pourrois même me faire valoir par le mérite de mes sentimens. Apprenez que je désirois, plus que vous-même, le moment qui nous réunit. Vous avez des préjugés ; je brûlois de les combattre, mais je craignois de vous déplaire.

LA MARQUISE.

Vous étiez injuste : je vous en punis en m'adressant à vous-même.

LE CHEVALIER.

Vos idées sont aussi aimables que vous..... Voulez-vous, de bonne-foi, vous instruire? lisez avec moi dans le grand livre de l'expérience. J'établirai les conseils, sur les faits; je prouverai ce qui doit être par ce qui est : vous n'aurez qu'à vous abandonner à votre esprit.

LA MARQUISE.

Je suis résolue à vous croire, & très-impatiente de vous entendre.

LE CHEVALIER.

Il faut d'abord que vous renonciez à

cette routine de morale qui a jusqu'ici égaré vos pas dans le monde. On ne peut se priver des plaisirs sans nuire à la considération. En vous écartant du but que doit se proposer la beauté, vous avez contraint mille esprits à vous accuser d'orgueil; ils ont regardé votre vertu comme une estime outrée de vous-même; & leur prévention est devenue une antipathie secrete.

LA MARQUISE.

J'ai vu en effet qu'on ne desiroit pas de me plaire, & que l'on cherchoit quelquefois à m'humilier.

LE CHEVALIER.

Je le voyois comme vous; & je vous en aurois avertie, si vous m'aviez moins intéressé; je jouissois des petits outrages qu'éprouvoit votre beauté. Persuadez-vous que l'homme devient barbare à l'aspect d'une jolie femme, qui, trop prévenue pour elle-même, méprise l'impression qu'elle peut faire sur lui.

LA MARQUISE.

Je conçois ce que vous dites. Mais

pourquoi n'attribuoit-on pas plus naturellement à la vertu l'insensibilité qu'on me reprochoit ? pourquoi vous-même donniez-vous dans un excès qu'il m'est permis de regarder comme un travers ? Il me semble qu'une chose dont je me sentirois choquée m'engageroit à en examiner la cause, avant de me livrer à mon dépit.

LE CHEVALIER.

Ce raisonnement est sensé : mais dans tous les cas de dépit, il faut, pour pouvoir se modérer, admettre une possibilité d'innocence dans l'objet qui le fait naître : il falloit, pour qu'on vous cherchât des excuses, supposer que la vertu étoit votre motif. Eh ! qui voulez-vous qui ait assez de sang-froid pour éprouver de pareilles inspirations, & assez de charité pour les suivre ?

LA MARQUISE.

Ce n'est donc plus que par inspiration que l'on peut croire à la vertu ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame ; la vertu n'est plus de

mode ; on ne voudroit pas même l'admettre comme excuse : c'est une convention qui a pris force de loi. Jugez si dans l'état d'agitation où l'on est lorsqu'on se sent humilié par une femme, on est capable de lui supposer un pareil motif. C'est donc avec raison que je vous conseille de vous écarter des regles de conduite qui vous ont trompée jusqu'à ce jour.

LA MARQUISE *avec douceur.*

Mais si je m'en écarte, j'offense la vertu, je trahis la nature ; car l'une & l'autre n'ont que la même existence dans mon cœur. Ce n'est point par système que je suis sage, que je reconnois des devoirs, & que je m'honore de les suivre ; c'est tout naturellement, & si naturellement même, que je ne conçois pas qu'il faille raisonner pour être honnête.

LE CHEVALIER *mécontent.*

Eh bien, Madame, conservez ce préjugé : il vous est cher ; il vous rend heureuse sans doute, malgré les petits désagrémens qu'il vous cause ? Quel conseil vous donnerois-je qui pût produire un

meilleur effet ? Mais voudriez-vous bien me dire, en ce cas, pourquoi vous avez si vivement desiré un entretien avec moi ?

LA MARQUISE.

Quoi ! parce que je veux être vertueuse, vous n'avez rien à m'apprendre ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame. Je défie qu'il y ait un homme au monde (s'il n'est un imposteur, ou un sot) qui imagine qu'il reste quelque chose à vous dire, après l'aveu que vous venez de faire.

LA MARQUISE.

Vous me croyez donc perdue ?

LE CHEVALIER, *d'un ton d'ironie.*

Au contraire, je vous crois très-sauvée, & si sauvée, que n'ayant plus rien à espérer ni à craindre de la société avec qui vous rompez si ouvertement, vous n'avez besoin d'aucun conseil pour y diriger vos actions.

LA MARQUISE, *avec embarras.*

Mais ces actions ne sont point libres. Il

y a des devoirs d'état ; on dépend toujours des autres ; il faut savoir ne choquer personne.

LE CHEVALIER.

Vraiment oui ; mais quand on est très-jolie, & vertueuse par tempérament, il n'est pas possible d'accorder l'art de la conduite avec le penchant insurmontable qui domine dans l'intérieur. Vous voulez, par exemple, que votre cœur reste inaccessible aux traits de l'amour, & vous ne trouverez pas un homme qui ne veuille que vous l'aimiez ; comment pouvoir rapprocher ces deux extrémités ! Il n'y a pas moyen d'y penser.

LA MARQUISE.

Quoi ! l'on ne peut pas être aimable, attentive, complaisante, gaie, sourire aux discours galans, souffrir les soins intéressés, sans consentir à devenir sensible ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, on le peut ; mais toute femme qui consent à plaire, sans courir le risque d'aimer, est une coquette ;

voudrois-je vous conseiller de le devenir ? Je ne connois que deux états honnêtes dans le monde : l'un est le vôtre, & vous me l'avez prouvé ; l'autre est le mien, & je vous l'apprends.

LA MARQUISE.

Le vôtre ! voilà bien une galanterie. Eh bien, je vais y répondre comme je n'aurois pas fait, il y a deux jours ; & vous verrez.....

LE CHEVALIER, *d'un ton de dépit.*

J'ai tout vu, Madame ; ne vous avilissez point. Je ne peux être dupe de l'illusion ; & la vertu n'accorde rien de réel. Restons comme nous sommes. Mais souvenez-vous qu'un homme qui vous aimoit sans espoir, & qui eût donné sa vie pour pouvoir espérer, préféra la certitude de son sort aux perfides douceurs d'un regard faux ; & vous n'aurez jamais la cruauté d'acheter des soins par des impostures.

LA MARQUISE, *après avoir rêvé.*

En m'éclairant vous m'effrayez : il faut donc que je reste seule dans l'univers ! au milieu du monde, je ne tiendrai à rien ;

& perſonne ne voudra avoir des rapports avec moi ! Quelle ſolitude !

LE CHEVALIER, *d'un ton d'ironie.*

La vertu eſt-elle jamais ſolitaire? Unie avec la beauté, elle devient l'être le plus public que je connoiſſe. Il n'eſt pas juſqu'aux petits chagrins qu'on lui fait éprouver, qui ne lui prouvent que tout le monde eſt occupé d'elle.

LA MARQUISE.

Mais cette occupation eſt déſobligeante, puiſqu'elle n'a d'autre ſuite que l'éloignement des gens aimables. En vérité le monde eſt bien mauſſade !

LE CHEVALIER.

A qui la faute ?... Vous vous plaignez ici de vous-même ſans y penſer. Quand on veut ſe faire un bonheur à ſoi, on ne doit plus rien exiger des autres. Ne pas reſſembler, c'eſt rompre; & il me paroît un peu ſingulier, pour ne rien dire de plus, que vous vouliez conſerver les liaiſons, ſans reſpecter les uſages.

LA MARQUISE.

Enfin, vous verrez qu'il faudra que je m'ennuie, ou que je me perde.

LE CHEVALIER.

Je ne le disois pas; vous me forcez à le dire.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je conserverai mes principes; mais je plairai, j'aimerai à plaire; vous ne me reléguerez point dans mon triste boudoir..... Vous n'avez que des conseils violens.

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame : je vois que j'ai trop insisté. Il est temps que je me retire.

LA MARQUISE.

Vous resterez, Monsieur : je veux vous donner de l'humeur : vous m'en avez donné assez; j'ai ma revanche à prendre : j'espere faire durer la partie.

LE CHEVALIER.

Je l'ai perdue, puisque je vous ai déplu : j'ai joué trop gros jeu, & trop long-temps : mon repentir égale mon imprudence.

LA MARQUISE.

Eh bien! ne faudra t-il pas consentir à le laisser sortir? Oh! non; je suis fâchée: point de grace; vous resterez, Monsieur: je veux gronder.

LE CHEVALIER.

Vous venez de dire que vous vouliez plaire! bornez-vous à cette menace: savez-vous combien vous devenez charmante quand vous boudez? combien le feu du courroux vous embellit? Ah! n'ajoutez rien à des charmes qui m'ont perdu.

LA MARQUISE.

Quand vous me désolez, je suis charmée de trouver quelque chose en moi qui vous fasse connoître la même situation. Je voudrois être belle réellement, aussi belle que vous dites que je le suis, pour vous voir puni de votre entêtement.

LE CHEVALIER.

Souhaiter de nouveaux charmes, & ne les destiner qu'à la vengeance! Formez des vœux plus dignes d'être exaucés:

le mien, quand vous rejettez les lumieres de mon esprit, est de vous voir éclairée par le flambeau de l'amour : qu'un autre que moi le fasse briller à vos yeux, j'y consens ; qu'il soit assez heureux pour le porter au fond de votre ame, je ne verrai que votre bonheur. Aimez, Madame ; vous serez mieux instruite, & plus heureuse : vous n'aurez plus besoin de mes conseils : la cause de vos ennuis sera détruite.

LA MARQUISE, *après avoir rêvé.*

Combien ce seroit acheter le plaisir ! Les soins dont mon amour-propre est privé peuvent-ils valoir un si grand sacrifice ?

LE CHEVALIER.

Vous penseriez autrement lorsque vous les auriez goûtés : vous trouveriez des sentimens où vous n'envisagez que des soins : vous les éprouveriez vous-même : les vrais biens ne peuvent être appréciés que par le sentiment.

LA MARQUISE.

C'est par lui que j'apprécie la vertu.

Elle eſt ſi douce, ſi tranquille, ſi conſolante. L'amour (que je ne connois point) ne fait que des victimes.

LE CHEVALIER.

Le vice lui prête ce caractere. Le vice pourroit-il être juſte! pourroit-il connoître l'amour! L'honnêteté le peint plus favorablement. Daignez l'entendre : elle vous parle par ma voix.

LA MARQUISE.

Votre voix pourroit me ſéduire : je l'ai peut-être trop écoutée : retirez-vous ; je ne veux plus à préſent que vous reſtiez.

LE CHEVALIER *tombant à ſes genoux.*

Quel ordre! quel moment! quel aveu! Non, je ne ſors point : je reſte ; je vous adore : je vous le déclare ; je jouis de ma témérité. Puniſſez-moi de vous avoir entendue, & d'avoir tant de plaiſir à vous le dire.

LA MARQUISE *tendrement.*

Vous punir!..... J'aime mieux être vraie ; & n'expoſer que moi aux ſuites de mon imprudence.

FIN.

TABLE

DU VOLUME DE NOVEMBRE.

Le Comte Lucanor, page 3
Soliman II, 42
Les Têtes folles, 113
Histoire de Julie, 167
Fragment d'une fiction où l'on a voulu représenter un grand homme, ou du moins un grand Ecrivain, 190
Fragment imprimé d'une fiction non-imprimée, 201

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Novembre de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 29 Octobre 1781.

DE SANCY.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

DÉCEMBRE, 1781.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

Messieurs les Souscripteurs à la *Bibliothèque des Romans*, dont l'abonnement finit à la fin de Décembre 1781, sont priés de vouloir bien le faire renouveller, à compter du premier Janvier 1782, au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
DÉCEMBRE 1781.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ETRANGERS.

NOURJAHAD,
HISTOIRE ORIENTALE;

Traduite de l'Anglois, 1769.

DEPUIS qu'il n'existe plus un seul exemplaire de cet Ouvrage chez aucun Libraire, il s'est formé deux cents bibliotheques, dont les propriétaires regretteront de ne pouvoir placer

une fiction auſſi ingénieuſe & auſſi morale parmi leurs meilleurs Romans, lorſqu'ils l'auront connue, par l'extrait que nous en donnons. Ils nous ſauront gré du moins de leur avoir ſauvé une privation totale, & ils ſentiront mieux que jamais l'utilité de notre entrepriſe.

L'exemplaire ſur lequel nous avons travaillé, nous a été confié par l'Auteur de la traduction. C'eſt un femme de qualité, dont les bienfaits multipliés & vivement ſentis, nous ont déjà attiré le reproche de tourmenter la reconnoiſſance du Lecteur, en ne la faiſant connoître que par ſon eſprit; & malheureuſement nous voyons ſa modeſtie augmenter avec ſa généroſité.

Cette traduction n'avoit été faite que pour quelques amis : un crime heureux la livra à l'impreſſion. Ce crime-là ne doit pas troubler celui qui le commit.

SCHEMZEDDIN étoit dans ſa vingt-deuxieme année lorſqu'il monta ſur le Trône : il prouva bientôt que les qualités de l'ame & les dons de l'eſprit préviennent quelquefois le nombre des an-

nées. Entre tous ceux qui aſpiroient aux premieres places de la Cour, & à la faveur qui trop ſouvent les obtient, aucun n'avoit des eſpérances mieux fondées que Nourjahad, fils de Namarand. Ce jeune Seigneur étoit de l'âge du Sultan, & avoit été élevé avec lui. A une figure intéreſſante, il joignoit une douceur de caractere, une vivacité d'imagination, & une maniere de s'exprimer, qui, par ſon agrément, lui gagnoit l'affection des Courtiſans même. Chacun le regardoit comme l'aſtre naiſſant de la Cour de Perſe; & l'on ne doutoit pas que la tendreſſe de ſon Maître ne l'élevât bientôt au plus haut degré des honneurs; mais on jugeoit de ce Sultan comme des autres Princes; & il va démentir par ſa raiſon l'opinion publique. Il eſt vrai qu'il deſiroit d'avancer ſon favori: ce deſir n'étoit qu'une conſéquence de ſon eſtime. Si Nourjahad n'avoit que de légers défauts, rachetés par des qualités ſupérieures, il lui devoit la préférence ſur tous ſes rivaux d'ambition, puiſqu'il l'aimoit; mais il ſe devoit à lui-même de bien connoître l'objet de ſa préférence, avant que d'en faire l'objet de ſon choix

pour l'adminiſtration. Le goût pouvoit l'avoir trompé ; le goût trompe les Princes plus que les autres hommes. La raiſon lui inſpira d'employer d'autres yeux que les ſiens à cet examen important. Il aſſembla quelques vieux Seigneurs de ſa Cour, qui avoient été les amis du dernier Sultan, & les lumieres de ſon conſeil. Il exprima, avec l'intérêt de l'ame la plus noble & la plus vraie, le beſoin & le deſir d'être éclairé dans le point dont il s'agiſſoit. Les vieux Conſeillers, ou entraînés par ce caractere touchant, ou ſupérieurs à la maxime des Cours qui conſacre la flatterie, oſerent faire parler la vérité ; mais ils eurent, pour ainſi dire, le défaut de leur vertu ; & Nourjahad accuſé par eux d'avidité, d'irréligion, de corruption de mœurs, ne parut au Sultan qu'une victime de l'envie, immolée ſous le maſque de la vérité. Sans s'expliquer, il congédia les vieillards, & ſe promit d'être lui-même, ſans affectation, le cenſeur de ſon ami. Nous pouvons quelquefois, dit-il, mieux juger des véritables ſentimens d'un homme ſur une ſaillie qui lui échappe, que d'après une obſervation exacte de pluſieurs an-

nées, pendant lesquelles cet homme, sachant qu'il est observé, veille avec attention sur ses regards & sur ses expressions. Je veux sonder Nourjahad sans qu'il soupçonne mon dessein; & c'est de sa propre bouche que j'apprendrai à le juger.

Le Sultan trouva bientôt l'occasion d'exécuter son projet. Ayant passé une soirée à un souper délicieux avec son favori, il lui proposa une promenade, au clair de la lune, dans les jardins du serrail. Schemzeddin, appuyé sur l'épaule de Nourjahad, parcouroit des lieux enchanteurs, rendus encore plus agréables par le silence de la nuit, par la fraîcheur de l'air, & par le parfum de mille corbeilles de fleurs. Nourjahad étoit animé par la gaieté du souper qu'il venoit de faire, & plus encore par le sentiment de l'excessive faveur dont il recevoit une nouvelle preuve si flatteuse. Ses idées étoient arrêtées sur une multitude d'objets agréables; & une espece de délire voluptueux rempliſſoit toute son ame, lorsque le Sultan se jetta sur un banc de violette, & y fit asseoir familiérement son favori, en lui disant, avec une négligence affectée : » Dis-moi, Nourjahad, & dis-

» moi sincérement, quelle est la chose » que tu crois la plus propre à te rendre » heureux, & qui satisferoit le mieux » tes desirs, si tu pouvois l'obtenir ». Nourjahad garda quelque tems le silence; & le Sultan répéta en souriant la question. — Mes desirs, répondit le favori, étant sans limites, il m'est impossible de vous répondre avec précision; mais en deux mots, je desirerois une richesse sans bornes, & l'immortalité, pour pouvoir en jouir toujours. — Voudrois-tu donc, reprit Schemzeddin, renoncer au Paradis de Mahomet? — Je tâcherois, repliqua le favori, de me faire un Paradis de ce globe terrestre, sans m'embarrasser beaucour de l'autre.

A ces mots, le Sultan se leva en fronçant le sourcil; & le regardant d'un air sévere: Allez, lui dit-il, vous n'êtes plus digne de mon amitié, ni de ma confiance: je comptois rendre votre vie brillante par les plus grands honneurs; un homme tel que vous ne mérite pas de vivre. L'ambition, quoiqu'elle soit un vice, est du moins le vice des grandes ames; mais l'avidité, l'irréligion, la soif insatiable des plaisirs, caractérisent l'ame la plus basse.

En disant ces mots, il tourna le dos à Nourjahad, & il alloit s'éloigner, lorsque le favori l'arrêtant par sa robe, & tombant à ses genoux : Que le courroux de mon Maître, dit-il, ne s'allume point contre son esclave pour quelques paroles légeres qui lui sont échappées en badinant. Je jure à mon Prince, par le saint Prophete, que ce que j'ai dit est peu conforme aux sentimens de mon cœur. Mes desirs de richesse se bornent à vouloir me procurer les douceurs d'une vie réglée ; & à l'égard des années qui me restent à vivre, puissent-elles toutes être employées au service de mon Prince & de ma Patrie ! je ne souhaite pas un jour au delà.

Il n'appartient pas, reprit le Sultan, avec une gravité tempérée par la douceur ; il n'appartient pas à des yeux mortels de pénétrer dans les secrets replis du cœur humain ; vous m'avez attesté votre innocence par un serment : c'est tout ce qu'un homme peut exiger d'un autre ; mais souvenez-vous que vous avez pris notre grand Prophete à témoin, & que si vous pouvez me surprendre, vous ne sauriez le tromper. Schemzeddin le quitta sans attendre sa réponse ; & Nourjahad,

très-affligé de voir que son imprudence lui avoit fait perdre l'estime de son Maître, se retira dans sa maison, qui joignoit le Palais du Sultan.

Il passa le reste de la nuit à se promener dans sa chambre, sans pouvoir prendre aucun repos. L'agitation des cœurs coupables est peut-être le plus cruel châtiment qu'ils puissent éprouver. Cette vérité se fait mieux sentir à la Cour des Rois : la perte de la faveur est le supplice le plus horrible. Nourjahad éprouvoit des convulsions ; sa tête commençoit à s'altérer : Ah ! s'écria-t-il dans son transport furieux, si je pouvois voir remplir le desir secret de mon cœur, que je craindrois peu tes menaces ! — Tu seras satisfait, répondit une voix ; tes vœux seront exaucés..... A ces mots, Nourjahad tressaillit, se frotta les yeux, doutant s'il étoit véritablement éveillé. Mais quel fut son étonnement, en voyant dans sa chambre une lumiere resplendissante, & à côté de son lit, sur lequel il s'étoit jetté, un jeune homme d'une beauté toute divine. L'éclat de sa robe blanche éblouissoit les yeux ; ses cheveux longs & bouclés étoient entourés d'une guirlande de fleurs

qui répandoient une odeur d'ambroisie. Nourjahad le regarda fixement, sans pouvoir proférer une parole. — Rassure-toi, lui dit la figure céleste, avec un son de voix d'une douceur ineffable; je suis ton bon Génie qui t'a soigneusement veillé depuis ton enfance, quoique jusqu'à ce jour il ne m'ait pas été permis de me rendre visible à tes yeux. J'étois présent à la conversation dans le jardin, avec Schemzeddin; j'ai entendu ta déclaration imprudente; je me suis apperçu que le courroux du Sultan t'avoit forcé à te rétracter; mais il a douté de ta sincérité, & l'air sévere qu'il avoit en te quittant, en est une preuve. Moi-même, qui suis un esprit immortel, je ne possede pas les secrets du cœur humain : c'est à Dieu seul que la connoissance en est réservée. Parle donc hardiment; car tu es favorisé du grand Prophete, & j'ai reçu de lui le pouvoir de t'accorder ta demande, de quelque nature qu'elle puisse être : veux-tu rentrer dans la faveur de ton Maître, & recevoir de son amitié & de sa générosité la récompense de ton attachement pour lui, ou desires-tu l'accomplissement de ce souhait extravagant dont tu lui fis hier l'aveu ?

Nourjahad revenu de sa premiere surprise, & encouragé par la bonté de son protecteur, s'inclina profondément en signe d'adoration. Tout déguisement avec toi seroit inutile & vain, ô Génie puissant! repliqua-t-il : si j'ai dissimulé avec Schemzeddin, c'étoit pour regagner son estime, & prévenir ma ruine; mais je ne puis avoir aucune raison pour te cacher mes pensées; & puisqu'étant mon Génie tutélaire, tu es chargé du soin de mon bonheur, fais-moi posséder ce que j'ai desiré d'obtenir : ce desir peut paroître extravagant; mais je ne puis être heureux qu'à ce prix.

Téméraire mortel, reprit le Génie, réfléchis encore avant de recevoir ce don fatal. Une fois accordé, tu seras contraint d'en faire usage..... Que puis-je avoir à craindre, répondit Nourjahad, en possédant des richesses immenses & l'immortalité? Tes propres passions, dit le Génie..... Donne-moi le moyen de les satisfaire, reprit Nourjahad, & je me soumettrai à tous les maux qui en peuvent résulter...Tes desirs vont être remplis, s'écria le Génie mécontent : la liqueur de cette fiole te procurera l'immortalité;

&, demain matin, tu te trouveras plus riche que tous les Monarques des Indes. Nourjahad tendit promptement la main pour recevoir un flacon d'or, enrichi de diamans, que le Génie tira de dessous son manteau. Arrête, s'écria-t-il, apprends à quelle condition tu peux recevoir le don extraordinaire que je suis prêt à t'accorder. Ton existence durera autant que celle de ce globe sublunaire : mais il n'est pas en mon pouvoir de te laisser jouir de la vie sans interruption pendant tout ce temps..... Nourjahad alloit l'interrompre pour le prier de s'expliquer ; il le prévint en s'expliquant ainsi : Ta vie, ajouta-t-il, sera fréquemment interrompue par des especes de morts passageres, c'est-à-dire, par de longs sommeils..... Je n'ai pas de peine à le croire, reprit Nourjahad, & je souhaite que cela soit ainsi. La nature, privée de ce beaume souverain, tomberoit en défaillance..... Vous ne m'entendez pas, poursuivit le Génie; je ne parle point du repos ordinaire que la nature exige : le sommeil momentané auquel vous serez assujetti durera des mois, des années, peut-être un siecle entier..... Cela est effrayant, repli-

qua Nourjahad, & les ſervices que vous rendez n'ont rien moins que la perfection qu'annonce votre nature céleſte..... Faites vos réflexions, & ne prenez point de réſolution téméraire dont vous puiſſiez vous repentir..... Si la conſtitution humaine, reprit Nourjahad, exige, pour le ſoutien de ce court eſpace de vie qui lui eſt accordé, une portion conſtante & réguliere de ſommeil, qui prend au moins un tiers de ſa durée, ma vie, étant ſi prolongée au-delà des bornes ordinaires, peut exiger de plus longs repos. Ainſi, je me ſoumets à cette loi; car enfin, que ſont trente ou cinquante ans en comparaiſon de l'éternité ? ..... Vous vous trompez, reprit le Génie; & quoique votre raiſonnement ne ſoit pas inconſéquent, il ne touche pas à la vraie cauſe de ces conditions myſterieuſes qui vous ſont impoſées : ſachez qu'elles dépendent entiérement de vous. Si, dans le cours d'une vie ſans bornes, vous reſtez fidele aux principes de la raiſon & de l'honnêteté, vous jouirez d'une félicité toujours égale; mais ſi vous abuſez de la faveur du Ciel & des plaiſirs dont il vous laiſſera le choix, vous en ſerez

quelquefois puni par la privation totale de vos facultés. Oh ! reprit Nourjahad, je suis sûr de ne jamais m'attirer cette punition ; car, quoique j'aie le projet de goûter tous les plaisirs de la vie, jamais les excès honteux ne souilleront mon ame. Le Génie soupira. Daignez donc, poursuivit Nourjahad, daignez, esprit adorable & bienfaisant, remplir votre promesse. En disant ces mots, il avança une seconde fois sa main pour recevoir la fiole d'or que le Génie lui laissa prendre. Respirez, lui dit ce dernier, cette essence divine, afin que les esprits qu'elle contient montent à votre cerveau. Nourjahad ouvrit le flacon, dont il sortit une vapeur d'une odeur exquise, & en même temps si pénétrante, qu'il fut obligé de fermer les yeux en la respirant : il en retrouva bientôt l'usage, parce que l'esprit s'étoit évaporé ; mais le Génie avoit disparu, & il se trouva dans l'obscurité. Une sorte d'extase délicieuse lui garantit la réalité de la révolution qui s'étoit opérée en lui. Il s'endormit bientôt ; & son sommeil ne fut troublé que par les songes les plus aimables.

Le soleil étoit au milieu de sa course,

lorsqu'il se réveilla le lendemain. Au témoignage intérieur de sa félicité se joignirent les preuves les plus palpables & les plus brillantes. Sa chambre étoit entourée de grandes urnes d'airain poli, dont quelques-unes étoient remplies de différentes piéces d'or, d'autres de lingots d'une énorme grosseur, d'autres enfin de pierres précieuses d'un éclat prodigieux.

Enchanté, transporté à cette vue, il examina avidement tous ces trésors; & regardant chacune de ces urnes, l'une après l'autre, il trouva, dans la derniere, un papier sur lequel étoient tracés les mots qui suivent.

» J'ai rempli ma promesse, Nourjahad; » tes jours seront éternels, & tes richesses » inépuisables : cependant je ne puis t'e» xempter des maux auxquels tous les » enfans d'Adam sont sujets. Je ne saurois » te préserver des artifices des envieux, » ni de leur rapacité : ta prudence doit » te servir de garde. Il y a, dans ton jar» din, une cave souterreine, où tu pour» ras cacher ton trésor : j'en ai marqué » la place, & tu la trouveras aisément. » Adieu. Ma mission est finie «.

Et tu l'as bien remplie, ô magnifique

& bienfaisant Génie, s'écria Nourjahad ; je te rends grace encore pour cet avis salutaire : je serois, en vérité, un fou, si je n'avois pas assez de prudence pour me mettre à l'abri de l'envie & de la rapacité : je préviendrai les effets de l'une, en cachant ce précieux trésor, source de ma félicité, dans un lieu où aucun mortel ne pourra le découvrir : & pour l'autre, ma bonté émoussera son aiguillon. Rends-toi heureux, Nourjahad ; &, dans l'excès des délices, moque-toi de la colere impuissante de Schemzeddin.

Il se hâta de descendre dans son jardin pour y chercher cette cave, qu'il n'eut pas de peine à trouver. Dans un coin, à l'écart, étoient les ruines d'un petit Temple qui jadis, avant que la Religion de Mahomet s'établît en Perse, avoit été dédié aux Idoles des Gentils. Les vestiges de ce petit monument étoient si précieux, qu'on les avoit laissé subsister comme un ornement dans la place qu'ils occupoient. Il étoit élevé sur un monticule, suivant la coutume des Idolâtres, & entouré d'arbres épais. Sur une branche d'un de ces arbres, Nourjahad apperçut une écharpe de taffetas blanc, à laquelle

étoit attachée un groſſe clef d'acier poli. Sa curioſité fut promptement ſatisfaite, en trouvant la porte que devoit ouvrir cette clef. Elle étoit placée dans le mur intérieur du Temple, ſous l'endroit qui, probablement, avoit ſervi d'autel. Il deſcendit quelques degrés, & ſe trouva dans une caverne aſſez ſpacieuſe, où le jour entroit à peine : après en avoir fait le tour, il la jugea aſſez grande pour contenir ſes tréſors.

Il ne ſe mit pas en peine d'examiner ſi ſon Génie avoit préparé, tout exprès pour lui, cette caverne, ou ſi elle avoit anciennement ſervi à quelqu'autre uſage : ravi d'avoir trouvé un lieu ſi sûr pour y dépoſer ſa richeſſe, il retourna dans ſa maiſon, & ayant ordonné que la porte en fût fermée aux importuns tout le reſte du jour ; il s'enferma dans ſa chambre, pour goûter à loiſir, dans une douce ſolitude, & les charmes du préſent, & les plaiſirs même de l'avenir. Ces plaiſirs qui devoient naître de ſon imagination, & ſe ſuccéder à l'envi, exigeoient un recueillement qui vaut toutes les voluptés, & eſt, peut-être, la ſeule volupté réelle. Pluſieurs heures s'écoulerent, pour ainſi dire, dans cet abîme de bonheur.

Nourjahad, riche à peine depuis quelques instans, n'éprouvoit point encore le maléfice de l'opulence, & se croyoit capable de remplir la promesse qu'il avoit faite au Génie de contenter ses desirs sans se plonger dans les excès; & de trouver ses plus doux plaisirs dans l'usage noble & généreux des moyens qui lui étoient prodigués. Mais échappe-t-on à la terrible contagion de l'or, & devient-on impunément heureux! Il s'apperçut bientôt que son cœur l'avoit trompé; & que le passage est rapide, de l'état de raison où nous trouve une richesse spéculative, à l'état de folie où nous conduit inévitablement le seul aspect d'une opulence véritable. Il se trouva comme absorbé dans l'amour de lui-même, & devint personnel au point de se plaindre des bornes de ses desirs. Étendu sur un canapé, il se disoit intérieurement : mon caractere me porte à goûter les charmes de la paresse, ainsi je n'aspirerai jamais à de grands emplois. Quand je pourrois être Sultan de Perse, je ne voudrois point de ce pénible honneur : j'ai vu l'ennui d'un Souverain; cet exemple m'instruit assez. Eh! quels sont les plaisirs de la vie que je ne

puiſſe goûter à mon grè ? J'aurai une maiſon magnifique à la ville, & d'autres à la campagne, avec des parcs & des jardins délicieux : que m'importe qu'elles ne ſoient pas décorées du nom de Palais, & d'y être ſervi par des eſclaves & non par des Princes ; je n'en ſerai, ſans doute, que mieux ſervi. Mais il y a trois genres de plaiſirs dans leſquels je veux ſurpaſſer mon maître : les beautés de mon ſerrail, la délicateſſe de ma table, & l'excellence de mes Muſiciens. Dans le premier, ſurtout, je prétends effacer Salomon lui-même. Je dépeuplerai la terre de beautés, pour jouir du moins de la volupté du coup-d'œil : l'art & la nature uniront leurs efforts pour fournir à l'abondance & à l'élégante variété de mes repas ; je ne prendrai point pour exemple la froide tempérance du Sultan : rien ne m'oblige à me ménager, n'ayant point à craindre la mort, ni probablement les indigeſtions. A ces mots, il s'arrêta, en réfléchiſſant qu'il n'avoit pas demandé au Génie de le préſerver des attaques de la douleur & de la maladie. Au moins, dit-il, je ne ſerai pas affoibli par l'âge ; & cela peut être auſſi compris dans le don. Qu'im-

porte un peu de douleur passagere, puisque je ne saurois mourir ? elle me fera mieux goûter le retour de la santé. Ensuite, ajouta-t-il, je veux jouir des charmes de la musique dans toute leur perfection. Une voix touchante, des sons harmonieux passent dans notre ame, raniment la nature, & temperent le plaisir même, qui fatigue les organes lorsqu'il est porté jusqu'à l'ivresse. Que me manquera-t il donc pour rendre mon bonheur complet ? Il fit ici une pause.... Mais n'y a-t-il pas, continua-t-il, d'autres goûts, d'autres sensations, qu'on appelle plaisirs intellectuels ? j'en ai entendu parler à Schemzeddin, & il me semble que, lorsque j'étois pauvre, je me les figurois assez agréables. Ils peuvent avoir leurs charmes, & ils doivent entrer dans mon plan. Je ferai certainement beaucoup de bien : d'ailleurs, j'aurai toujours, dans ma maison, une douzaine de beaux-esprits & de savans, pour m'amuser de leur conversation dans mes heures de loisir. Je choisirai quelques compagnons pour faire, avec moi, le tour de la terre. Il n'y a pas un seul lieu du monde habitable qui ne mérite un coup-d'œil ; un

coup-d'œil est toujours un plaisir. Je ferai une plus longue résidence dans les villes plus riches en objets piquants ; &, par ce moyen, je passerai deux ou trois siecles avant d'avoir épuisé la variété de mes projets, & les ressources de mon imagination : après cela, il faudra bien me contenter des jouissances locales qui se trouveront dans mon chemin.

Il s'amusa de ces douces & trompeuses idées, en attendant l'heure où ses esclaves seroient retirés, ayant résolu de choisir cet instant pour enterrer son trésor.

Il avoit essayé de soulever toutes les urnes, les unes après les autres ; il trouva celles qui contenoient l'or si pesantes, qu'il lui fut impossible de les enlever. Il n'eut pas de peine à emporter celles qui contenoient les pierreries. Ainsi, dès que tout le monde fut endormi, il se chargea de ces agréables fardeaux. Il mit l'or monnoyé en différens petits sacs, pour sa dépense courante, & vint à bout, en bien des voyages, de porter tout le reste à sa cave, où, ayant tout mis en sureté, il se retira dans son appartement, & se coucha. Pendant les trois jours suivans, ses idées furent si confuses & si embar-

raſſées, qu'il ne ſavoit auquel de ſes plans il devoit s'arrêter. Satisfait d'avoir en ſon pouvoir les moyens, il négligeoit les fins pour leſquelles il les avoit deſirés. Commencerai-je, diſoit-il, par acheter ou faire bâtir une maiſon magnifique? enverrai-je des émiſſaires pour chercher les plus belles femmes qui exiſtent? & d'autres, en même temps, pour me faire venir les plus habiles Muſiciens? En attendant, ma maiſon peut être montée ſur un ton convenable à la grandeur dans laquelle je me propoſe de vivre. Je vais prendre un grand nombre de domeſtiques, & principalement douze des meilleurs cuiſiniers de Perſe, afin que, dès-à-préſent, ma table puiſſe être mieux ſervie que celle du Sultan: mais je vais être accablé d'une multitude d'embarras; il faut que je trouve quelqu'un qui ſe charge de veiller à mes affaires domeſtiques. Il s'occupa tellement de toutes ces idées, qu'il oublia d'aller faire ſa cour à Schemzeddin, ſans tirer de ſes richeſſes d'autre plaiſir que celui d'y ſonger. Il paſſoit les jours entiers ſeul, tantôt approuvant, tantôt rejettant les ſyſtêmes de bonheur qui ſe formoient dans ſa tête. Cependant le Sul-

tan, offensé de ce qu'il s'absentoit ainsi, sans lui en faire la moindre excuse, surtout après la froideur de leur derniere entrevue, fut si choqué de sa conduite, qu'il lui envoya un de ses Officiers pour lui interdire sa présence, & lui défendre de paroître à la Cour. Dites-lui, cependant, ajouta-t-il, que je n'ai pas oublié mon ancienne amitié pour lui, au point de vouloir le laisser manquer du nécessaire; ainsi, je lui donne la maison qu'il occupe, & j'y ajoute une pension de mille pieces d'or: faites-le souvenir qu'elle doit lui suffire pour se procurer les douceurs d'une vie réglée. Le Sultan jugea à propos de lui rappeller ses propres paroles.

Nourjahad reçut ce message avec la plus grande indifférence, mais sans oser tomber dans l'oubli du respect. Dites à mon Seigneur le Sultan, répondit-il, que je n'aurois pas été si long-temps sans me prosterner à ses pieds, si je n'avois été obligé de partir à la hâte pour aller chez un parent, à quelques lieues d'Ormus, lequel, dans ses derniers momens, a désiré de me voir. Il est mort très-riche, & m'a fait son héritier. Ainsi, mon royal Maître peut accorder les mille pieces à quelqu'un

quelqu'un qui en ait plus besoin que moi. Malheureux d'avoir perdu les bonnes graces de mon Prince, j'accepte avec bien de la reconnoissance la maison que sa bonté me donne : elle me fera souvenir, tous les jours, que Schemzeddin ne déteste pas absolument son esclave. En disant cela, il présenta à l'Officier un très-beau diamant qu'il tira de son doigt.

La maison que le Sultan lui avoit donnée étoit belle & commode, & il jugea qu'en la meublant magnifiquement, & en l'aggrandissant proportionnellement au nombre de ses domestiques, elle pourroit lui suffire pour sa résidence à la ville ; & comme c'étoit un don royal, il étoit sûr de n'être point troublé dans sa possession.

Tranquille à cet égard, il ne songea plus qu'à réaliser le plan qu'il s'étoit tracé dans ses premiers momens d'ivresse. Bons cuisiniers, jolies femmes, excellens Musiciens furent bientôt offerts à ses desirs par un Surintendant, homme de goût, homme d'esprit, homme de bon sens, & de plus, aussi rempli de probité, de bonne-foi & de sentiment que s'il n'avoit été qu'un sot. On pourra s'étonner,

sans doute, du rare présent que le Ciel faisoit à un fou, & nous partageons nous-même cet étonnement ; mais ne sondons pas les mysteres de la Providence. Cet homme unique s'appelloit Hasem. Il avoit d'abord pensé à procurer à son maître une femme qu'il pût aimer, & qui fût capable d'aimer elle-même ; car il savoit que, dans tous les pays du monde, un homme qui a beaucoup de femmes à satisfaire, n'est bientôt satisfait d'aucune ; & qu'il est bien nécessaire, si l'on ne veut pas tomber dans le gouffre de l'ennui, en voltigeant sur des êtres uniquement destinés à l'amusement, de pouvoir se reposer sur un objet plus digne d'intéresser la sensibilité. Hasem avoit trouvé cette femme si nécessaire : elle s'appelloit Mandane ; & Nourjahad commençoit à trouver avec elle ce bonheur auquel il n'avoit pas pensé, & dont il n'étoit pas digne. Jusques-là, le succès d'un homme d'esprit, dans ses recherches, peut paroître croyable ; mais comment Hasem eut-il l'art de persuader à des savans, à des artistes, à des beaux-esprits de s'abaisser, de s'avilir, de s'oublier, au point de devenir les compagnons, les

complaisans d'un homme qui, payant la volupté, achetant les soins, exigeant les sacrifices, dégradoit nécessairement le Génie dans sa façon de l'envisager & de l'accueillir. Cet exemple prouve que l'esprit peut se promettre bien des succès, & que l'or peut produire bien des prodiges.

Nourjahad est donc heureux, à sa maniere : n'envions point ce bonheur indigne ; il sera bientôt altéré par le excès ; l'amour même ne pourra sauver un esprit, déja égaré, des suites d'une félicité formée de tous les genres d'ivresse. D'abord, il sentit le besoin de confier le secret de son opulence. Il fit cet aveu qui ne devoit jamais sortir de sa bouche. Il est vrai que Mandane, objet de son indiscrétion, paroissoit discréte, & l'aimoit ; il est vrai encore qu'on ne seroit jamais qu'imparfaitement heureux sans le plaisir des confidences ; mais il y a les besoins de l'homme d'esprit, & les foiblesses du sot ; & Nourjahad, à coup sûr, depuis sa métamorphose & sa bonne fortune, ne conservoit plus cet esprit qui peut faire excuser une indiscrétion. Après cette premiere sottise, il fit celle de mé-

connoître Mahomet, le Muphti, les Prêtres, les loix divines & humaines. Le voilà déjà bien près d'éprouver le sort dont son Génie tutélaire l'a menacé. Il est mandé par le Sultan. La crainte le réveille. La réflexion lui tient déjà lieu de châtiment. Il se rend au Palais, & ne sait ce qu'il répondra à un maître dont les questions même seront autant de reproches. Schemzeddin, en effet, le confond du premier mot. » Où as-tu pris les richesses » que tu étales dans une profusion qui » n'a point d'exemple ? .... « Il faut répondre ; il faut mentir : un mensonge nécessaire est rarement heureux. Il répete ce qu'il a dit au premier messager. » Tu » mens, tu n'as point perdu de parent » riche : tu n'as point fait de voyage ; tu » n'as pas hérité ; tu me trompes, ou plu- » tôt tu te trompes toi-même : ouvre les » yeux sur l'œil qui te regarde : sois vrai. » Je me souviens de mon amitié ; je tin- » terroge encore ; vois combien tu m'es » encore cher «. Nourjahad tomba à ses genoux. L'aveu de la vérité devenoit inévitable. Il le fit. » Impudent, le Ciel » aimeroit-il assez un homme qui ne le » connoît point, pour faire pour lui des

» prodiges ?.... Je ne veux pas entrer plus
» avant dans ce myſtere. Je ne te mé-
» priſe pas encore aſſez pour te ſoupçon-
» ner d'avoir acquis cette opulence, qui
» étonne, par des moyens coupables: elle
» n'eſt peut-être pas auſſi conſidérable
» qu'on ſe l'imagine; quelques folies l'au-
» ront, peut-être, bientôt diſſipée.
» Quoi qu'il en ſoit, tu peux en jouir;
» mais comme déjà elle t'a tourné la tête,
» & qu'une tête tournée eſt toujours dan-
» gereuſe, je t'ordonne de ne pas ſortir
» de ta maiſon: je t'y ferai même gar-
» der. Une folie qui ne pourra nuire qu'à
» toi, deviendra, du moins, la leçon
» des autres «.

A ces mots, le Sultan lui fit ſigne de ſe retirer. Quelles ſeront les réflexions de Nourjahad! en peut-il faire encore qui le conduiſent au repentir! ſera-t-il capable de jetter ſon tréſor par la fenêtre! Ah! les miracles de la raiſon n'ont plus lieu quand le cœur eſt tout-à-fait corrompu; & d'ailleurs, s'il étoit poſſible que le ſentiment, que la honte, que la crainte produiſiſſent un moment heureux, parmi ces ſavans avilis qui ſe ſont chargés de l'éclairer, n'en eſt-il pas plus d'un qui, à

la moindre lueur de réflexion, s'empreſſeroit d'achever de le corrompre ! Le mal eſt donc ſans remède, & Nourjahad doit remplir ſa deſtinée.

Schemzeddin l'avoit prévenu qu'il le feroit garder dans ſa maiſon. En y rentrant, il trouva que le Sultan avoit été fidele à ſa parole ; & le coup-d'œil de trente ſatellites s'imprima triſtement dans ſon cœur : mais il s'étoit attendu à des peines plus ſenſibles ; & ce châtiment léger ne lui parut bientôt plus qu'une eſpece de triomphe. En effet, après l'orage & la tempête, on eſt moins pauvre des pertes qu'on a faites, que riche des biens que le ſort a épargnés. Les illuſions l'environnoient : Haſem & Mandane, à qui il ouvroit ſon cœur, s'entendirent ſi bien pour lui trouver de nouveaux plaiſirs, qu'il s'étourdit enfin ſur ſon eſclavage. La ſottiſe & la ſécurité ſe touchent de ſi près, qu'il ſongea lui-même à multiplier, autour de lui, les ſources d'une ivreſſe ſi favorable. Il ordonna une fête, pour la nuit, qui ſurpaſſât toutes celles dont la Perſe pouvoit s'enorgueillir. Il voulut que toutes ſes femmes, qui étoient en grand nombre, y paruſſent ornées de toutes leurs pier-

reries & de leurs habits les plus magnifiques; ne permettant qu'à Mandane de s'asseoir & de souper avec lui. L'éclat de mille flambeaux, composés de résine odoriférante, étoit tempéré par la sensation la plus douce. On eût dit que ce parfum délicieux naissoit véritablement des roses & des jasmins représentés par l'art; & que les meubles étoient des parterres. Leur magnificence cependant n'en étoit pas moins remarquée. Les Musiciens eurent ordre de déployer toutes les ressources de leur art. Vêtu comme le sont les Rois de Perse, il étoit assis sous un dais de tissu d'argent. Ses domestiques, transformés en courtisans, lui formoient une Cour nombreuse. Tous les genres de respect, toute la pompe de service dont les trônes Asiatiques se font un perpétuel sujet d'illusion, ajoutoient à l'éclat de la fête. S'il n'avoit été déjà fou, dans cet état de gloire il le fût certainement devenu.

La vapeur de quelques verres de vin monta aisément à un cerveau si bien disposé par celle de l'encens. Une ivresse aussi compliquée dégénéra en fureur. Dans ses accens, il insulta les Dieux; dans ses

accès, il maltraita les hommes. Le sommeil arrêta enfin ces mouvemens de convulsion. C'étoit le moment de la prédiction. Il dormit si long-temps, qu'à son réveil il trouva bien du changement dans son Empire. Ne voyant plus Mandane auprès de lui, il appella l'esclave qui étoit ou devoit être dans son antichambre, en lui ordonnant de la faire venir, & se préparant à lui faire de tendres reproches : il appella plusieurs fois, à haute voix, sans que personne lui répondît ; & comme il étoit naturellement colere, il ne fit qu'un saut de son lit à son antichambre. Il ne trouva aucun des esclaves qui avoient coutume de s'y tenir. Irrité de cette négligence, il recommença d'appeller, de leur nom, plusieurs des domestiques. A la fin, une esclave parut : c'étoit une de celles qui avoient été données à Mandane pour la servir.

Cette esclave ne l'eut pas plutôt apperçu, que, jettant un grand cri, elle alloit s'enfuir, lorsque Nourjahad encore tout en colere, la tirant brusquement par le bras : » Où est ta Maîtresse, lui dit-il, & d'où vient la frayeur & l'étonnement que je te cause ? — Hélas !

Monseigneur, pardonnez ma surprise, qui vient de l'état où je vous vois! .... Nourjahad s'apperçut alors que sa précipitation lui avoit fait oublier de se vêtir. Sotte, dit-il, en faisant quelques pas pour s'éloigner, va-t'en dire à Mandane que je desire de la voir. Ah! Monseigneur, je desirerois qu'elle fût en état de venir vous trouver. — Comment, qu'est-ce que cela signifie? J'espere qu'il n'est rien arrivé à ma chere Mandane: il me semble qu'elle s'est couchée hier en parfaite santé. — Hier! Monseigneur! Ah! il y a plus de quatre ans qu'elle ne s'est couchée. — O Ciel! que veux tu dire? que m'annonce ce discours? où est Mandane? — Elle est dans le séjour où l'on reçoit la récompense de ses vertus: elle jouit à présent du prix des siennes. Ah! je n'aurai jamais une aussi bonne maîtresse. — Grands Dieux! par quel fatal accident suis-je privé si subitement de cette adorable créature? — Ce n'a pas été subitement, Monseigneur; Mandane est morte en couches. — En couches; insolente, oses-tu bien aigrir ma douleur en calomniant ma bien-aimée? Tu sais que je l'ai reçue vierge il n'y a pas trois mois.

— Monseigneur il y a plus de trois ans que Mandane est morte... A ces mots, qu'il prit pour une nouvelle imposture, il se précipita sur elle, & la pinça si rudement au bras, qu'elle fit un grand cri. Le bruit amena dans la chambre plusieurs domestiques, qui, à l'aspect du prétendu fantôme, renouvellerent la scene de la frayeur & de la fuite. Quelle est la raison de tout ceci? s'écria Nourjahad en fureur; êtes-vous tous d'accord pour me mettre en colere? je n'y tiens point, & je vais..... Il alloit en effet en jetter deux ou trois par la fenêtre, lorsque Hasem parut. Cet homme avoit toute sa confiance: il fallut l'écouter; & qui pis est, il fallut le croire. Tout ce qu'il dit à Nourjahad touchant sa résurrection, parut à celui-ci une chose bien extraordinaire: peut-être même se fût-il endurci dans son incrédulité, si le fidele Hasem n'eût pris une contenance bien grave, un ton de voix bien sérieux, qui en imposerent assez à son maître pour lui remettre dans la mémoire les conditions attachées au présent fatal du Génie.

De sorte qu'après un moment de réflexion: Combien de tems ai-je dormi?

dit Nourjahad. — Quatre ans & vingt jours, répondit Hasem. Hélas ! Seigneur, poursuivit-il, je tenois un compte trop exact de ces tristes jours, pour les avoir oubliés. — Et dis-moi donc, reprit Nourjahad, est-il bien vrai que ma chere Mandane est morte ? — Trop vrai, répondit Hasem : c'est moi qui ai reçu ses derniers ordres & ses derniers soupirs. Ses ordres ont été pour son enfant, qu'elle me recommanda par l'amour du pere, & ses derniers soupirs pour vous... — Et mon enfant ? — Vous allez le voir dans un moment.

Que mon sort est malheureux ! dit Nourjahad ; depuis mon enfance, je suis sujet à ces accidens extraordinaires qui me plongent dans de longs sommeils, & je ne me réveille jamais que pour éprouver d'autres accidens plus sensibles. — Mandane me l'a bien dit, répondit Hasem. — La vie de ton maître est assujettie à une étrange destinée. Cache son sort à tout le monde ; répands seulement le bruit qu'il est retenu par une maladie de langueur, veille sur sa maison avec prudence & régularité. Voilà les clefs que j'ai prises sous son oreiller : ménage son

bien avec l'économie dont je m'étois fait une douce habitude, & donne tes premiers soins à ce cher & malheureux gage de l'amour qu'il eut pour moi.

En achevant ces mots, confirmés par deux ou trois larmes bien tendres, Hasem s'éloigna, & revint avec l'enfant, qui étoit beau comme l'amour, & qui se mit aux pieds de son pere. Nourjahad fondit en larmes, & soulagea son cœur en plaintes sur la mort de Mandane, en caresses qu'il prodiguoit à l'enfant..... Allons, dit-il enfin, je dois me soumettre à la destinée que j'ai moi-même choisie; & il révéla tout le secret de ses trésors & de son immortalité au prudent Hasem, qui joua la surprise à merveille.

Seigneur, dit-il, vous pouvez compter sur mon zele & sur ma discrétion, tant qu'il vous plaira de me garder à votre service. — Ce sera tant que vous vivrez, dit Nourjahad. — Mais, reprit Hasem, si un de ces accidens de sommeil duroit plus long-tems que le dernier, & qu'il m'arrivât de mourir avant votre réveil, qui fait ce que vous deviendriez? — C'est un événement fort à craindre en effet, dit Nourjahad : on

pourroit m'enterrer tout vivant, & il me faudroit passer mon éternité dans un horrible tombeau. Je frémis d'y penser, & cette idée me rend à charge le divin privilege qui m'est accordé. Au reste, comme je n'ai aucun avertissement de l'heure où je dois commencer à dormir, je ne puis que te conjurer, mon cher Hasem, de révéler autant que tu voudras mon secret à celui de mes domestiques dont la fidélité te sera plus connue; & si l'Ange de la mort vient frapper ta tête avant que mes sens soient délivrés de leurs mystérieuses chaînes, transporte-lui la tâche que tu veux prendre, & que tu me promets de conserver dans ma maison tant que tu vivras.

Quoique Nourjahad crut, par cette précaution, soulager son esprit des craintes de ce qui pourroit lui arriver, il s'apperçut que c'étoit un remede insuffisant; & toutes les fois qu'il considéroit sa destinée, elle lui paroissoit toujours amere en quelques points. D'un autre côté, la perte de Mandane le déchiroit; il sentoit que son cœur étoit éteint pour l'amour, & le plaisir des femmes ne flattoit plus ses sens. Il ne faisoit que comparer sans

ceſſe les charmes de Mandane aux charmes des autres beautés, ſon eſprit, ſon innocence, ſa naïve tendreſſe; il ne les retrouvoit dans aucune autre; & nuls divertiſſemens ne pouvoient lui en tenir lieu.

Enfin, pendant quelque tems il n'eut de conſolation qu'à babiller innocemment avec ſon fils, & à s'en faire aimer par toutes ſortes de ſoins & de careſſes. Il eut encore voulu Mandane à ſes côtés pour partager le plaiſir qu'elle y prenoit; il eût voulu donner trois ſiecles de ſa vie pour elle; & quelquefois il diſoit au prudent Haſem : « Sa perte, mon cher ami, » empoiſonne tout pour moi : l'avenir » me paroît affreux ». Et le bon Haſem lui diſoit : C'eſt le ſort commun des mortels de voir mourir les objets de leur attachement. Vous qui jouiſſez d'une éternité ſi miraculeuſe, vous devez vous préparer à une immenſe ſucceſſion de pareilles pertes, & de pareils chagrins.

Ah! cruel! s'écria Nourjahad, quelle réflexion tu me préſentes! que ne me vint-elle quand je fis mon choix! Mais après tout, ne puis-je étouffer cette ſenſibilité qui n'eſt que le ſigne funeſte de la foi-

bleſſe de la créature ? Le ſage doit être inſenſible ; & je croirois, Haſem, que c'eſt le privilege de la divinité. C'eſt à un être auſſi favoriſé que moi, qu'il appartient de purger ſon cœur de ce venin terreſtre. Oui, je verrai mourir les générations, & je ne ſerai pas ſi fou que de diſtinguer un ou deux individus dans l'immenſe troupeau de l'humanité. A meſure que je verrai le tems menacer mes liaiſons, j'en contracterai de nouvelles, & mon cœur, ſans ſe remplir de rien, n'éprouvera jamais aucun vuide. Une beauté me ſera ravie, c'eſt une fleur que je remplacerai. C'eſt comme un jardin de fleurs que je veux conſidérer le monde. A celles qui ſe fanent, d'autres ſuccedent, dont la variété & la fraîcheur effacent le ſouvenir des premieres. Le tems d'ailleurs dont je dois courir un ſi long eſpace, le tems eſt le remede de tous les maux ; & je veux croire, mon cher Haſem, qu'il eſt poſſible qu'un jour je ſois conſolé de la mort de ma chere Mandane.

En effet, Nourjahad reprit ſa maniere de vivre, & chercha des diſtractions dans les plaiſirs de tous les genres. Haſem le

mortifioit de tems en tems, soit en lui rappellant Mandane, soit en lui parlant de sa prison & de la colere du Sultan; soit en lui représentant combien il étoit isolé; & il ôtoit à ses plaisirs toute la douceur qu'ils auroient pu avoir, s'il n'avoit pas été seul à les goûter.

Nourjahad lui demandoit ce qu'étoient devenus ses amis. Des amis! disoit Hasem; il n'en est point dans l'égalité: faut-il en espérer quand on est au-dessus de tout le monde? Lorsque les vôtres ont vu qu'il n'y avoit plus ici de fêtes, ni de profusion, ils n'ont pas demandé seulement si le maître de la maison étoit mort.

Ce sont des ingrats, dit Nourjahad: c'est de tous les vices le plus bas à mes yeux. — Cela est vrai, disoit Hasem. Considérez pourtant que c'est une nécessité d'être ingrat envers celui qui ne s'attache à personne; qu'on ne doit savoir gré à personne de ce qu'il vit pour lui-même, & que celui-là est & doit encore être ingrat à l'égard d'autrui. Je crois que tu as raison, dit Nourjahad, en se dissimulant l'effet de la leçon d'Hasem. Il est pourtant triste de n'avoir point d'amis.

Je te considere comme un homme plein de prudence & d'honneur, mais tu es mon domestique, & je ne puis te traiter sur le pied de l'amitié.

Je vous donnerai un ami, dit Hasem; c'est Jamgrad, cet Officier du Sultan, qui n'a pas manqué un jour d'envoyer savoir de vos nouvelles, & qui blâme beaucoup la rigueur du Sultan à votre égard. — Ah! voilà un digne homme, s'écria Nourjahad; amene-le-moi, & qu'il soit le seul ami de mon cœur.

Je veux, poursuivit-il, écrire au Sultan; j'ai besoin de quitter ce lieu qui me retrace l'image de Mandane: je voudrois avoir une belle maison loin de la Ville. Ne devois-tu pas m'en acheter une? — Oui, dit Hasem; mais le propriétaire en a disposé depuis long-tems. — Il faut m'en chercher une autre.

Hasem ne tarda pas à lui parler d'une superbe maison qu'il avoit vue, & dont les alentours étoient l'image du Paradis terrestre: elle n'étoit qu'à dix lieues d'Ormuz, & elle ne devoit coûter que cinquante mille pieces d'or. — Achetez-moi cette maison, dit Nourjahad; vous avez les clefs de mes coffres, qui contiennent

bien au-delà. — Vous voudrez bien vous ſouvenir, lui répliqua Haſem, qu'il y a plus de quatre ans que j'entretiens votre maiſon.

Nourjahad ne répondit rien, & dès la nuit ſuivante il alla viſiter ſon tréſor du ſouterrein, d'où il rapporta de l'or pour long-tems. Il écrivit enſuite au Sultan pour tenter ſon indulgence ; & Jamgrad lui rapporta cette réponſe :

« J'avois appris avec plaiſir que depuis » quatre ans l'ordre & la décence avoient » régné dans votre maiſon : je m'étois » flatté que vous aviez retrouvé le ſen- » timent de vos devoirs ; mais j'ai ſu que » vous n'aviez interrompu vos plaiſirs » que par une maladie cauſée par votre » intempérance.

» Mon indignation s'éleve à la me- » ſure de vos folies, & de l'abus que » vous faites des bontés & de la patience » de votre Souverain, à qui vous oſez » débiter des fables abſurdes. Je vous » épargne cependant pour la pénitence » que vous devriez faire après tant de dé- » réglemens ; je vous permets d'aller » rétablir votre ſanté à la maiſon de cam- » pagne dont vous me parlez ; puiſſe vo- » tre jugement s'y rétablir ! ».

J'ai vu, ajouta Jamgrad, le Sultan disposé à vous faire sentir long-temps les effets de sa colere : j'ai tenté de l'adoucir ; mais il ne m'a répondu que par les ordres qu'il a donnés pour vous faire garder dans la nouvelle maison aussi étroitement que dans celle-ci. — Je serai donc toujours prisonnier, dit Nourjahad? Oui, Seigneur, répondit Jamgrad; & je dois vous dire qu'il n'y a que la mort du Sultan qui puisse vous remettre en liberté.

Il mourra, heureusement, dit Nourjahad; il faudra bien qu'il meure; & alors je pourrai songer à l'exécution de mon projet favori, qui est de faire le tour du monde. Allons nous réjouir en attendant. Son serrail & sa maison partirent durant une belle nuit; & Nourjahad les suivit, porté dans une litiere environnée des gardes qu'avoit envoyés le Sultan.

A son arrivée, il trouva qu'on ne lui avoit point exagéré la beauté de cette demeure. Le Palais étoit bâti dans le plus grand goût, & tout rempli de magnificences; les jardins, tout-à-fait champêtres, étoient délicieux, & sembloient avoir été destinés pour être le théâtre des scènes les plus pastorales. Nourjahad ne

concevoit rien de plus enchanteur, si ce n'est le Paradis céleste, préparé pour la réception des fideles.

Il ne songea point que ce beau séjour devoit être une prison, & il ordonna qu'on lui tendît, au milieu du jardin, sous de hauts couverts d'arbres, & au milieu d'une petite plaine de gazons fleuris, un pavillon de brocard, où il iroit jouir de la fraîcheur des soirées, du murmure des eaux courantes ou jaillissantes, & des amoureux concerts des oiseaux. Le voilà livré aux desirs Épicuriens, à l'ivresse des sens, & aux illusions de la volupté : le voilà qui oublie que les malheureux environnent sa voluptueuse retraite, & qu'il a des moyens de les soulager : il ne voit que les esclaves de ses fantaisies, heureux par sa prodigalité : il perd le goût de tout le reste ; &, avec un cœur bienfaisant, il devient avare au profit de ses plaisirs. Le soleil, en se levant, & l'astre des nuits étoient sans cesse témoins de quelques nouveaux outrages aux loix de la décence & de la tempérance.

La belle saison de l'année étoit prête à finir, lorsque, déjà lassé de la répéti-

tion de toutes ſes folies, il imagina le projet extravagant de ſe faire Dieu, & de repréſenter le Paradis au milieu de ſes jardins raviſſans. Il voulut que toutes les beautés de ſon ſerrail lui offriſſent les céleſtes Houris, ces belles vierges qui doivent être la récompenſe des vrais croyans : lui-même auroit repréſenté Mahomet ; & la plus belle de ſes maîtreſſes, la plus aimée, devoit paroître ſous le nom de Cadiza, la femme favorite du chaſte Prophete.

Cette idée charmante & profane ne trouva point de contradiction, & ſes femmes ſe prêterent avec raviſſement à ce nouveau genre de plaiſir : elles exercerent leur imagination ſur l'habillement & la parure convenables dans cette occaſion : aucune ne ſe rappella d'avoir lu dans le Koran quelle étoit la parure des Houris ; & elles ſe réunirent à penſer que ces vierges divines avoient des charmes trop délicats pour être chargés par les atours des mortelles. Il fut donc arrêté qu'elles auroient toutes des robes de la gaze la plus claire, & des guirlandes de fleurs ſur la tête.

La céleſte maſcarade fut préparée avec

toute la diligence & le goût du bon Hasem. Les fontaines des jardins devoient verser du lait & du vin ; & l'on avoit forcé toutes les saisons de contribuer ensemble à l'ornement & à la richesse de la fête. Au milieu du jour, Nourjahad visita les préparatifs merveilleux, & marqua une heure de la nuit pour l'exécution. Il faisoit chaud. Il se trouva fatigué : il alla se rafraîchir, & se jetter sur un sopha : il recommanda de l'éveiller au coucher du soleil, & il s'endormit.

Il se réveilla seul, & ne voyant plus briller le soleil aux cieux, il se fâcha de ce qu'on avoit négligé de remplir ses ordres : il se laissa frapper de l'indigne idée qu'Hasem avoit profité de son sommeil pour permettre plus de liberté à ses femmes : il se propose de faire sentir sa puissance & ses fureurs, & de différer la fête jusqu'à ce qu'il soit plus disposé à s'amuser.

Il frappe du pied, dans son impatience, & aussi-tôt un eunuque noir paroît à la porte. — Va-t-en dire à mes femmes de venir tout-à-l'heure. L'esclave se retire, & un moment après toutes les femmes entrerent couvertes d'un voile, selon leur usage : Nourjahad ouvroit la bouche

pour prononcer les peines dues à leur désobéiſſance, lorſqu'elles ſe découvrirent toutes enſemble : Ah Ciel ! Ciel ! quelles furent ſa colere & ſa ſurpriſe, lorſqu'au-lieu de cents belles Houris qu'il attendoit, il n'apperçut que de vieilles femmes décrépites, ridées, courbées & hideuſes ! La parole lui mourut de rage ſur les lévres ; & la premiere de ces femmes s'étant approchée pour lui donner le baiſer, il la repouſſa en fureur : Effroyable créature, dit-il, d'où te vient cette hardieſſe ? où ſont mes femmes ? où eſt Haſem ? Ah ! les traitres ! ah ! qu'ils vont payer cher le mépris de mes ordres & l'abus de mon indulgence !

Toutes ces femmes tomberent le viſage contre terre ; & la premiere qui s'étoit avancée voulant parler : Sors, fuis d'ici, retirez-vous toutes, miſérables, s'écria-t-il, & délivrez mes yeux de votre odieux aſpect..... Hélas ! Monſeigneur, dit la vieille, m'avez-vous donc entiérement oubliée ? Le temps n'a-t-il laiſſé aucune trace qui vous rappelle votre chere Cadiza ?

Cadiza ! toi ! Cadiza ! & Nourjahad, en prononçant cette exclamation, ſe tord

les bras de colere. Allez, allez, vous-dis-je, & que je ne vous revoye jamais..... Les vieilles femmes, en ce moment, jetterent un cri lamentable : Malheureuſes que nous ſommes, s'écrierent-elles en ſe frappant la poitrine ; il eût été heureux pour nous de mourir jeunes, plutôt que de ſurvivre à l'affection de notre Maître.

On ſait bien que Nourjahad n'étoit pas naturellement cruel : mais quel homme auroit pu ſe contenir ? & pour qui n'eût-ce pas été un reproche ſanglant que ce ſouvenir qu'elles rappelloient ? Moi, je ne vous ai jamais aimées, dit Nourjahad ; qui diable êtes-vous donc toutes ? Vos maîtreſſes, s'écrierent elles, les chers objets de votre amour, que l'impitoyable main du Tems a défigurées à vos yeux. Ecoutez, dit Nourjahad avec réflexion, dites-moi combien de tems j'ai dormi ?

Quarante ans & onze mois, répondit Cadiza. Je me ſouviens, pourſuivit-elle, qu'au moment de vous endormir, vous nous donnâtes vos ordres, à Haſem & à moi, pour vous éveiller. Vos fidelles eſclaves devoient jouer dans une fête le rôle des belles Houris du Ciel. Hélas ! hélas !

hélas! nous ne sommes plus propres à représenter ces Vierges sacrées.

Cependant, Nourjahad examinoit la figure de chacune de ces femmes, & se désespéroit de n'y pouvoir reconnoître aucun trait : il interrompit Cadiza, pour lui dire encore : Toi, Cadiza! toi, cette jolie brune dont le sourire étoit si charmant! — Je suis pourtant cette jolie brune, reprit Cadiza; & si vous conservez quelque souvenir des choses qui vous furent bien douces, vous pouvez revoir un bouton de rose destiné par la nature au même lieu où vous l'avez vu jadis. Elle se découvrit la poitrine, & montra le bouton tel qu'il avoit été lorsque Nourjahad en fit le sujet d'une amoureuse chanson.

Alors Nourjahad ne put dissimuler son chagrin, ni s'empêcher de dire : Par le Temple de la Mecque, ce Génie n'est pas plus indulgent qu'il n'avoit promis de l'être; & c'est sans doute un esprit malin qui prend plaisir à me persécuter.

Ah! Monseigneur, dit Cadiza, votre destinée est bien étrange, bien malheureuse : Hasem m'en a confié le secret avant de mourir... — Hasem est mort!

s'écria Nourjahad. — Oui, Seigneur; c'eſt en vous plaignant qu'il a ſuivi le fidele Jamgrad au tombeau. — Haſem! Jamgrad! s'écria-t-il avec précipitation, O femme! dis-moi vîte ce qu'eſt devenu mon fils.

Je ne crois pas qu'il ſoit mort, dit Cadiza en baiſſant les yeux. — Qu'eſt-il devenu? — Seigneur... — Qu'eſt-il devenu? te dis-je. — Seigneur, il y a vingt-cinq ans qu'il s'eſt enfui d'auprès de ſon Gouverneur; il voulut l'engager à vous enterrer pour répandre le bruit de votre mort, & s'emparer de vos richeſſes; mais trouvant trop de réſiſtance de la part de cet honnête homme, votre fils a renoncé à ſon barbare deſſein; il a forcé votre coffre ſecret, a tout emporté; & depuis, nous n'avons pu ſavoir ce qu'il eſt devenu.

Ingrate vipere! dit Nourjahad, barbare Génie! Ah! malheureux que je ſuis!... Il ſe jetta ſur un ſopha, accablé par ſes douloureuſes idées, & Cadiza pourſuivit: Quand votre fils eut tout emporté, dit-elle, il ne nous reſta rien pour ſubſiſter: nous donnâmes nos pierreries au bon Haſem, qui les alla vendre en pleurant; & c'eſt de ce foible produit qu'il a

su nous entretenir jusqu'au moment où il est mort. Nous ne le pleurons que depuis quelques jours.

Et Schemzeddin vit-il encore ? dit Nourjahad. — Oui, répondit Cadiza ; mais il vit sous le poids de l'âge & des infirmités. — Ah ! dit Nourjahad, je suis du même âge que lui, & je me sens toute la vigueur de la jeunesse ; mais je n'en ai pas de grandes graces à rendre à mon Génie, qui d'ailleurs me fait perdre une si grande partie de ma vie.

Il renvoya toutes ses femmes, & demeura seul à faire des réflexions. Faudra-t-il vivre toujours ainsi pour perdre tout ce qui me fut cher, pour être blessé & persécuté par tout ce qui m'environne, ou pour essuyer d'horribles ingratitudes ? Est-il donc vrai qu'on ne puisse se soustraire aux miseres de la condition humaine ? Et ne suis-je pas un insensé de m'être exposé volontairement à dix mille fois plus de maux qu'un homme n'en doit attendre ? Ne pourrai-je, sans en être affecté, voir le dépérissement & la dissolution de tout ce qui existe ? & faudra-t-il que j'aie de plus la satiété, qui me rebute de tous les plaisirs qui entremêlent les

douleurs des autres? En n'aimant rien, quel ſera pour moi l'avantage de vivre?

Nourjahad étoit effrayé de ce tableau d'un avenir que ſon imagination lui repréſentoit ſans ceſſe. Il eſſayoit de ramener dans ſon ame des idées plus agréables: ſes efforts étoient vains, & ſa réflexion, comme une épine obſtinée à le tourmenter: Ma vie, diſoit-il, hélas! toute ma vie n'a été qu'un ſonge. J'ai vécu longtems, & je n'ai joui de rien en réalité.

La lecture eſt une reſſource pour les ames impuiſſantes. Nourjahad eſſaya de lire, & il lut ſans plaiſir: Froids Moraliſtes, vains Philoſophes, diſoit il, vous avez écrit pour des miſérables, circonſcrits comme vous dans les limites ordinaires de la vie: vous leur enſeignez à bien uſer d'un petit nombre de jours pour bien mourir. Que m'importent vos ſtériles préceptes: enſeignez-moi des jouiſſances, ou taiſez-vous.

Les Poëtes ſont de doux enchanteurs qui en nous intéreſſant pour toutes leurs images, nous font jouir de tout l'Univers. Mais que ſont des images pour qui n'a que des yeux? Nourjahad avoit uſé ſon cœur, & il n'avoit plus de paſſions qui

puſſent être intéreſſées par le tableau touchant des douleurs, ou par les deſcriptions riantes des plaiſirs. Qu'un amant fortuné répandît ſa naïve joie dans ſes chants; qu'un amant malheureux répandît toute ſon ame en pleurs ſur le tombeau de ſa maîtreſſe, Nourjahad ne pouvoit retrouver en lui le ſentiment qu'ils lui demandoient l'un & l'autre; & il ſe diſoit: Il faut être ſujet à la même deſtinée, pour éprouver les mêmes ſenſations. Mon immortalité me ſépare de ces êtres éphémeres: leurs peines & leurs plaiſirs ne ſont que des rêves pour moi.

Les Héros, les Monarques, les Cités détruites, les révolutions des Empires, les vertus, les talens & les imperfections du genre humain, paſſoient devant ſes yeux dans le miroir de l'hiſtoire: Que me fait tout cela, diſoit Nourjahad? Pauvre Hiſtorien qui prends bien de la peine à raſſembler les matériaux de quarante ou cinquante ans peut-être, que ta peine & tes recherches me ſemblent dignes de pitié! Je ſerai témoin de mille & mille événemens auſſi communs ou auſſi extraordinaires; & les mêmes cauſes pro-

duiront toujours les mêmes effets dans le vaſte cercle de l'éternité.

Comme il ſe flattoit de viſiter lui-même les climats divers, de reconnoître les mœurs, de juger les coutumes des peuples, il attendoit pour croire; il ne ſe ſentoit point d'intérêt, point de goût pour les relations des Voyageurs, pour les livres de Politique & de Géogtaphie; &, tout en cherchant à remplir le vuide de ſon ame, il paſſoit tous ſes momens dans un loiſir inſipide & mortel. Les voluptueux n'ont point de goût pour les plaiſirs de l'eſprit, & les plaiſirs des ſens n'ont point de charme contre l'habitude.

C'étoit en vain que l'imagination de ſes eſclaves s'exerçoit à lui procurer de nouvelles délices dans de nouveaux excès. La ſatiété dénaturoit le plaiſir. Il devint fantaſque, capricieux, tyrannique juſqu'à la cruauté. La beauté ne lui procuroit plus cette ineſtimable douceur qu'on éprouve à lui plaire. Il ſembloit qu'il n'eut de plaiſir qu'à maltraiter ſes femmes, à tourmenter tout le monde; & il étoit malheureux en répandant le malheur autour de lui.

La prudente Cadiza qui conſervoit un

reste d'empire sur son caractere, voyoit bien qu'il ne pouvoit être heureux ni par le vice, ni par la vertu; & cependant elle saisissoit encore les occasions de lui représenter l'énormité de sa conduite. Un jour qu'elle le fit avec sévérité, Nourjahad lui répondit en colere : Qui t'a donné la hardiesse de manquer de respect aux fantaisies de ton maître ? Envers qui suis-je comptable de mes actions ?

Envers Dieu & notre saint Prophete, dit Cadiza. Tu ments, lui dit Nourjahad : puisque je suis exempt de la loi de la mort, je ne puis redouter leur jugement. Et la loi de l'humanité, lui replique Cadiza, cette loi qui doit vous attendrir pour vos semblables, pour d'innocentes créatures que votre barbarie fait gémir, la loi de la société qui parle pour tous les êtres qui la composent, qu'en dites-vous ?

Qu'elles me font rire, dit Nourjahad. Tu me parles de loix, quand ma destinée me délivre de toutes les loix, & me permet de tout faire avec impunité. Que seroit mon privilege d'immortalité, s'il me falloit marcher en esclave obéissant sous les préjugés d'une Religion qui n'a d'empire qu'après la mort ? Et quelle seroit

mon inconséquence, si je redoutois les loix des humains qui ne peuvent m'ôter la vie ?

Cela est vrai, dit Cadiza, mais vous voyez qu'elles peuvent vous ôter la liberté. — Oui, reprit-il ; mais non pas l'usage des plaisirs. J'en ai joui jusqu'à présent dans ma prison, & j'en jouirai jusqu'à la mort de Schemzeddin qui me rendra la liberté, & des millions de siecles de plaisirs. Tout ce qui me fâche, c'est que les plaisirs m'ennuient, & que je ne puis trouver personne assez fécond en ressources pour m'éviter l'ennui de la répétition. Personne ne m'amuse ; & voilà pourquoi j'ai du plaisir à désoler tout le monde.

Va, lui dit fiérement Cadiza, tu n'es pas digne de vivre. A ces mots, Nourjahad en fureur tira son poignard, & le plongeant au sein de l'infortunée : Moi, je te trouve digne de mourir, lui dit-il ; & voyant cette esclave qui lui fut si chere, baignée dans son sang, il s'éloigna d'elle avec l'indifférence de la cruauté ; & s'en alla raconter en riant à ses autres femmes ce qu'il avoit fait.

Il chercha dans l'excès des sensualités

un autre plaisir que celui qu'il ressentoit de son action : il passa tout le jour dans les extravagances de la débauche, & il alla le soir s'ensevelir dans le sommeil de la satiété & de l'ivresse. Mais en se réveillant, ses yeux s'ouvrirent sur un spectacle qu'il n'attendoit pas. Il vit un homme assis au pied de son lit : cet homme, qui paroissoit plongé dans le chagrin, avoit la tête appuyée sur son bras, & il essuyoit ses yeux d'un mouchoir, en observant un silence profond. Qui es-tu, lui dit Nourjahad ? Que signifie ta tristesse ? Me crois-tu mort, & viens-tu pleurer sur moi ?

Non, Seigneur : je sais que vous vivez. Mais notre auguste Sultan est mort : nous avons perdu le bon Schemzeddin..... Grace au Ciel, interrompit Nourjahad, je vais donc jouir de ma liberté. Qui est-ce qui regne aujourd'hui ? — Il n'est pas douteux, Seigneur, que c'est le Prince Schemerzad, le fils de Schemzeddin. — Je vois que tu es un fou, dit Nourjahad. Schemzeddin n'a point de fils. Pardonnez, reprit l'inconnu. La Sultane Noumarbal est accouchée de ce Prince à la même heure que l'infortunée Cadiza périssoit par vos mains.

D'abord tu es un insolent de me rappeller cette esclave, dit Nourjahad; & tu l'es encore de vouloir me persuader qu'un enfant d'hier est aujourd'hui Roi de Perse. Schemerzad, répondit l'homme, avec la plus grande tranquillité, est regardé par tout l'Empire comme le Prince le plus sage & le plus accompli qu'on ait jamais vu sur un trône, quoiqu'il n'ait aujourd'hui que vingt ans.

Nourjahad fixa d'un regard cet homme qu'il prenoit pour un de ses esclaves, & le reconnoissant pour étranger : — Vingt ans! s'écria-t-il. — Oui : le bon Schemzeddin avoit désespéré long-tems de nous donner un successeur de son sang. Quand il eut reçu ce présent du Ciel, il désespéroit encore de vivre assez, pour lui transmettre ses talens & ses vertus; mais il a goûté la douceur de voir son fils atteindre à la virilité, & produire aux yeux de toute la Perse les fruits de son heureuse éducation. Il a remis son trône avec joie, & son dernier soupir à un si digne successeur. Nous avons célébré ses obsèques la nuit derniere, & le peuple d'Ormuz n'a point encore séché ses larmes.

Allons, dit Nourjahad, il est clair que

j'ai dormi cette fois pendant vingt ans. Maintenant, ajouta-t-il, dis-moi qui tu es? — On m'appelle Cozro, dit l'étranger : & je suis le frere de Cadiza, cette fidele esclave que tu as égorgée dans ta fureur. — Esclave, dit Nourjahad, je t'ai déjà fait entendre que tu m'offensois en me rappellant sa mort ; ne crains-tu pas que je ne punisse, de même, ton audace à me parler? — Ma vie n'est rien pour moi, répondit Cozro. Je l'ai passée à remplir les devoirs que ce monde m'imposoit : j'en trouverai la récompense dans ces demeures célestes, où n'ont jamais pénétré l'avarice, la débauche, l'orgueil ni la cruauté. Frappe, Nourjahad; tu le peux, si tu l'oses. Etablis-moi dans la jouissance d'un bonheur sans terme & sans interruption. Je ne t'envie point le sort qui doit te laisser éternellement ici-bas, pour être la proie des contradictions & des remords, l'esclave de cent passions qui ne seront jamais satisfaites, & le jouet perpétuel des vicissitudes de la fortune, dont l'empire doit durer sur toi dans toute la suite de ton immortalité.

L'esclave prononça ces paroles avec une dignité qui confondit Nourjahad, & qui

lui fit répondre avec assez de douceur : Je vois que tu as hérité de l'esprit de ta sœur Cadiza. Tu me braves ! mais c'est aujourd'hui mon caprice de pardonner. Dis-moi seulement qui t'a fait pénétrer jusqu'à moi, & qu'est devenue toute ma maison.

Cozro reprit la parole, & répondit : Quand ma sœur eut entendu les aîles de l'ange noir battre sur sa tête, elle me fit appeller : j'étois alors Page d'un Emir, à la Cour de Schemzeddin. J'arrivai, & je me mis à genoux à côté de son lit. Elle exigea mon serment solemnel d'obéir à sa volonté derniere, & de garder le secret de tout ce qu'elle alloit me prescrire.

Alors elle me raconta l'histoire de votre vie : elle me conjura de veiller auprès de vous, & de la remplacer dans les soins qu'elle avoit pris de votre maison. Elle fit venir vos esclaves, & m'établit pour leur Chef en leur présence : elle me donna les clefs qu'elle avoit tenues jusqu'alors de votre confiance : elle me recommanda de vous dire, qu'elle pardonnoit librement & sans peine la mort qu'elle recevoit de la main d'un homme qu'elle adoroit encore en expirant ; & en prononçant ce mot elle expira.

Cozro s'étant arrêté, s'apperçut que Nourjahad rêvoit, & il poursuivit : J'avois ignoré jusqu'alors le nom du meurtrier de ma sœur. Vos esclaves me l'apprirent avec toutes les circonstances qui le rendoient le plus odieux des hommes. Mon ressentiment contre vous, ne fut égalé que par ma douleur ; & pourtant je ne voulus point aller implorer la justice du Sultan, dont votre immortalité, ni vos trésors n'auroient pu vous garantir. Et qu'eût il pu me faire, dit Nourjahad ? Pensez-vous, répondit Cozro, qu'il n'eût pu assurer des dispositions qui vous eussent condamné à languir éternellement dans des cachots ?

Qui t'a donc empêché de le faire? dit Nourjahad avec émotion. — La loi de mon serment, dit Cozro, & le respect du Tout puissant qui se réserve les vengeances. A cette replique, Nourjahad se sentit frappé d'une vénération secrete ; & il garda le silence, tandis que Cozro poursuivit ainsi :

L'Emir que je servois me permit de le quitter ; & je commençai mon nouvel emploi, dont je trouvai la tâche fort difficile. Vous aviez pris si peu de soin de

plaire, qu'on n'avoit pris que les apparences de ce soin à votre égard. Vos femmes ne conserverent ni tendresse ni fidélité pour vous : votre sommeil fut le signal de la licence dans votre serrail ; & enfin, en dépit de toute ma vigilance, vos femmes, vos eunuques & vos esclaves s'échapperent ensemble pendant une nuit. Je ne me vis plus d'autorité à exercer, que sur quelques Officiers qui me déclarerent tous que rien n'avoit pu les arrêter sous la loi d'un maître aussi capricieux, tyrannique & barbare, excepté le luxe & la paresse dans lesquels vous les laissiez vivre, sans y faire qu'une très-légere attention : de sorte qu'ils ne me virent pas plutôt introduire dans votre maison le travail & l'économie, qu'ils la quitterent, les uns après les autres, en me chargeant de leurs malédictions pour vous, & pour mon compte.

Je vous reste seul aujourd'hui, Nourjahad : mais aujourd'hui que l'obligation de mon serment est remplie, je vous laisse comme un homme condamné à errer dans quelque terre inconnue, à chercher tous les jours de nouveaux associés, & à tâcher de mériter à force d'or les égards que ses vices lui font refuser.

Pernicieux Génie, s'écria Nourjahad! voilà donc tout le fruit de ta fatale indulgence ! Une triſte expérience de l'ingratitude & de la fragilité humaine ; un ſouvenir profond de toutes mes diſgraces ; un ſentiment de mon beſoin éternel, & pas une idée qui me retrace un plaiſir paſſé, ou qui me donne l'eſpoir d'un moment de ſatisfaction dans l'avenir !

J'ai perdu ma chere Mandane, continua-t-il, (& il étoit touché juſqu'à verſer des larmes,) je l'ai perdue dans la fleur de ſa jeuneſſe & de ſa beauté : le ſouvenir de mon bonheur avec elle eſt mort dans ma mémoire, & la bleſſure que m'a fait ſa mort, ſe renouvelle ſans ceſſe dans mon cœur. L'image du fils qu'elle m'avoit laiſſé, de ce doux héritage de ſa tendreſſe, ne revient que comme un éclair dans ma penſée ; & l'image d'un ingrat, d'un enfant fugitif, s'obſtine à s'y replacer. J'avois deux amis fideles. J'ai dormi ; à mon réveil je ne les avois plus ; & à la place de vingt beautés charmantes auſſi fraîches que les fleurs d'une prairie, je n'ai retrouvé que des ſpectres ſillonnés de rides, & courbés par les infirmités de la vieilleſſe.

Rien n'eſt ſolide pour moi que la dou-

leur. J'ouvre maintenant les yeux à tous les inconvéniens de ma deſtinée, & je me vois, comme tu l'as dis, pareil à une bête ſauvage qui doit traîner ſes pas dans le déſert, & dont la trace fait fuir tous les humains.

Nourjahad ne put achever ces mots ſans un gémiſſement qui lui venoit du fond du cœur; & Cozro lui répondit : On n'échappe point aux miſeres de cette vie, ſi l'on échappe aux peines de l'autre monde. L'Etre juſte & puiſſant a fait des loix qu'on peut braver, mais dont l'exercice ne peut être anéanti. Ce n'eſt plus lui qui châtie le vicieux : c'eſt le vicieux qui ſe met lui-même ſous le fléau des loix éternelles. Il en ſera briſé, s'il ne revient dans la voie de la juſtice, & il les trouvera partout où il ira.

Voyez, Nourjahad, ſi une éternité de vie qui doit couler dans un cercle de crimes & de châtimens, peut être de quelque prix pour un homme ſage : & ſoyez aſſuré que, ſuivant les décrets immuables de la Providence, l'un eſt la ſuite néceſſaire de l'autre; & que dans le monde à venir ou dans celui-ci, le vice trouve ſa juſte punition.

Hélas ! dit Nourjahad, je ne redoute point de punition dans l'autre vie : mais je sens l'étincelle de ce feu divin qui prolonge mon existence ; & je ne sais si ce n'est pas d'elle que me vient cette horreur que j'éprouve au souvenir de tout ce que j'ai fait. Je ne crois pas que rien dans ce monde puisse me rendre la paix du cœur, à moins que je n'essaie par une suite de bonnes actions, à détourner ma pensée de ces souvenirs désolans. Tu me parois un homme sage ; dis-moi, Cozro, que puis-je faire ?

Ou votre résolution est bien foible, répondit Cozro, ou vous n'avez pas besoin de conseil. Eut-on jamais plus de moyens de bien faire ? Vous avez toutes les richesses pour les répandre ; & tous les siecles pour exercer vos vertus.

Vénérable vieillard, dit Nourjahad, va, ne te repose plus ; va me chercher des objets dignes de ton choix & de ma bienfaisance. Informe-toi dans Ormuz ; & s'il est quelques familles souffrantes ou des maux de la fortune, ou de ceux de la sensibilité, sache si elles ont mérité leur malheur, & rétablis les dans leur prospérité. J'ai des trésors que j'ouvre au

monde. On dit qu'il y a des indigens qui vivent dans l'innocence, que tout le monde abandonne, & dont la voix timide n'ose jamais proférer la moindre plainte. Va, essuie leurs larmes secretes, & garantis-les de la tentation du vice, en même tems que des atteintes de la pauvreté.

Si tu rencontres des talens modestes, que la misere ensevelit, & qui ne peuvent se rendre utiles au monde, rends hommage au Ciel en le leur rendant à eux-mêmes; écarte les besoins de leur demeure, & partage la gloire qu'ils sauront mériter dans une situation plus commode. Le mérite est souvent caché: la défiance de lui-même l'isole; l'adversité l'accable, la malice l'obscurcit, la tyrannie l'opprime: découvre-le dans le fond de sa retraite: tire-le de sa poussiere; & fais le briller, d'une maniere éclatante, aux yeux de ceux qui le méconnoissoient.

Tu me reconcilies avec toi, dit Cozro. Je me trouve heureux d'être l'instrument de ta bonté; & tu vas le devenir toi-même dans l'accompliſſement de tes bons desseins.

Je veux, dit Nourjahad, faire bâtir

des Hôpitaux pour les vieillards & les infirmes : ma maison sera l'auberge du voyageur indigent & fatigué. Je voudrois aussi en faire un Tribunal, où toute bonne action recevroit sa récompense, & toute bassesse sa punition : je voudrois, par mon exemple, encourager les bons, à l'avenir, & intimider les méchans.

Béni soit le dessein de votre cœur, dit Cozro : & Nourjahad se sentit soulagé de ses inquiétudes en finissant cette conversation. Il conduisit Cozro au souterrein qui renfermoit tous les dons du Génie. L'esclave lui fit remarquer le danger d'une telle opulence, qui tôt ou tard devoit attirer les observations d'un public curieux, & faire soupçonner de magie un homme toujours riche & toujours jeune. En conséquence il lui conseilla d'abandonner le séjour d'Ormuz, & de distribuer ses richesses en différens lieux, comme un moyen de ne manquer de rien nulle part, & d'étendre ses bienfaits sur tout le genre humain.

Oui, dit Nourjahad, vous me donnez un bon conseil, & je me vois maintenant libre de m'éloigner d'Ormuz. Vous m'accompagnerez, Cozro. Votre pru-

dence me guidera dans mes courses ; & puisqu'il faut qu'un jour la mort vous arrache à mon amitié, vous emploierez votre vie à me mettre en état de me conduire par vos préceptes, quand je vous aurai perdu.

Venez, continua-t-il, je me sens pressé de commencer ma nouvelle vie. Allons ensemble parcourir la Ville, où il ne doit demeurer qu'un petit nombre des hommes qui ont pu me connoître. Je ne veux pas quitter ma Patrie, sans y avoir effacé les traces de mes égaremens passés.

Je vous l'ai déjà dit, Nourjahad, ajouta Cozro ; je bénis le dessein de votre cœur. Mais c'est encore un vice que l'ardeur aveugle de bien faire. Réprimez-vous en tout : & sachez qu'aujourd'hui même où vous avez recouvré votre liberté, vous n'êtes pas le maître de sortir de votre maison. Pourquoi ? dit Nourjahad. Parce que le jeune Sultan, reprit Cozro, par la douleur de la mort de son pere & par le respect de sa mémoire, fait observer un deuil solemnel qui durera vingt jours ; qui ferme toutes les boutiques, les lieux publics, excepté les mosquées, & qui défend à toute personne de s'occuper

d'affaires, ni de se montrer dans les rues, excepté aux esclaves qui vont à leurs provisions.

En ce cas, dit Nourjahad, je ne veux point encourager les autres à manquer à leur devoir. Cependant, comme de soulager les pauvres est une œuvre méritoire, ce ne seroit pas honorer la mémoire du Sultan, que de la différer; & tu peux, toi, Cozro, dans ton habit d'esclave, parcourir la Ville sans rien appréhender. Si tu viens à bout de remédier à un seul besoin, tu auras fait une meilleure action qu'en te conformant avec une soumission scrupuleuse à cette apparence de douleur publique, dont il est probable que peu de personnes sont véritablement touchées. Cozro ne se refusa plus à l'empressement de Nourjahad, il prit une grande bourse remplie d'or, & il partit pour exécuter les ordres de son maître.

Nourjahad, fidele à sa nouvelle résolution, changea sa maniere de vivre; se leva dès la pointe du jour, & trouva le secret de rendre les heures fugitives & riantes, par les études & les méditations. Il réforma son luxe & l'intempérance

avec laquelle on ordonnoit sa table ; & ce fut encore un secret qui, lui procurant une santé plus sûre, un sommeil plus paisible, le disposoit à n'avoir que des idées calmes & charmantes. Il n'étoit pourtant pas heureux : Mandane revenoit, avec toute sa beauté, son innocence & ses vertus, à sa pensée. Il auroit voulu la retirer du tombeau, & lui faire partager le privilege de sa destinée, ne jamais aimer qu'elle, & n'être aimé que d'elle : il concevoit qu'il n'en pourroit aimer d'autre, & qu'il auroit toujours à dévorer l'amertume de ne pouvoir être aimé : il ne se consoloit que par la résolution de se livrer au charme de la vertu, dont Mandane étoit la pure image sur la terre.

Les récits des bonnes œuvres qu'avoit fait Cozro étoient les seules distractions agréables qui interrompissent sa mélancolie : il attendoit les soirées avec impatience, parce que c'étoit l'heure où Cozro revenoit de la ville. Au dix-huitieme jour du deuil, le fidele esclave ne revint pas, & Nourjahad entendit frapper à sa porte avec grand bruit : c'etoit un des Officiers du Cadi qui entra brusquement, & qui dit à Nourjahad : » Pourquoi

» avez-vous eu la témérité de mépriſer » les ordres du Souverain, & d'envoyer » votre émiſſaire parcourir la ville ? «

Ce n'eſt pas mon intention, dit Nourjahad, que mon eſclave déſobéiſſe aux ordres du Sultan. Je ne lui ai permis que d'uſer de la liberté que le deuil accorde à ceux de ſon état. Vous mentez, repliqua l'Officier ; & ce n'eſt pas ſans un coupable myſtere que vous avez fait diſtribuer de ſi grandes ſommes. Un particulier ſe rend ſuſpect de très-grands deſſeins, lorſqu'il ſe permet des charités auſſi ruineuſes : votre eſclave eſt en priſon, & je vous arrête pour vous y conduire.

Nourjahad parut pénétré de cette offenſe qu'on pouvoit faire à un homme immortel. Il ne réſiſta point, & ſuivit ſon garde à la priſon où étoit Cozro. L'orgueil du Maître plia ſous l'idée d'une condition commune : ils s'embraſſerent, & l'eſclave raconta, qu'ayant répondu à ceux qui l'avoient arrêté, qu'il venoit de diſtribuer des aumônes à des malheureux, on lui avoit répondu qu'il donnoit une frivole excuſe ; mais qu'on le laiſſeroit paſſer, s'il diſtribuoit le reſte de ſa

bourse aux soldats. Tout le monde est juge du méchant. La seule peine qu'il étoit en mon pouvoir d'infliger à ces misérables, ajouta Cozro, c'étoit de les refuser : l'un d'eux me frappa : je lui rendis le coup : ils me traînerent chez le Cadi, devant lequel rien n'est plus aisé que d'être coupable quand on est honnête.

O Ciel ! s'écria Nourjahad ; à quels maux la soif de l'or nous expose ! & comment as-tu pu balancer entre ta liberté & ce misérable argent qu'on te demandoit ? — Je n'ai point balancé, dit Cozro : j'ai la regle de la justice gravée dans le fond du cœur ; & je suis sûr d'avoir bien fait quand j'ai refusé. Ah ! dit Nourjahad, si c'est mal fait que de bien faire, je suis le seul coupable. — Ecoutez, dit l'Officier du Cadi : vous n'avez qu'à faire un beau présent à Moussoul Cadi ; & je me chargerai d'arrêter cette affaire, parce que vous paroissez être d'honnêtes gens. — De tout mon cœur, dit Nourjahad ; dites-moi la somme qu'il faut, & laissez-moi la liberté d'aller la prendre chez moi.

Non, dit Cozro : la vie & la liberté ne se rachetent pas à des conditions humiliantes. Nous sommes innocens. Il faut que

que le Sultan nous juge. S'il nous condamne, alors il sera clair que les loix humaines ne valent rien : & si nous mourons, nous serons heureux d'aller dans une autre vie, où les loix sont plus sûres. Ce fut sa résolution, dans laquelle il demeura inflexible. L'Officier se retira. Cozro passa toute la nuit dans un sommeil paisible, & couché sur le plancher. Le lendemain, on le conduisit en présence du Sultan.

Nourjahad réfléchissoit, pendant ce temps-là, & ses réflexions l'humilioient singuliérement. Quelle grandeur d'ame doit avoir cet homme pour s'élever ainsi au-dessus des passions humaines, de la destinée mortelle & de l'adversité ! Quelle est ma foiblesse, à moi, d'avoir des craintes dont mon privilége me délivre ! quelle est ma sottise d'avoir renoncé à l'espoir de la vie future, où tout est bien, pour jouir des plaisirs faux & fugitifs de ce monde, où tout est mal ! C'est-là ce que disoit Nourjahad en attendant le retour de Corzo, qui reparut enfin avec une contenance joyeuse, qui lui fit espérer une heureuse issue de cette aventure.

Nourjahad étoit déjà tout consolé de

revoir ſon ami, lorſque cet ami lui dit : Je viens vous dire adieu : nous allons être ſéparés pour jamais : cette idée me fait trouver notre ſéparation cruelle : ſi j'avois l'eſpérance de vous revoir dans les demeures céleſtes, j'irois à la mort auſſi gaîment que je ferme les yeux aux approches du ſommeil.

Quoi ! dit Nourjahad ; ô mon ami ! ſeroit-il poſſible que l'innocent périſſe ! — Et quel mal y a-t-il à cela ? dit Cozro. Quèſt-ce que cette vie où tu mets ton bonheur, Nourjahad ? La ſeule exiſtence réelle eſt celle dont les bienheureux jouiſſent après leur paſſage ſur la terre : tes jours ſont prolongés à l'infini ; mais en ſuppoſant que tu puiſſes encore ſatisfaire tous les deſirs de ton ame inſatiable, je ne voudrois pas de ton ſort pour renoncer à l'eſpoir du Paradis. Que veux-tu qu'on faſſe dans ce monde rempli de traverſes, de tyrans & de perfides ; où l'on fait paſſer la bienfaiſance & la charité ſous les noms odieux de trahiſon & de ſédition ?

Oui, Nourjahad, pourſuivit-il, la ſimple déſobéiſſance aux ordres du Souverain, ne mériroit pas la mort : mais on

me la donne sur la supposition que les largesses que tu as versées par mes mains étoient un attentat contre l'Empire, & que j'étois complice d'une instigation secrete que tu me faisois proposer pour faire des rébelles dans la nation.

Oh ! que ne m'est-il possible de mourir avec toi ! dit Nourjahad ; que puis-je faire au monde sans tes conseils & sans ton amitié ? mais, mon ami, pourquoi nous soumettrions-nous à la tyrannie ? le Geolier qui nous garde peut encore mettre un prix à notre délivrance. Cent mille, dix millions de pieces d'or, s'il les faut, nous pouvons les donner. — Et que ferons-nous ensuite, dit Corzo ? Nous nous éloignerons ensemble de la ville d'Ormuz, dit Nourjahad. — Et nous y laisserons vos trésors, ajouta Cozro ; car il seroit impossible de les emporter sans être découvert.

Je n'en veux plus, dit Nourjahad : puissent-ils demeurer à jamais ensevelis dans les entrailles de la terre, & ne devenir pour personne un piege aussi funeste qu'ils l'ont été pour moi !

Loue, trois fois loue le saint Prophete, qui fait enfin briller le jour de la

sageſſe dans le cœur de Nourjahad : ſuivez votre deſſein d'acheter votre liberté, pourſuivit Cozro ; mais ne ſongez point à ma vie : je la mépriſe ; & je vous répete qu'il n'y a rien en ce monde que je puiſſe mettre en comparaiſon avec la gloire que j'attends dans l'autre : vous ſeriez cruel de retarder ma félicité ; n'eſſayez point de me ſéduire par l'image de quelques plaiſirs vains, pour me mettre au riſque de perdre ces joies ineffables qui ſont le partage des bienheureux.

Nourjahad partagea l'énergie avec laquelle ſon eſclave parloit : il éprouva une ſainte ardeur qu'il n'avoit jamais reſſentie ; & il s'écria, dans un tranſport qui le dégageoit de ſa corruption humaine : O divin Prophete, répands, je t'en conjure, daigne répandre ce don que je t'avois demandé dans l'ignorance & la préſomption de mon cœur : c'étoit une malédiction, & non pas un bienfait. Je renonce aux richeſſes & à mon immortalité ; ramene-moi ſous le ſort commun des mortels ; délivre-moi des chaînes de cette vie, & place-moi devant ta face, ô Mahomet, dans les ſacrés bocages du Paradis.

Il se prosterna le visage contre terre, & Corzo gardoit un silence respectueux tandis qu'il demeuroit dans cette posture. Quand il le vit se relever : Il faut nous separer, lui répéta-t-il : puisse notre grand Prophete entendre votre priére, afin que nous nous revoyions un jour devant lui !

Nourjahad étoit demeuré seul, abandonné au ver de la réflexion, & il gémissoit sur son étrange destinée, lorsque les portes de sa prison s'ouvrirent subitement. Le donjon fut, au même instant, éclairé d'une lumiere céleste, & il vit, devant lui, son Génie qui lui disoit : Homme fragile, nous avons vu delà haut ton repentir : je viens reprendre le don que tu méprises : réfléchis avant que je prononce l'arrêt irrévocable de ta destinée.

Je suis inébranlable, dit Nourjahad ; & je veux redevenir comme les autres mortels ; me faire mon bonheur moi-même par ma propre intelligence, & par mes vertus. — Attends ce qui t'arrivera demain, dit le Génie : & au même instant il disparut avec la lumiere qui l'environnoit ; & le donjon reprit son obscurité.

Nourjahad demeura prosterné jusque dans la nuit bien avancée, que le Geolier entra pour lui annoncer la mort de Cozro. — Heureux, heureux Cozro, dit-il, tu es, maintenant, hors des atteintes de l'infortune & de la malignité des mortels..... Vous serez bientôt aussi fortuné que lui, dit le Geolier. Le Sultan est un jeune homme: à sa place & à son âge, on est environné de favoris adroits & avides. Votre immense richesse vous a fait des envieux; & si l'on peut confisquer tous vos biens au Sultan, c'est comme si on se les confisquoit à soi-même. Vous êtes sûr de périr, vous dis-je, à moins que vous soyez moins inflexible que votre esclave, qui est mort comme un désespéré, sans vouloir demander grace. Je me charge de tous les risques, si vous voulez que je vous sauve dès cette nuit.

Je renonce à tout, dit Nourjahad avec fermeté: je renonce à ma richesse que le Sultan peut dévorer, à la vie qui me surcharge, aux traîtres qui me séduisirent; & rien ne me détournera de l'héroïque exemple de mon ami.

Nourjahad se défit ainsi du Geolier, & passa le reste de la nuit dans une ré-

signation paisible, qui étoit le fruit du changement de son ame. Le lendemain le Geolier ouvrit sa porte, & annonça qu'il alloit paroître devant le Sultan, être jugé avec rigueur, & se repentir, peut-être, de son refus orgueilleux. — Marchons, dit Nourjahad; & il ne proféra pas un mot jusqu'à ce qu'il parut devant Schemerzad, qui étoit assis sur un Trône, & environné de toute sa pompe effrayante, qu'il renvoya pour ne garder qu'un seul homme assis à ses pieds, & que Nourjahad prit pour le premier Visir.

On l'interrogea d'une voix sévere sur sa désobéissance aux ordres de l'Edit; & il répondit en se prosternant: Je n'ai rien à répondre au premier article: je conviens d'avoir fait distribuer de l'argent aux sujets de Sa Majesté, dans un temps où il étoit défendu de sortir. — Et quel étoit le motif de cette profusion, dit Schemerzad? — D'attirer sur moi la miséricorde du Ciel, de réparer de grandes fautes en soulageant les maux d'autrui. — Et comment, ajouta le Sultan, me persuaderas-tu que la charité étoit ton unique motif?

Par le serment que je fais, dit Nour-

jahad, de n'avoir jamais conçu d'intention contre l'Etat, & par la liberté que je prends de faire observer à mon souverain Maître que si j'eusse voulu faire un emploi criminel de mes biens, j'en avois assez pour acheter la fidélité de tous ses sujets, & de ceux sur-tout qui approchent le plus de sa Personne sacrée. — Où sont-ils cachés ces trésors, dit Schemerzad? — Je les donne à Votre Majesté, dit Nourjahad; & si elle me permet de me faire accompagner de telle personne qu'elle jugera à propos, je ne demande que le temps d'aller à ma maison pour les livrer. — Tu ne sortiras point de ma présence, dit le Sultan, mais tu peux apprendre à mon Visir quel est le lieu où je dois les envoyer chercher.

Nourjahad fit la description de sa cave souterreine; il en remit la clef, & le Visir partit: mais dès que ce Visir fut revenu, & qu'il eut rendu compte de sa commission: Perfide & insolent esclave, dit le Sultan, ne crains-tu point la mort? Non, dit Nourjahad. — Et ne crains-tu point de châtiment plus cruel pour en imposer à ton Maître? tu sais qu'il n'y a rien dans cette cave où tu disois que tes trésors étoient déposés.

Rien! reprit Nourjahad étonné : par la tête de notre saint Prophete, la derniere fois que j'y suis descendu, j'y ai laissé de quoi acheter mille fois cet Empire. Le Visir parut blessé de cette assertion, & répondit avec dédain : Ne m'accuseras-tu pas d'avoir volé ce trésor ? mais comme tu es un rêveur, ce sera peut-être un esprit aérien, un ange malfaisant qui te l'aura pris.

Nourjahad se rappella subitement qu'il avoit rendu à son Génie ses trésors & son immortalité ; & il répondit froidement : Vous avez raison : c'est probablement un certain Génie, protecteur de mes jours, qui m'a repris mes trésors. Votre Majesté, dit le Visir au Sultan, peut avoir pitié de l'extravagance de ce criminel : mais elle feroit bien de l'envoyer sur les traces de son esclave, qui ne s'est pas montré moins opiniâtre à cacher le lieu où étoient les trésors de son Maître. Cozro l'a-t-il nié comme vous le dites ? s'écria Nourjahad. Oui, dit le Visir ; & nous verrons si tu auras la même fermeté que ce misérable nous a fait voir.

Sais-tu, Ministre cruel, reprit hardiment Nourjahad, quel étoit celui que tu

appelles un misérable? L'ame de Cozro l'élevoit au-dessus de toi, infiniment plus que le rang du Sultan ne l'éleve au dessus du moindre de ses sujets..... Seigneur, ajouta-t-il, en se jettant aux pieds de Schemerzad, je vous ai dit la vérité : vous n'avez pas de moyens de m'en arracher davantage. J'étois prêt à vous faire le sacrifice de ma richesse ; je suis prêt à vous faire celui de ma vie.

Tu ne crains point la mort ? dit le Sultan. Il est inutile que je me répete, dit Nourjahad ; & il regarda le Sultan sans rien ajouter. Alors Schemerzad frappa des mains ; & au lieu des esclaves que Nourjahad s'attendoit à voir paroître pour le saisir, il vit à côté du Trône son bon Génie, précisément dans la forme céleste sous laquelle il l'avoit vu deux fois.

Dans la surprise que lui causoit cette apparition, Nourjahad tressaillit & recula en fixant les yeux sur la figure divine. On le laissa quelques momens dans son attitude immobile, après quoi on lui fit entendre de grands éclats de rire que firent en même tems le Sultan, le Visir & le Génie.

Cet extraordinaire incident jetta Nour-

jahad dans une nouvelle surprise ; & sans lui donner le tems de se remettre, le Génie ôta une guirlande de fleurs, entremêlée de pierreries, qui lui tomboit sur les yeux, & à laquelle étoit attachée une fausse tête parée de cheveux blonds qui tomboient en boucles sur ses épaules ; ce qui découvrit une multitude de cheveux noirs, de beaux yeux bleus & un visage charmant, qui firent reconnoître à Nourjahad son adorée Mandane.

Mais ses facultés étoient alors trop absorbées par la surprise, pour pouvoir se livrer aux transports qu'il auroit éprouvés dans toute autre occasion. Il continua de demeurer immobile ; & le Sultan, pour le tirer de cet état, lui dit : Regarde, Nourjahad, regarde le visage de ton Maître, qui n'est plus le courroucé Schemerzad, mais le véritable Schemzeddin, ton protecteur & ton ami.

Si je ne savois, dit alors Nourjahad, que tout ceci n'est qu'une illusion, ou peut-être un jeu cruel de Votre Majesté, je croirois en effet que vous êtes Schemzeddin, tant vous lui ressemblez ; mais mon royal Maître est mort ; & la beauté que j'aimois ne peut redescendre des

régions céleſtes où elle jouit de la récompenſe de ſa vertu. A ces mots, le Sultan éclata de rire une ſeconde fois. Et pour qui, dit le Viſir, en détachant ſon turban & une fauſſe barbe qu'il portoit, pour qui me prends-tu?

Par Mahomet, s'écria Nourjahad en reculant, je te prendrois pour mon ami Haſem, ſi je ne ſavois . . . . — Tu ne ſais rien, lui dit le Sultan en deſcendant de ſon Trône; il eſt tems de te détromper, & de t'expliquer le myſtere des événemens extraordinaires qui ont égaré tes eſprits.

Apprends donc, Nourjahad, que la viſion de ton Génie étoit un jeu de mon amitié, pour éprouver ton cœur & te refaire un jugement plus ſain que celui que j'avois vu ſe développer en toi. L'eſſence merveilleuſe que te donna cette Vierge charmante ſous ſon déguiſement céleſte, n'étoit qu'une drogue ſoporifique, dont l'effet ſubit me donna l'occaſion de faire porter dans ta chambre ces urnes que tu croyois remplies de tréſors réels, & où il n'y avoit rien de réel que l'or monnoyé dont je faiſois le ſacrifice pour mon expérience. Toutes les fois que

tu as dormi, on avoit jetté du même soporatif dans ton vin ; & à ton réveil, il étoit aisé de te faire croire ce que ton imagination aidoit à te persuader. Tu dois t'expliquer à toi-même tout le reste jusqu'au moment où ta férocité te fit porter le poignard au sein de Cadiza, & où je pris moi-même la résolution d'examiner ta conduite sous la figure de Cozro.

Dans l'espace de quatorze mois, je suis venu à bout de te donner une expérience de quatre fois autant d'années qu'il en faut pour la durée ordinaire de la vie. Les vicissitudes que tu aurois éprouvées en vivant autant que tu le desirois, auroient été toutes semblables à celles qui t'ont corrigé. Que ce rêve soit ta leçon pour l'avenir. Reprends ton aimable Mandane, ton ami Hasem, & mes bontés. Ne perds jamais de vue ce que tu as dit toi-même, *que tu veux être comme les autres, te faire ton bonheur par ta propre intelligence* ; pénetre-toi de l'idée qu'une longue vie seroit un long châtiment, & qu'il n'y a que Dieu qui exerce des loix sans y être soumis.

O mon Maître ! mon Souverain ! toi,

créateur de ma nouvelle exiſtence, comment puis-je exprimer le ſentiment qui me pénetre ? ce n'eſt que dans ton ame que tu dois trouver le prix de tes bienfaits.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LES AVENTURES DE VICTOIRE PONTY.

Paris 1758 (*).

VICTOIRE PONTY, élevée à la campagne, étoit née pour régner dans les Villes. Sa beauté extraordinaire n'attendoit que le grand jour; la nature avoit ajouté à ce présent si considérable, toutes les qualités que l'art gâte dans le monde, & toutes celles qu'il perfectionne.

Elle étoit fille d'un Intendant de maison, qui, trop honnête homme pour faire ce métier avec avantage, s'étoit laissé ruiner par un maître ingrat & prodigue;

(*) Nous ne croyons pas qu'il reste des exemplaires de cet Ouvrage chez les Libraires.

& venoit de mourir dans le regret d'avoir dissipé le bien de sa fille, sans avoir fait celui de personne.

Victoire avoit perdu sa mere, encore au berceau; elle avoit été confiée à une tante, dévote outrée & point riche, qui ne pouvoit lui faire aucun bien, & pouvoit lui faire beaucoup de mal, en accoutumant son esprit à penser faux sur mille choses étrangeres aux mœurs, & dont les esprits séveres veulent toujours faire dépendre l'estime du public & le repos de la conscience.

La jeune Ponty ainsi livrée dans la campagne, aux impressions d'un exemple & d'une éducation toujours dangereux, couroit risque de n'être jamais qu'une jolie personne parfaitement ridicule, & peut-être un jour extrêmement vicieuse. Heureusement il y avoit dans le voisinage un homme de bon sens, qui connoissant le monde, ayant remonté au principe des préceptes, & condamnant les dévots sans discernement, se contentoit d'être vertueux.

Victoire dût son salut à cet honnête homme. Il eut occasion de lui parler quelquefois en particulier. Il vit un jeune

esprit qui ne savoit que croire, & un bon cœur qui ne savoit qu'obéir. Il se fit un devoir de cultiver avec ménagement un terrein qu'on accabloit. Montluison étoit un homme de naissance, jeune encore, que les chagrins avoient éloigné du monde, & qui dans la retraite même n'eût pu être que très-malheureux, si la fortune ne s'étoit enfin résolue à devenir équitable pour lui. Il avoit perdu tout son bien par des vols & par des malheurs ; & il alloit être réduit aux ressources, lorsque l'amour eut pitié de lui. Une jeune veuve lui offrit ses biens avec sa main, & ce mariage venoit d'être conclu, lorsque Ponty fit sa connoissance. L'amour ne lui avoit cependant pas tout accordé. Il n'aimoit pas, à beaucoup près, autant qu'il étoit aimé ; mais il étoit né très-vertueux, & étoit bien convaincu, en s'engageant, que la vertu lui tiendroit lieu d'amour auprès de sa femme. Il étoit en effet si reconnoissant de ce qu'elle avoit fait pour lui, que rien au monde n'eût pu altérer la fidélité qu'il lui avoit jurée.

Victoire eut à peine goûté les maximes éclairées de Montluison, qu'elle ne songea plus qu'à l'attirer au Château,

pour jouir quelquefois de sa conversation. Elle y réussit, & dans peu de tems eut un esprit aussi formé que son âge pouvoit le permettre. Un homme qui lui apprenoit à penser, lui parut un bienfaiteur respectable. Elle l'envisagea d'abord sous cette forme; mais ce bienfaiteur n'avoit pas quarante ans; c'étoit, pour ainsi dire, le premier homme qu'elle eût encore vu. A quinze ans, on ne distingue que pour aimer. Victoire aima sans le savoir; elle avoit une reconnoissance vive: l'amour est impénétrable sous ce voile charmant. Elle ne se trouva point différente d'elle-même, & se livra aux douces impatiences que font naître le désir de revoir ce qu'on aime, & le desir de le revoir encore.

Son bonheur fut comme celui des ames tendres, il dura peu. Heureuse du moins dans ce changement de situation de n'avoir pas mieux connu les douceurs de l'amour! Montluison qui avoit été d'abord très-assidu, cessa insensiblement de l'être; il finit par ne plus paroître au Château. Victoire soupiroit, envoyoit chez lui, lui écrivoit. De courtes réponses ne la consoloient pas, mais servoient à l'abuser. Des affaires continuelles étoient le pré-

texte d'un éloignement cruel. Il ne revenoit pas, mais il faisoit espérer qu'il reviendroit. On ne connoît point l'étendue de ses desirs, lorsqu'on n'en connoît pas la cause ; & la moindre espérance est alors une assez grande consolation. Victoire attendoit donc de plus doux momens ; sans soupçonner la raison de son impatience.

Elle reçut un jour un billet, par lequel il lui apprenoit qu'il avoit quelque chose à lui communiquer, & qu'il desiroit qu'elle pût lui fournir le moyen de lui parler en particulier.

Ce fut un ordre pour elle. Elle répondit qu'il la trouveroit dans le parc, à l'issue du dîner. La réponse fut très-courte. On croit hâter un doux moment, en se livrant au plaisir de s'en occuper.

Elle trouva Montluison au lieu du rendez-vous. Elle rougit en l'appercevant ; ses genoux tremblerent sous elle. Il vit son trouble ; & la regardant avec beaucoup de modestie : J'ai souhaité vous parler en particulier, lui dit-il ; j'ai en effet des choses à vous dire qui sont pour vous d'une très-grande conséquence.... Il faut qu'elles ne soient point agréables,

répondit Victoire, car il me semble que vous voudriez n'avoir point à me les apprendre. Rassurez-vous, Monsieur, je suis accoutumée à souffrir. Une fille qui n'a jamais connu sa mere, qui a perdu son pere sans pouvoir le regretter, à qui la fortune n'a laissé qu'un asyle incertain qu'elle peut lui enlever à toute heure, par la mort d'une tante pauvre & presque indifférente au malheur des autres; une telle fille doit s'attendre à ce qu'il y y a de plus triste..... Vous m'encouragez, répondit-il; je compte sur votre raison, je compte aussi un peu sur votre estime. Ce qui m'amene, devroit seul m'enhardir, c'est un service que je veux vous rendre; mais il y a des services auxquels on ne doit songer qu'après avoir obtenu l'estime de ceux à qui on veut les faire accepter.... La mienne vous est acquise, lui dit la jeune Ponty; ma reconnoissance en est le gage; quelle reconnoissance! Il n'en fût jamais de plus juste, comme il n'en sera jamais de plus vive. Vous avez formé mon esprit & mon cœur: hélas! dans le triste état où je suis réduite, par les rigueurs de la fortune, c'est le bienfait le plus grand, le plus res-

pectable. Votre modestie doit souffrir que je nomme ainsi ce que vous avez fait. Ce seroit reprendre vos dons que de m'empêcher de les apprécier.... Eh bien, Mademoiselle, jouissez donc de ce que j'ai fait pour vous; hélas! vous êtes trop condamnée à m'en remercier. Toute votre estime, toute votre reconnoissance, peuvent à peine suffire à vous acquitter. Les principes que je vous ai donnés, commencent dès aujourd'hui à devenir pour vous un trésor inestimable, si vous daignez en faire usage : je suis forcé de vous y contraindre. C'est un emploi cruel pour moi, & peut-être n'aurois-je pas la force de l'exercer, si je n'étois attaché à vous par mes propres bienfaits... Ordonnez, répondit Victoire; vous me faites trembler, mais je n'en suis pas moins empressée à vous écouter..... Connoissez-vous l'amour, Mademoiselle? Oui, Monsieur, on me l'a peint comme un ennemi dangereux. Mon esprit est prévenu contre lui, j'espere qu'il n'entrera jamais dans mon cœur.... Vous seriez donc fâchée d'aimer? Vous ne voudriez pas consentir à vous livrer.... Non, Monsieur, je serois même humiliée que quelqu'un en

conçût l'espérance.... Ah ! Mademoiselle, quelle étrange sécurité ? Eh bien, apprenez que cet amour si redoutable, que cet ennemi si puissant est déjà le maître de votre cœur ; oui, Mademoiselle, vous aimez : soyez humiliée ; mais que votre humiliation se tourne en désespoir. Vous aimez, & ce n'est que la moitié de votre foiblesse ; celui qui malheureusement a troublé votre raison, ne peut jamais que frémir lui-même de l'avoir troublée ; il ne peut plus vous voir & vous parler, que pour détester un empire odieux ; c'est un homme marié, un homme que la reconnoissance enchaîne : toutes les loix, tous les devoirs l'éloignent de vous ; le Ciel même est entre vous & lui... Ce coup de foudre anéantit Victoire. Elle étoit accoutumée à écouter, comme un oracle, celui qui lui parloit ; & dans ce moment son cœur trop éclairé, confirmoit toute sa terreur. Eh ! Monsieur, s'écria-t-elle, que m'apprenez-vous ! Qu'allez-vous penser de moi ? Où dois-je me cacher ?... Dans le sein de Dieu, Mademoiselle ; il n'appartient qu'à lui de guérir une ame tendre ; il vous tend les bras pour vous recevoir, ce n'est que

là que vous retrouverez toute votre raison.

La triste Ponty fondoit en larmes : elle n'osoit regarder son juge inexorable : non qu'elle craignît la rigueur de ses arrêts, elle ne craignoit que d'en augmenter la cause. Malgré sa confusion, elle voulut pourtant douter de sa foiblesse : Quoi ! reprit-elle, j'ai pu m'égarer à ce point ! j'ai pu nourrir des sentimens criminels, & m'ignorer moi-même au milieu de mon crime ! non, cela ne se peut pas, une si étrange sécurité est incroyable : je n'ai jamais eu que de l'amitié, de la reconnoissance. Je suis née vive & très-sensible ; je me suis fait une loi de m'acquitter envers vous, & c'est cette vivacité ; cette sympathie extrême.... Ah ! Mademoiselle, vous cherchez à vous abuser : tremblez d'y réussir ; mais non, vous n'y réussirez point ; Dieu vous protégera contre vous-même ; il accordera à ma douleur votre repentir & votre guérison.

Elle céda enfin à la conviction. Montluison lui en adoucit l'amertume : il lui dit que ce qui lui étoit arrivé pouvoit arriver à toutes les femmes, & qu'il y

avoit même une vertu particuliere à en ressentir un aussi vif regret. Vous ne devez donc point vous affliger, lui dit-il; nous sommes foibles, & nos premiers sentimens ne sont jamais des crimes; mais nos premieres réflexions, en nous éclairant, nous assujettissent à une réforme indispensable : tirez des vôtres l'avantage infini de marcher ferme dans la voie du devoir. Vous pouvez même à ce prix bénir Dieu de vous avoir laissé un moment exposée à votre foiblesse.

Il la quitta après l'avoir ainsi rassurée & éclairée : elle alla s'enfermer dans sa chambre. Une sombre & vague rêverie l'y retint jusqu'au soir. Tout étoit mort pour elle; elle n'eut pas une seule idée qui pût la tirer de sa léthargie. Dans l'abîme de la douleur on n'est plus, on ne sent pas même qu'on a cessé d'exister.

Il fallut descendre pour se mettre à table. Trop accablée pour penser à le paroître moins, elle apporta chez sa tante tous les signes de la douleur. On fut frappé de l'état où elle paroissoit être : on lui en demanda la raison, elle se mit à pleurer : les questions redoublerent : on voulut la consoler dans être instruit : elle répondit

répondit que ce n'étoit rien, qu'elle ne savoit pas pourquoi elle pleuroit ; mais en le disant, elle pleuroit encore, & il étoit aisé de voir qu'elle étoit accablée de la plus grande tristesse.

On fut obligé de la laisser retourner dans sa chambre : elle y fut à peine entrée, qu'elle se jetta dans un fauteuil : ses jambes ne la soutenoient plus. Elle voulut faire des réflexions ; ses idées se perdoient dans l'immensité de sa douleur ; elle ne put prononcer que quelques mots mal articulés. Que dire ? à quoi fixer son esprit dans ces momens affreux ? Hélas ! tout l'esprit est dans le cœur, & le cœur est sur une mer furieuse dont les flots le repoussent sans cesse d'une extrémité à l'autre.

Elle put enfin prononcer quelques mots : tout tristes qu'ils étoient, ils avoient de la douceur pour elle : elle jouissoit du moins du plaisir de penser. Après l'accablement extrême, c'est renaître que de distinguer ce qu'on sent. Les larmes recommencerent à couler. Hélas ! s'écria-t-elle, je suis donc condamnée à mourir : tout s'éteint pour moi ; mes yeux même sont éteints.... C'est donc là où nous

conduiſent l'eſtime & la reconnoiſſance : l'amour ſe cache ſous les ſentimens les plus juſtes ; & tous les hommes ſont dangereux dès qu'ils nous paroiſſent eſtimables..... Elle paſſoit de l'étonnement d'une paſſion qu'elle ne pouvoit concevoir, aux réflexions qui pouvoient l'exciter au ſacrifice qu'elle avoit à faire. J'obéirai, ſe diſoit-elle, oui, j'éteindrai des feux coupables & honteux ; le devoir m'y contraint, je m'y ſens ramenée par l'admiration que m'inſpire un homme ſi reſpectable. Hélas ! j'étois dans ſes mains comme un foible roſeau.... Tout autre que lui peut-être.... Je frémis..... quelle vertu ! & quelle reconnoiſſance ne lui dois-je point, après avoir ſi bien éprouvé la foibleſſe humaine !

Sa réſolution étoit ſincere ; mais la volonté eſt bien ſubordonnée au ſentiment. Montluiſon lui avoit dit qu'il falloit recourir à Dieu ; elle s'y ſentoit diſpoſée par la mélancolie : elle ne ſortoit preſque plus de ſa chambre, & de continuelles méditations rempliſſoient du moins le vuide que la machine éprouvoit. Elle s'attendriſſoit quelquefois au pied des Autels ; ſon cœur encore rempli

d'amour, saisissoit le prétexte de l'occasion; alors ses idées se portoient vers Montluison, mais elle ne soupçonnoit pas qu'il fût l'auteur de cette ferveur séduisante.

Enfin la fortune, constante à la persécuter, fit naître un sujet de diversion bien triste pour elle. Sa tante, qui depuis long-tems avoit une très-mauvaise santé, venoit de se trouver très-mal, & l'on commençoit déjà à désespérer de son état. Victoire n'aimoit, ni n'estimoit sa tante, quoiqu'elle ne vécût que par elle : (il y a des personnes qui, malgré leurs bienfaits, sont très-haïssables & très-méséstimables); mais elle avoit toujours caché ses sentimens; & dans ce moment critique, les soins qu'elle lui rendit furent au moins l'équivalent de ce qu'elle en avoit reçu. La tante mourut, & ses derniers soupirs furent dans le château le signal de l'avidité & de l'inhumanité. Elle laissoit deux filles également dépourvues de beauté & d'esprit, dont l'infortunée orpheline n'avoit jamais éprouvé qu'une basse jalousie. Victoire n'attendoit d'elles aucun secours, quoiqu'elle restât sans ressource; mais elle étoit en

droit d'en attendre du moins cette sorte d'honnêteté qui laisse aux malheureux l'espérance d'inspirer de la pitié. On ne lui donna pas le tems de se faire la moindre illusion. Elle fut obligée de voir toute la rigueur de son sort : on ne lui fit pas la grace de lui prononcer son arrêt ; il étoit plus doux pour ces ames cruelles de le lui laisser deviner. Les plus insolens procédés l'eurent bientôt instruite : elle comprit qu'elle ne pouvoit plus rester dans cette maison que pour y éprouver combien l'infortune a de cruels détails.

Que va devenir une malheureuse à qui il ne reste que de la beauté ? Une personne vertueuse, dans le malheur, regarde la beauté comme un malheur nouveau. Elle avoit aussi la ressource de l'esprit ; mais pour en faire usage, il falloit qu'elle se rapprochât du monde ; & dans la solitude, l'esprit nourri des réflexions de la sagesse, voit toujours le monde par le côté des écueils & des précipices. Il ne s'offroit rien à son imagination qui pût adoucir sa douleur. Cependant cette douleur n'étoit pas extraordinaire. Il reste toujours aux ames nobles & innocentes leur courage & leur vertu. La lecture l'avoit

familiarisée avec le malheur, en lui offrant ces grands tableaux où les révolutions de fortune sont si nombreuses. Elle avoit en Dieu une espérance sans présomption ; & la résolution d'être toujours sage, aidoit encore à sa consolation, malgré la nécessité de l'être.

Au milieu de ses tristes pensées, elle reçut une lettre de Montluison. Il me semble, lui disoit-il, que je puis à présent me féliciter de la chose du monde que j'ambitionnois le plus. Je ne reçois plus de billets de vous ; je présume que mes conseils ont eu tout leur effet. Je puis donc vous adoucir sans danger l'impression qu'un ton extrêmement sévere vous a peut-être laissée. Soyez bien convaincue, Mademoiselle, que l'intérêt seul de votre repos & de votre gloire m'a déterminé à vous traiter avec si peu de ménagement. Vous aviez besoin d'un remede violent : pour me résoudre à l'employer, j'ai eu besoin de toute mon amitié ; la vertu seule n'y eût peut-être pas suffi. Cette amitié sera toujours la mesure des vertus & des qualités que votre sacrifice me fait admirer en vous. Un homme marié & engagé comme je le suis, ne doit avoir que des

sentimens très-modérés, il doit craindre toujours l'approche dangereuse de la sympathie; mais j'espere que Dieu, qui a si bien fait tourner à l'avantage de la vertu, un penchant si fort, ne permettra qu'il augmente que pour nous fortifier l'un & l'autre dans la résistance aux tentations.... Après m'être acquitté d'une dette qui me pesoit infiniment, continuoit-il, permettez-moi de remplir un devoir que votre situation m'impose. Vous avez perdu Madame votre Tante : elle étoit tout pour vous, quoiqu'elle fît si peu de chose. Il faut, Mademoiselle, commencer par tirer des consolations de sa dureté. La plus grande amitié, en elle, n'auroit pu vous assurer aucun secours, puisqu'elle étoit pauvre, & qu'elle avoit des enfans; mais si elle avoit ressenti pour vous ce que vous méritiez, un présent agréable n'eût servi qu'à vous préparer un avenir affreux; vous auriez aujourd'hui à comparer ses caresses touchantes avec l'inhumanité de ses héritiers, & la somme de vos maux s'augmenteroit à l'infini par le nombre de vos regrets.... Pénétré de votre perte, j'ai d'abord songé à vous rendre du moins ce que vous avez

perdu. J'ai à Paris une amie extrêmement généreuse ; je me suis hâté de lui écrire : je vous envoie sa réponse sous cette enveloppe ; j'y joins une lettre pour elle, si vous voulez accepter la place qu'elle vous offre : je vous conseille de ne la pas refuser ; c'est certainement une ressource, ce sera peut-être un bonheur : Dieu renferme souvent le germe de ses plus grands bienfaits dans ses plus petits dons, sans compter qu'être difficile, c'est être ingrat envers lui, lorsque les secours viennent s'offrir par une distribution miraculeuse de sa providence. Cette Dame vous charmera par son caractere ; comptez cela pour beaucoup, Mademoiselle : lorsque nous sommes réduits à nous lier aux hommes par la reconnoissance, il est bien heureux pour nous de les trouver aimables. Vous avez une douceur, une égalité, une raison qui doivent vous rendre chere à tous ceux qui ont le bonheur de sentir. Faites un fonds sur ses qualités inestimables, & osez tenter la fortune avec des moyens qui n'ont pas toujours été nécessaires à ceux qui sont devenus heureux. Je vous prie de ne me jamais remercier de ce que j'ai le bon-

heur de pouvoir faire pour vous aujourd'hui, non que je veuille que vous vous dissimuliez que c'est un service : ceux que l'on a reçus des personnes qu'on estime, sont des leçons éternelles de vertu & de conduite ; & l'on n'apporte jamais trop de leçons dans le monde, lorsqu'on y entre avec de la beauté & de la sensibilité : mais sans m'en remercier jamais, vous pouvez vous en souvenir toujours : j'exige autant l'un que l'autre. Ce n'est qu'à ce prix que je puis jouir parfaitement du plaisir de vous avoir été utile.

Victoire mit sa reconnoissance à accepter. Une raison de plus pour elle, fut le nouveau moyen de guérison qu'un éloignement alloit lui fournir. Elle n'avoit plus de passion; mais il restoit toujours un levain de tendresse ; & le nouveau procédé de son bienfaiteur le lui rendoit redoutable. Sans rien précipiter, elle ne perdit point de tems. La Marquise de*** offroit de la prendre auprès d'elle comme Demoiselle de compagnie. Cette place convenoit à son état : assez modeste pour s'en croire honorée, elle ne consulta point son miroir pour savoir si sa beauté

ne lui donnoit pas le droit de la mépriſer en l'acceptant.

Elle écrivit à Montluiſon avant que de partir. Jamais la reconnoiſſance n'avoit eu des expreſſions auſſi tendres : c'étoient tous les ſentimens dans très-peu de paroles : elle promettoit d'être toujours vertueuſe ; elle ſouhaitoit preſque, diſoit-elle, trouver des occaſions de ceſſer de l'être, pour pouvoir payer par ſa réſiſtance une légere partie des dettes qu'elle avoit contractées en recevant les leçons d'un homme auſſi reſpectable.... Son départ lui arracha des larmes ; elle ne les crut pas criminelles, & elles ne l'étoient point. La vertu ſouffre qu'on donne des regrets à un homme qu'on ne reverra plus, lorſque c'eſt lui-même qui vous a forcée à le fuir par ſes conſeils vertueux. La mort de ſa tante l'avoit ſurpriſe avec deux louis ſeulement. Quoiqu'il y eût trois jours de route, elle avoit compté que cette ſomme lui ſuffiroit, & elle n'en avoit pas fait demander à ſes couſines, parce qu'elle avoit toujours ſu ſe borner à ce qui devoit lui ſuffire. A la demi-journée, elle s'apperçut, lorſqu'il fallut payer le dîner, qu'elle avoit perdu

sa bourse. On peut juger aisément de son embarras. Il n'y avoit dans le carrosse que des voyageurs qui ne la connoissoient point : elle avoit essuyé de la part de tous ces complimens fades que la sagesse inexpérimentée croit toujours intéressés. A qui s'adresser ? L'heure pressoit : on étoit déjà monté en voiture. Elle ne vit pas l'expédient le plus simple, qui étoit de se nommer au maître de l'auberge ; elle eut d'ailleurs rougi de l'employer. Dans les circonstances qui humilient l'amour-propre, on le consulte encore bien plus que sa douleur. Elle passa dans une chambre, troublée, ne sachant plus ce qu'elle faisoit, & déterminée à discontinuer la route. Elle porta machinalement la main dans un sac à ouvrages : quels furent sa joie & son étonnement, en y trouvant une petite bourse, dans laquelle étoient renfermés cinquante louis cachetés. Les sentimens dont elle fut agitée ne s'expriment point : elle devina aisément que c'étoit un nouveau bienfait de son généreux ami, & qu'il y avoit employé quelque confident. Un petit billet qui y étoit joint, le lui confirma bientôt. Il contenoit ce peu de mots :

» Acceptez, Mademoiſelle, & n'en » rougiſſez point. Il eſt heureux d'avoir » des malheurs qui nous faſſent con- » noître toute la ſenſibilité de nos amis. » C'eſt une conſolation qui nous aide à » ſouffrir, & une leçon qui nous apprend » à donner «.

Elle deſcendit précipitamment, en baiſant mille fois & la bourſe & le billet. La Providence venoit de ſe développer toute entiere à elle : ſes premieres penſées furent autant de nouvelles réſolutions de reſter toujours ſage. Le prodige la frappoit, & faiſoit naître ſon trouble ; mais, malgré ſes mouvemens tumultueux, elle diſtinguoit bien la main dont la Providence s'étoit ſervie : cette main, à jamais chere & ſacrée, obtenoit ſes plus tendres tranſports.

Lorſqu'elle commença à être moins agitée, ſes idées ſe porterent ſur ſon état futur. Cet état humiliant & fâcheux par lui-même, ne ſe préſentoit point à elle par le côté de la peine & de l'aviliſſement. Elle ſe trouvoit trop heureuſe de rencontrer ſur ſes pas un aſyle ; mais la place qu'elle alloit remplir avoit des devoirs difficiles, & des avantages incer-

tains. Les premiers ne l'effrayoient point: sa vive gratitude lui répondoit de la constance de son zèle; elle étoit sûre de prévenir toujours jusqu'aux plus petits reproches. Elle n'étoit pas également tranquille sur l'autre sujet de ses réflexions. Faire son devoir n'est qu'un métier: elle vouloit ennoblir un état avili; il falloit, pour cela, se rendre agréable, se faire aimer: les difficultés se présentoient en foule. Elle n'avoit point d'art: elle s'imaginoit qu'on ne pouvoit pas plaire tel qu'on étoit: elle se représentoit la Dame à qui elle alloit appartenir, comme un juge sévere qui ne lui pardonneroit rien: elle se la figuroit âgée, prompte, fiere, insensible au zèle, impitoyable pour les défauts. Cette perspective ne pouvoit s'éloigner de ses yeux; ils s'y portoient malgré elle, & elle tremblоit en l'envisageant.

Elle arriva à Paris dans cette triste préoccupation. Elle se fit conduire à l'hôtel de la Marquise, & elle fut prête de se trouver mal en montant l'escalier. Vingt domestiques qu'elle trouva dans l'antichambre furent pour elle autant de spectres. Elle jugea de la grandeur d'une mai-

son qui nourrissoit autant d'inutiles ; & elle pensa, en même-temps, qu'une femme qui les payoit pour la servir, devoit avoir bien de la hauteur dans l'esprit.

Son habillement n'en imposa pas aux laquais, qui ne se leverent point ; mais sa beauté humanisa le premier à qui elle adressa la parole. Elle demanda à parler à Madame. Elle est occupée, répondit un drôle ; Mademoiselle reviendra. Je ne saurois revenir, dit-elle en tremblant, car je ne connois point les rues. Attendez, Mademoiselle, dit celui qui l'avoit remarquée ; je vais voir si vous pouvez entrer. Il la fit passer dans une salle où elle eut de la peine à pouvoir se traîner, tant ce qu'elle venoit de voir l'avoit atterrée. Elle s'assit dans le premier fauteuil qu'elle trouva, & , la tête appuyée sur sa main, elle se livra à ses tristes pensées. Tout lui confirma les préjugés qu'elle s'étoit d'abord faits sur la Marquise : il ne lui paroissoit pas possible qu'un maître doux & affable pût avoir & garder des laquais insolens. La magnificence des meubles, l'ordre qui les faisoit remarquer lui représentoient une femme qui pensoit avec la plus grande hauteur, & vouloit être servie avec

la plus grande exactitude. Comment servir bien quelqu'un qui ne laisse rien à faire à l'attachement ? Cette réfléxion renfermoit toutes les horreurs de la servitude : elle commençoit à s'y livrer, lorsqu'elle vit entrer, par la porte de l'antichambre, une jeune Dame d'une beauté séduisante, & faite comme les Grâces. L'air le plus noble & le plus doux régnoit dans sa physionomie : elle étoit mise simplement, mais avec beaucoup de goût. Victoire n'avoit jamais rien vu de si aimable : quel contraste avec la femme qu'elle alloit servir ! Elle étoit placée de façon qu'il falloit que la Dame passât devant elle pour entrer dans l'appartement : ce fut aussi ce qui arriva. Victoire la salua en fixant sur elle des yeux pleins de tous les sentimens qu'elle lui inspiroit. La Dame s'arrêta, frappée de voir un objet aussi beau, & plus frappée des regards qu'elle lui donnoit : Que demandez-vous, Mademoiselle ? lui dit-elle avec amitié : attendez vous ici quelqu'un ? — Je demande à parler à Madame la Marquise, Madame .... Il faut qu'on ne l'ait point avertie, Mademoiselle ; vous n'auriez pas attendu : mais vous me paroissez triste ;

vous avez apparemment des chagrins. — Oui, Madame, & peut-être augmenteront-ils beaucoup. — Vous êtes dans une maiſon, Mademoiſelle, où vous trouverez des amis : la maîtreſſe en eſt un ſolide pour tous ceux qui ont droit de l'intéreſſer : vous me paroiſſez avoir ce droit plus que perſonne ; ſoyez sûre qu'elle contribuera volontiers à votre bonheur. — Mon bonheur eſt de vous connoître, Madame ; j'oublie, en vous voyant, tout ce que j'ai ſouffert & tout ce que j'ai encore à ſouffrir. — Je n'ai pas mérité des complimens auſſi agréables, Mademoiſelle, mais je les mériterai : je ſaurai vous tenir compte d'une bonne opinion qui me charme : celle que vous me donnez de vous eſt déjà une amitié très-tendre : en attendant que je puiſſe vous en donner des preuves, & que je puiſſe parler à la Marquiſe, voudriez-vous me dire à qui j'ai l'honneur de parler, & quel eſt le deſſein qui vous amene auprès d'elle ? — Hélas, Madame, mon nom n'eſt point connu de vous ! je m'appelle Ponty : mes malheurs ſont très-grands, puiſque je ſuis réduite à attendre tout, & juſqu'aux

plus petits secours de l'impression qu'ils pourront faire. . . . Je suis instruite, Mademoiselle, lui dit-elle en l'interrompant : la Marquise m'a fait part de vos malheurs & de ses desseins : perdez toutes vos inquiétudes ; vous trouverez en elle une amie généreuse : je vous réponds de ses sentimens. — Mais, Madame, tant de laquais m'effrayent ; tant de faste dans une maison fait supposer toute la vanité des Grands : j'ai oui dire qu'ils méprisoient les petits : pourrai-je faire de l'impression ? prendra-t-on garde à moi dans l'abaissement où je suis réduite ? — Oui, ma chere Demoiselle, on y prendra garde ; on vous distinguera, on vous chérira ; soyez encore tranquille à cet égard : les Grands n'ont pas tous l'orgueil en partage ; & la Marquise.... Ah ! Madame ! que n'est-elle comme vous ! mais je ne me l'imagine pas, & cela ne sauroit être. Pourquoi n'est-ce pas à vous que le Ciel a destiné mes services & mon amour ?.... La Dame, touchée jusqu'aux larmes, l'embrassa dans les mouvemens de sa joie & de sa tendresse. Je me reproche les sentimens que je vous inspire, lui dit-elle tendrement,

ils ſont un vol que je fais à mon amie : je veux que vous l'aimiez autant que moi : vous verrez qu'elle en eſt digne. . . . . Attendez un moment, je vais ſavoir ſi vous ne pouvez pas entrer : il faut qu'elle ſoit très-occupée, puiſqu'elle vous fait ſi long-temps languir.

Elle paſſa alors dans une autre piece, & ne revint, un quart-d'heure après, que pour dire à Victoire que la Marquiſe étoit enfermée pour affaires preſſées, & qu'elle ne pourroit la voir qu'après qu'elles ſeroient terminées. Je l'avois bien prévu, Madame, dit Victoire en ſoupirant ; on me mépriſe, on craint de voir un objet qui vient pour demander de la pitié. Non, répondit la Dame, vous jugez mal de ſon cœur, puiſqu'au contraire elle a ordonné qu'on vous conduiſît dans un appartement qu'elle vous a fait préparer ; & pour vous en convaincre, je veux vous y conduire moi-même. Victoire, un peu raſſurée, mais bien plus reconnoiſſante, voulut ſe jetter aux genoux de ſa protectrice. Elle l'en empêcha en la recevant dans ſes bras, où elle la retint long-temps en l'accablant de careſſes. Raſſurez-vous, encore une fois, ma

chere Ponty, lui dit-elle ; la Marquise vous chérira autant que moi-même ; vous perdrez votre prévention lorsque vous la verrez. Elle est un peu sérieuse & ne se livre pas d'abord, mais c'est pour en aimer plus parfaitement, lorsqu'elle a commencé à se familiariser avec les objets. Ah ! Madame ! lui dit-elle, quelle comparaison j'aurai à faire d'elle avec vous, qui m'avez d'abord traitée si généreusement ! Les bienfaits les plus grands, s'ils sont réfléchis, ne valent pas ces caresses naturelles qui partent de la sympathie. Mais n'importe, Madame, je suis toujours trop heureuse d'être entrée dans une maison où je trouve autant, en ayant tant à regretter : je veux parler de vous, Madame, qui me ferez toujours faire de tristes comparaisons. J'espere avoir le bonheur de vous voir quelquefois chez Madame, car je vois bien que vous êtes son amie : qu'elle est heureuse de pouvoir vous donner ce nom !

Elle n'eut pas fini de parler, si l'inconnue, en la remerciant & l'embrassant encore, ne lui avoit pas dit qu'elle vouloit la conduire dans sa chambre. Elle obéit en soupirant. Tout ce qui l'établis-

soit dans cette maison, l'éloignoit d'un objet d'un si tendre attachement.

L'appartement étoit très-propre, & pendant le peu de momens qu'elles y restèrent, Victoire vit apporter plusieurs choses de mode, & qui annonçoient beaucoup de bienvaillance dans sa future protectrice; mais elle ne prit garde à rien: ses yeux, constamment attachés sur l'unique objet qui pût la toucher, ne pouvoient s'en détourner un moment. Vous voyez, lui dit la Dame, que l'on songe à vous recevoir convenablement. Ah! Madame, ces complaisances sont vos bienfaits: vous aurez parlé de moi trop favorablement: c'est vous seule que j'en dois remercier..... Vous êtes prévenue contre la Marquise, reprit l'inconnue; je vous proteste que vous ne devez rien qu'à elle.... Eh bien! Madame, je veux le croire. Mais de quoi me parlez-vous, de quoi vous occupez-vous? Ah! rien ne peut me toucher que vous-même.

Elles se séparerent, & Victoire crut être abandonnée de toute la nature en la perdant. On voit qu'elle étoit née avec des passions très-vives. On doit s'attendre à des aventures très-intéressantes.

Elle resta près d'une heure dans cette chambre, toujours si préoccupée de l'objet dont son ame étoit si remplie, qu'elle ne put pas même donner une réflexion aux peines qui alloient suivre un plaisir si doux.

On vint lui dire que la Marquise l'attendoit dans son appartement. Elle frissonna en entendant ces paroles. Il fallut descendre, & jamais esclave ne parut avec plus de terreur devant un maître impitoyable. Elle s'étoit flattée d'y trouver sa généreuse inconnue : elle perdit tout son courage en ne la voyant point.

Elle entre : elle apperçoit une grande femme fort seche, dont la physionomie avoit assez de noblesse, parce qu'elle avoit beaucoup de sérieux : elle la regade, ses genoux tremblent sous elle en voyant cette physionomie prendre un air de bonté qui semble être le dernier effort de la pitié : elle s'approche, &, du ton le moins rassuré : Je ne sais, Madame, lui dit-elle, si mes malheurs & vos bontés pour un protecteur généreux justifient la liberté que j'ai osé prendre? — Oui, Mademoiselle, vous avez très-bien fait : je suis charmée que l'on ait pensé à moi

pour vous aider dans votre infortune : ſans doute vous répondrez à mes ſoins, & à ce que je veux faire pour vous..... Vous ferez toujours trop, Madame, & je ne mériterai jamais aſſez. De tous les biens que vous pourrez me faire, le plus cher à mon cœur ſera de vous appartenir. — J'aurai ſoin que vous trouviez auprès de moi des conſolations & des avantages ; mais je veux un attachement vrai, un eſprit docile, & une conduite très-réglée.— Le malheur m'a appris à être ſage, Madame ; il eſt gravé dans mon cœur. — Oui, Mademoiſelle ; mais vous êtes jolie, & vous allez ceſſer d'être malheureuſe. — Je deviendrai reconnoiſſante, Madame : ce ſera toujours un même frein pour moi. — Je crains bien, Mademoiſelle, que cette figure ne donne beaucoup d'occupation à votre raiſon : on fait des impreſſions, on eſt entourée d'adulateurs, on ne les mépriſe pas tous : vous ſortez de l'humiliation & de l'infortune : rien ne vous a encore dit que vous étiez jolie : quand tout vous le dira, vos idées changeront ; peut-être vous ſerez flattée de plaire ; & il ne faut que de la vanité pour devenir vicieuſe.

Quel discours & quel esclavage n'annonçoit-il pas ! On veut être sage : mais lorsqu'on est résolue à l'être par le respect des principes, on veut aussi trouver de la confiance dans ceux qui nous recommandent de l'être. On eût été flattée d'avoir un témoin de ses mœurs : on est révoltée de voir ce témoin s'ériger en juge. Victoire fit cette réflexion : elle étoit bien naturelle : elle réprima le dépit ; mais elle ne put empêcher ses yeux de se remplir de larmes. Je vois que mes réflexions vous touchent, reprit la Dame : laissez-les agir, dussent-elles vous attrister. On n'est jamais trop préparée aux écueils qu'on doit rencontrer. C'est pour vous conserver à moi que je vous parle ainsi, Mademoiselle ; je veux vous aimer, & vous voir toujours digne de ma tendresse : vous cesseriez de la mériter, si vous cessiez d'être irréprochable ; & je ne pourrois plus vous garder auprès de moi. Retenez bien ces conseils, qui seront les derniers que je vous donnerai, car ils ennuyent, & ne servent qu'à irriter des passions.... Vous n'aurez pas longtemps à douter de leur effet, dit Victoire en sanglotant : je me retire, Madame :

je vois que vous me mépriſez ; je meurs de chagrin, & ne puis plus ſoutenir. . . , Elle ſe tournoit en diſant ces mots : elle voit entrer ſa tendre amie ; Ah ! Madame, s'écria-t-elle en courant à elle ; vous m'aviez trompée : où ſont ces ſentimens ſi nobles que vous m'aviez annoncés ? Madame a été plus ſincere que vous. . . . C'en eſt trop, répondit l'inconnue, je n'y réſiſte plus ; ma chere Ponty, raſſure-toi, j'ai tout entendu, j'ai voulu t'éprouver ; je ſuis la Marquiſe moi même : Madame eſt une de mes amies. Ah Ciel ! s'écria Victoire en ſe précipitant dans ſes bras. . . . Elle ne put en dire davantage : l'excès de ſa joie arrêta tous ſes mouvemens : elle ſe trouva mal, & ne revint qu'un quart-d'heure après de ſon évanouiſſement.

Lorſqu'elle revit la lumiere, la Marquiſe étoit auprès d'elle. Quel moment pour moi, dit Victoire en lui tendant la main ! & combien l'accident qui m'arrive va me devenir cher, s'il vous prouve mes ſentimens paſſionnés ! Vos plus grandes bontés n'égaleront jamais les doux effets de votre épreuve : mais pourquoi avoir voulu m'éprouver ? étoit-il ſi dif-

ficile de lire dans mes yeux ?.... Tu as raiſon, répondit la Marquiſe en ſerrant ſa main qu'elle tenoit : je devois m'en rapporter à ta phyſionomie, à mon amitié extraordinaire..... C'eſt cette même amitié qui m'a rendu injuſte envers toi : j'ai voulu me convaincre que tu la méritois : j'y trouvois tant de douceur, que j'ai craint de m'y livrer. Hélas ! c'eſt la malheureuſe expérience de mon cœur qui a fait ma défiance : quand tu me connoîtras mieux, tu me trouveras trop excuſable.

Elle leva les yeux au ciel en prononçant ces derniers mots, & un profond ſoupir n'apprit que trop à Victoire tout ce qu'ils pouvoient ſignifier. Elle n'oſa la queſtionner ; mais, par ſes careſſes, elle lui fit comprendre qu'elle étoit déjà inconſolable. La Marquiſe ne s'expliqua pas mieux : elle ne voulut point troubler la douceur d'un premier moment. Tout ce qu'elle dit à Victoire eut le charme des bienfaits : ſa phyſionomie, infiniment touchante, ajoutoit encore à la ſincérité des plus tendres ſentimens. Victoire pleuroit d'amour & de reconnoiſſance ; elle ne pouvoit proférer deux mots de ſuite,

tant

tant de bonheur, tant de joie accabloient son ame.

Madame de Monthermine étoit la plus jolie femme qu'on eût vue de long-temps: elle n'avoit point ce sérieux de la beauté que l'on prend pour de la noblesse, & qui l'empêche d'être touchante: elle avoit de la tristesse, & cette tristesse même n'étoit pas sérieuse. Un son de voix délicieux portoit au cœur. Tous ses regards étoient les plus tendres du monde; il étoit impossible d'échapper à l'impression qu'ils faisoient naître: dans la crainte d'en abuser, elle les laissoit aller, sans jamais les faire agir; mais ils gagnoient, en ingénuité, ce qu'elle vouloit leur faire perdre en expressions. Une coquette qui eût eu ces mêmes yeux, en forçant leur langage, n'eût fait que des passions: la Marquise, en le modérant, faisoit des passions & des amis: elle avoit tous les talens, & aucun ne lui donnoit de la vanité: ce n'étoit pas pour plaire qu'elle les cultivoit; ils avoient fait autrefois ses plaisirs, ils faisoient maintenant sa consolation. Contrainte à se dissiper, & ne trouvant, dans le monde, que des raisons de tirer beaucoup d'elle-même, le

claveſſin, la peinture & la poëſie lui fourniſſoient ce que la raiſon ne ſauroit donner, & ce que le monde ne ſauroit avoir. Son eſprit fin, facile & cultivé, étoit de ceux que la nature a faits elle-même : il étoit la lumiere des autres ; & jamais il n'éblouiſſoit. Dans les choſes que les femmes ſavent mieux & diſent toujours mieux que nous, elle laiſſoit les femmes les plus ſpirituelles bien loin derriere elle, lorſqu'elles la forçoient de diſputer : avec autant de vivacité & de penſées qu'elles peuvent en avoir, elle avoit un naturel, une naïveté qui mettoient toujours le cœur dans les intérêts de ſa cauſe : mais c'étoit ſur-tout en matiére de ſentimens qu'elle étoit adorable : les loix de l'amour, de l'amitié, de l'humanité, étoient dans ſon cœur : on les reſpiroit ſur ſes lévres avec le charme des plus tendres expreſſions.

Pendant que ces deux nouvelles amies ſe livroient tranquillement au mouvement de leur cœur, un laquais apporta un billet à la Marquiſe ; c'étoit une réponſe à une lettre qu'elle avoit écrite : elle ſoupira pluſieurs fois en liſant, quoique le billet ne fût que de ſix lignes ; & après avoir lu : On ne vous a rien dit de plus, de-

manda-t-elle au laquais? — Non, Madame; on étoit encore couché; & je n'ai parlé qu'à un domestique. Cela suffit, reprit-elle : allez où je vous ai dit.

Il fut à peine sorti que, levant les yeux au Ciel, où elle les laissa long-temps fixés : Qu'ai-je donc fait aux Dieux, s'écria-t elle! Quel crime ai-je commis!... Un torrent de larmes arrêta sa voix expirante : elle voulut se sauver, & elle n'en eut pas la force. Victoire d'ailleurs l'en eût empêché : elle la retint par sa robe. Madame, lui dit-elle, vous avez des chagrins : je suis assez heureuse pour que vous ne puissiez me les cacher : daignez me les apprendre, mon cœur est digne de s'attendrir avec vous. Tu t'attendrirois trop, répondit la Marquise; & je ne veux pas faire de ton amitié un usage si triste pour moi : laisse-moi répandre des larmes : elles sont trop dues à mon malheur; mais laisse-moi te les cacher. Victoire eut beau insister, la Marquise ne voulut jamais s'expliquer mieux; elle la força même de la laisser seule.

La jeune personne, sans expérience, ne devina pas le sujet du chagrin dont elle étoit témoin : elle en imagina mille,

ſans ſonger au véritable : elle penſa pourtant que ce pouvoit être l'infidélité d'un Amant : mais tant de beauté, tant de ſenſibilité, dans une femme de vingt ans, chaſſerent cette idée comme ridicule.

Reſtée ſeule, & auſſi triſte que la Marquiſe, elle ne put ſe livrer à la joie de ſa bonne fortune. Elle prit ce moment pour écrire à ſon cher Montluiſon. L'amour étoit éteint dans ſon cœur : la vive amitié qu'elle avoit priſe, dès le moment, pour la Marquiſe, avoit aidé aux efforts de la vertu : elle ne l'aimoit plus follement ; mais tout ce qu'on peut ſentir pour un homme aimable & généreux, elle le ſentoit pour lui, malgré les nouveaux ſentimens de ſon cœur. Elle lui écrivit tout ce qui lui étoit arrivé depuis ſon départ ; & lorſqu'elle toucha au moment de la reconnoiſſance avec la Marquiſe, elle fut obligée d'interrompre ſa lettre, ſe trouvant pour ainſi dire ſuffoquée, & ne pouvant plus trouver d'expreſſions.

Elle fut interrompue elle-même par un domeſtique qui vint lui dire que Madame la prioit de deſcendre dans ſon appartement. Elle ſe hâta d'obéir. En y entrant, elle vit pluſieurs marchands &

toutes sortes d'étoffes, de bijoux & d'ornemens étalés : son cœur lui prédit l'usage qu'on en alloit faire ; mais sa vanité ne put même obtenir d'y ramener ses regards. A peine la Marquise lui eut-elle expliqué ses intentions, que, lui baisant la main avec respect : Eh ! Madame, lui dit-elle, que m'ordonnez-vous ? Je n'ai déjà que trop de vanité ; laissez-moi vous désobéir. Elle fut forcée de céder. On voulut qu'elle choisît ; & tout ce qu'elle préféra fut, par le simple effet du goût, ce que la coquetterie la plus exercée eut pû choisir de plus convenable & de plus galant.

La Marquise s'étonnoit que, dans une fille élevée à la campagne, tout décélât également une nature ingénieuse : mais ce qu'elle admiroit le plus, c'étoit ce mépris pour les bijoux, & cette reconnoissance pour les présens ; cette modestie au milieu des louanges, & ces sentimens si tendres, au lieu de cette ivresse si naturelle, qu'une bonne fortune si éclatante eût fait naître dans toute autre.

Pendant qu'elles arrangeoient ensemble avec les ouvriers, les ajustemens & les étoffes, on annonça le Marquis de

Saint-Albe : la Marquise pâlit en l'entendant nommer ; Victoire s'en apperçut, mais ne comprit pas encore ce que cela pouvoit signifier.

Saint-Albe étoit un homme de quarante ans : la nature l'avoit extrêmement favorisé. Sa taille élevée, & sa figure noble annonçoient sa naissance : il avoit la politesse d'un homme de qualité, & il parloit parfaitement bien, sans jamais affecter de l'esprit : une certaine mélancolie étoit répandue sur ses traits ; il paroissoit rêveur, & cela lui donnoit l'air indifférent ; mais ses yeux & son esprit s'animoient de concert lorsque quelque chose venoit à l'affecter, sur-tout lorsqu'on lui reprochoit quelque tort qu'il n'avoit pas : alors on voyoit que son air rêveur n'étoit causé que par quelque sujet de tristesse qui n'étoit pas connu.

La Marquise lui eut à peine dit deux mots indifférens, que Victoire, qui n'avoit presque pas compris que l'amour étoit la cause des larmes qu'elle lui avoit vu répandre, devina très-bien que c'étoit le Marquis qui les faisoit couler. On est toujours si indiscret devant ce que l'on aime, que les témoins n'ont pas même besoin de pénétration.

Saint-Albe n'avoit point annoncé à la Marquise qu'elle le verroit sitôt ; & ce fut la premiere chose qu'elle lui dit. La présence de Victoire gêna sa réponse, & il ne répondit que des choses vagues. La Marquise, prompte à se frapper, crut que c'étoit tout ce qu'il pensoit, & ne put s'empêcher de faire entrer des reproches dans ses remercimens froids.

Victoire s'apperçut que le Marquis se contraignoit devant elle ; & quoique l'on ait toujours de la répugnance à se prêter aux desirs des Amans lorsque l'on pense avec délicatesse, elle sortit, persuadée que la Marquise, qui n'auroit pas osé le lui demander, seroit charmée d'être prévenue.

Le Marquis plus libre, ne fit pas de cette liberté un usage bien consolant pour Madame de Monthermine. Pontis s'en apperçut aisément, lorsqu'après son départ, elle revint dans l'appartement. Elle la trouva, la tête appuyée sur sa main, immobile, & presque sans sentiment : son cœur n'eut pas besoin d'interprète. Sans prononcer un seul mot, sans faire aucun mouvement, la Marquise, en levant les yeux sur elle, vit combien elle

souffroit de son état. Ah ! ma chere Ponty, s'écria cette derniere, vous n'avez plus d'amie : je ne survivrai pas à mon malheur. Victoire tomba à ses genoux. Que me dites-vous ? Madame, vous voulez que j'expire.... Je ne devine que trop ; vous aimez, & l'on vous trahit..... Mon malheur est peut-être moins grand que je ne me l'imagine, répondit la Marquise ; mais ma douleur est plus grande que vous ne sauriez vous l'imaginer. Puisque vous avez deviné que j'aime, il ne m'est plus permis de vous le dissimuler : j'ignore si je suis trahie, mais j'ai tout lieu de le croire, & j'ai cette douleur affreuse de voir toujours mes maux augmenter, sans jamais pouvoir leur apporter du remède. Mais, Madame, vos soupçons ne sont peut-être fondés que sur des vraisemblances : il en est qu'il n'appartient qu'aux yeux étrangers de distinguer de la vérité ; daignez me confier vos conjectures, peut-être n'empruntent-elles que d'un amour trop fort le pouvoir qu'elles exercent sur votre imagination. Ah ! ma chere Ponty, il y a toujours du vrai dans ce que j'éprouve & dans ce que je vois : une négligence ex-

trême après l'empreſſement le plus vif, une impatience marquée lorſque je me plains, au lieu de cette compaſſion que j'ai tant méritée ; une incertitude continuelle des momens où il me reverra après des ſemaines entieres ſans nous quitter : tout cela ne prouve-t-il pas que je ſuis trahie ? Mais quand je ne le ſerois pas, quand il ne ſeroit point infidele, en ai-je moins à ſouffrir s'il ne m'aime plus ; & il eſt certain qu'il a ceſſé de m'aimer : on n'a point ces caprices, cette froideur, ce ſérieux cruel lorſque l'on aime encore : Je ſens bien que mon malheur n'eſt que trop réel. . . . Je n'oſerai pas vous dire qu'il ne l'eſt point, reprit Victoire : ſans doute un changement auſſi grand condamne le Marquis ; mais je l'ai examiné, il n'a point l'air infidele ; il eſt ſérieux & rêveur auprès de vous : quelque chagrin qu'il veut vous cacher ne peut-il pas altérer ſon humeur, Je l'ai trouvé triſte lorſqu'il eſt arrivé ; je n'étois pas prévenue, je ne le connoiſſois pas ; ſa triſteſſe m'a frappée : s'il n'étoit qu'infidele ou indifférent, je m'imagine qu'il n'auroit point cet air là : les ſentimens des Amans ont, ſans doute, des caracteres poſitifs

qui se gravent sur leurs traits. Peut-être a-t-il du chagrin, comme je viens de vous le dire; peut-être est-il si malheureux que vous lui pardonneriez.... Non, je ne lui pardonnerois pas. Je suis bien bonne & bien douce; mais ce cœur, dont la félicité est de faire du bien, exige du retour, & ne peut pardonner qu'on lui fasse un supplice du souvenir de sa tendresse. Vous ne savez pas tout ce que je souffre: vous n'avez jamais aimé, ou du moins vous avez toujours été vertueuse; mais moi qui ne connois plus que la passion, moi qui ai livré mon cœur..... Ah! je sais mieux que vous combien le Marquis est coupable. Vous voulez qu'il ait des chagrins: je le suppose; doit-il me les dissimuler? Il n'ignore point mes soupçons, en m'y laissant abandonnée, il m'expose aux réflexions, aux remords; c'est le plus grand crime dans un Amant....

Elle alloit continuer: elle fut interrompue par une femme de sa maison qui apportoit une lettre à Victoire. Ponty ne pouvoit être connue de personne à Paris. Il paroissoit singulier qu'on lui écrivît: elle donna la lettre à la Marquise qui, persuadée qu'elle la désobligeroit en re-

fusant de la lire, la décacheta tout de suite. Elle n'étoit que de quelques lignes. Voici ce qu'elle contenoit.

» Il est absolument nécessaire, Made-
» moiselle, que vous ayiez la bonté de
» vous rendre, sans perdre de temps, au
» Couvent de ***, dans le parloir de Ma-
» dame l'Abbesse, vous y trouverez quel-
» qu'un qui a des affaires très-importan-
» tes à vous communiquer. La personne
» qui vous porte ce billet, est une do-
» mestique de la maison caractérisée par
» son habit : vous ne devez donc avoir
» aucune défiance. Hâtez-vous de partir,
» Mademoiselle, le temps presse ; je ne
» puis trop vous le répéter «.

L'étonnement de la Marquise fut égal à celui de Victoire. Qui pouvoit avoir écrit cette lettre ? Que pouvoit-elle signifier ? Elles conclurent cependant qu'il ne falloit pas mépriser des secrets qui pouvoient être importans. Le lieu du rendez-vous étoit seul capable de rassurer ; mais, pour n'avoir aucune sorte d'inquiétude, une femme-de-chambre accompagna Victoire dans le carosse de la Marquise.

L'impatiente Ponty eut beau questionner la tourriere, elle ne put en arracher

un seul mot. Lorsqu'elles furent arrivées à la porte du Couvent, la femme de-chambre resta dans la voiture. Victoire fut conduite dans le parloir de l'Abbesse, où on la laissa, & où elle fut fort surprise de trouver le Marquis de Saint-Albe. Me reconnoissez-vous, Mademoiselle? lui demanda le Marquis. — Oui, Monsieur; j'ai eu l'honneur de vous voir tantôt chez Madame de Monthermine. — Justement, Mademoiselle: eh bien, c'est pour vous parler d'elle, que j'ai souhaité de vous entretenir ici: j'ai su par elle-même que vous lui étiez extrêmement attachée, & que vous aviez toute son amitié: hélas! cet attachement lui devient bien nécessaire; dans un quart-d'heure elle aura besoin de tout votre secours: je vous le demande pour elle, Mademoiselle; partez, retournez auprès d'une amie infortunée; remettez-lui cette lettre de ma part; en la lui donnant, dites lui que vous m'avez vu pénétré de douleur, & aussi touché qu'elle-même du coup que j'allois lui porter. Je ne puis m'expliquer mieux; mais je crois vous en dire assez pour exciter votre sensibilité. Ne l'abandonnez pas; tenez-lui lieu

d'un homme qui.... Adieu, Mademoiselle ; partez, ne perdez pas un moment : je vous laisse, ne pouvant plus soutenir un entretien qui me déchire.

Il partit à ces mots ; il ne fut pas possible à Victoire de l'arrêter un moment. Elle ne douta pas qu'il ne fût infidele. Comment s'acquitter de la commission dont elle étoit chargée ? quel emploi pour l'amitié la plus tendre ! Il falloit pourtant se faire violence. Il étoit clair que le Marquis ne reparoîtroit plus ; & laisser ignorer à la Marquise sa résolution & sa lettre, c'étoit multiplier les tourmens qu'on auroit voulu lui épargner.

Madame de Monthermine attendoit son retour avec une vive impatience ; elle étoit bien loin de s'imaginer que cette aventure la touchât de si près : elle comprit à l'air de Victoire qu'il s'agissoit de quelque chose de très-triste. — Eh bien, Mademoiselle, lui dit-elle avec une bonté adorable, qu'est ce donc ? pourquoi vous affliger ? ne suis-je pas ici pour vous tenir lieu de tout le monde ? Ne crains pas de parler : va, mon cœur te souhaite des malheurs pour te prouver combien il t'aime. — Ah ! Madame, ne m'en souhai-

tez point ; il n'en peut plus être pour moi après ce qui arrive.

Elle se tut ; & cherchant lentement dans sa poche la lettre fatale, elle eut le tems de se remettre un peu : elle se jetta aux genoux de la Marquise ; & lui montrant cette lettre : Madame, lui dit-elle, vous m'aimez ? Vous connoissez tout mon attachement pour vous. Pardonnez-moi le désespoir où je vais vous plonger. Hélas ! je voudrois, au prix de tout mon sang, pouvoir vous l'épargner... — Tu me fais frémir : donne-moi cette lettre ; que peut-elle contenir ? — Ah ! ne vous pressez pas de la lire, donnez-moi le tems de vous y préparer..... Madame, que faites-vous ?..... c'est l'arrêt de votre mort..... Il n'étoit plus tems de l'effrayer, le coup étoit porté ; & un évanouissement prompt n'apprenoit que trop combien il avoit pénétré dans le cœur.

Lettre du Marquis de Saint-Albe à Madame de Monthermine.

« La fortune m'avoit comblé de trop » de biens, Madame, en me faisant » aimer de vous ; elle se reproche mon

» bonheur, & va me l'arracher ; il faut
» se soumettre à ses rigueurs. Le coup
» est accablant ; mais croyez que s'il y a
» encore quelque moyen de me sauver,
» le désespoir de vous perdre me le fera
» trouver aisément. Je vais être traité
» comme un criminel ; & Dieu m'est
» témoin que la pensée du crime n'entra
» jamais dans mon esprit. Une femme
» que j'ai outragée parce que je n'ai pu
» l'aimer, est l'artisan qu'arme contre
» moi la main de la fortune. Je puis
» encore me défendre ; comptez que je
» me défendrai bien. Ma vie est à vous :
» la prison où je vais être conduit, les
» apprêts de la mort qui vont être offerts
» à mes yeux, ne me donneront pas
» autant d'ardeur pour me justifier, que
» ce lien sacré qui m'engage à vous pour
» jamais. Je viens d'être averti qu'on
» alloit m'arrêter pour me conduire à la
» Bastille ; j'y serai déjà renfermé lors-
» que vous recevrez cette lettre. Que ces
» apparences ne vous effraient point ;
» je suis innocent, & la parole que je
» vous en donne doit vous rassurer ; ma
» détention peut même être fort courte :
» cela n'empêche pas que je ne sente

» notre séparation comme une perte » éternelle ; je l'avois prévue, & mon » cœur m'en avertissoit tous les jours par » de tristes pressentimens. J'aurois pu » me sauver ; & même m'élever au faîte » des honneurs, si j'avois pu me prêter » aux caprices d'une passion inspirée » malgré moi. Je ne me repens point de » n'avoir voulu avoir des sentimens que » pour vous ; tout ce qui m'inquiète, » c'est que vous n'apprenniez avec quel- » que regret l'empire absolu que vous » avez eu sur mon cœur, & que ce re- » gret n'ajoute au chagrin que je suis » obligé de vous causer par mon infor- » tune ».

Les soins de Victoire eurent bientôt rendu la vie à Madame de Monthermine. Après les larmes dues à une situation aussi triste, elles conférerent ensemble sur les moyens les plus prompts de délivrer Saint Albe. Madame de Monthermine, quoique accablée de douleur, conservoit toute sa présence d'esprit ; son Amant n'étoit point infidele : cette pensée écartoit le scrupule de faire des démarches.

Le Gouverneur de la Bastille étoit son

parent; il avoit eu autrefois des sentimens pour elle : elle pouvoit l'intéresser à sa douleur; il étoit humain, & mille marques de considération & d'amitié qu'il lui avoit données en plusieurs occasions, lui faisoient espérer qu'il protégeroit Saint-Albe contre la calomnie. Elle ignoroit l'accusation faite contre lui; mais sûre de son innocence, après l'assurance qu'il lui en avoit donnée, elle jugeoit que l'essentiel étoit de savoir de quel crime on l'accusoit : il n'en parloit point dans sa lettre : elle attribuoit ce silence au trouble de son esprit. C'étoit par où il falloit qu'elle commençât. Le Gouverneur pouvoit l'y servir efficacement; il s'agissoit de le bien convaincre de l'innocence de l'accusé; dès qu'une fois il en seroit persuadé, il souffriroit aisément que Saint-Albe donnât les instructions nécessaires.

Un plan établi sur des idées qui se présentoient d'elles-mêmes, leur parut le plus sage à suivre. Madame de Monthermine se rendit chez son parent; elle avoit en lui la plus parfaite confiance, & cette confiance étoit fondée : elle avoit mérité toute son estime par sa conduite, dans le tems qu'il l'avoit aimée, qu'oi-

qu'elle n'eût pas répondu à son amour; & plusieurs fois depuis, elle avoit éprouvé qu'elle avoit plus que personne de l'ascendant sur lui.

Elle parla au Gouverneur; & d'abord il l'écouta avec bonté, & l'interrompit souvent pour l'assurer qu'elle pouvoit exiger tout ce que son devoir ne lui interdisoit pas précisément. Madame de Monthermine se livrant à une joie indiscrete, & plaidant comme elle aimoit, laissa voir tout l'intérêt qu'elle prenoit à Saint-Albe. Le visage du Gouverneur étoit déjà changé, & elle ne s'en apercevoit pas; il n'écoutoit plus, la regardoit tristement, ne répondoit point aux questions qu'elle lui faisoit sur les moyens qu'elle vouloit employer. Il falloit la plus forte préoccupation pour n'en être pas frappée. A la fin cependant elle fut obligée d'ouvrir les yeux. Le Gouverneur ne lui dit que quelques mots : A tout ce que je viens d'entendre, Madame, je vois que vous aimez M. de Saint-Albe... — Je rougirois de le désavouer, Monsieur, répondit-elle; jamais homme ne fut plus digne de ma tendresse.... — Vous l'aimez, Madame? vous m'aviez pourtant

dit que vous ne vouliez jamais devenir sensible ..... Ce reproche l'éclaira sur son imprudence. J'ai fait une faute, reprit-elle : je vois que vous conservez pour moi des sentimens : j'aurois dû le prévoir ; & Saint Albe seroit perdu, si vous n'étiez pas honnête homme : mais Monsieur, ayez la bonté de considérer .... Tout est considéré, Madame ; vous avez cru que je ne vous aimois plus, vous vous êtes trompée ; je ne suis plus en état de rien entendre, je vous prie de me laisser à ma douleur. Dans quelques jours peut-être le desir de vous obliger m'aura donné une force d'esprit dont j'ai besoin, & que je n'ai pas aujourd'hui. Vous recevrez alors de mes nouvelles ; mais jusqu'à ce moment je vous supplie de ne rien exiger de moi.

Madame de Monthermine se retira très-triste, très-inquiete du parti qu'il pourroit prendre : elle aimoit trop pour ne pas trembler. Victoire n'entreprit pas même de la rassurer, elle n'y auroit pas réussi.

Ce ne furent, pendant tout le jour, entr'elles que conversations mêlées de larmes. Qu'ai-je fait! s'écrioit-elle ; com-

ment réparerai-je une imprudence fatale ? Hélas ! eſt-il encore poſſible de la réparer ? Au moment où je parle, la jalouſie eſt peut-être armée de tous ſes traits, la victime ne peut plus échapper : le malheureux eſpere ſon ſalut, il l'attend de moi, & c'eſt moi qui l'aſſaſſine ! O Dieux ! peut-on être auſſi criminelle avec autant d'amour ?

Le Gouverneur avoit exigé qu'on ne lui parlât plus de quelques jours ; il falloit ſouffrir long-tems pour obtenir peut-être bien peu. Le premier jour n'étoit pas encore écoulé, & elle croyoit déjà ſa patience épuiſée : elle ſe repréſentoit Saint-Albe gémiſſant ſous des fers appéſantis, qu'elle-même avoit formés. Cette idée la faiſoit frémir d'horreur ; toutes ſes penſées ſe tournoient de ce côté, & irritoient ſon déſeſpoir.

Elle reçut du Gouverneur une lettre qui lui donna des eſpérances & des craintes. La paſſion s'y déguiſoit mal ; il ſembla même à Madame de Monthermine qu'elle y étoit décélée par cet eſpoir odieux que ne peuvent cacher les ames viles, pour leſquelles la paſſion n'eſt plus qu'un prétexte à d'inſolens deſirs, lorſqu'elles

peuvent mettre à contribution un cœur qui n'a pu se rendre à leurs faux sentimens.

Quoique frappée de cette prévention, elle s'y arrêta peu. Saint-Albe avoit besoin de sa générosité, & elle auroit couru risque de perdre les moyens de le sauver, en s'arrêtant au danger de ces mêmes moyens. Elle arriva chez son parent avec tout le courage d'une femme qui, obligée de souffrir des offenses, n'est plus occupée que de la résolution de les mettre à un prix qui les lui justifie. Elle ne croyoit pourtant pas que la témérité du Gouverneur pût aller jusqu'à l'oubli total du respect qu'elle méritoit : malgré le puissant motif qui la déterminoit à s'exposer à des desirs téméraires, elle n'eut pas cru qu'il l'autorisoit à braver un danger plus réel.

Elle arriva, & à son entrée dans cette maison, il lui parut que la grace de Saint-Albe étoit écrite par-tout. Le maître n'y étoit pas; mais à l'empressement des domestiques, elle comprit qu'il avoit donné des ordres, & qu'il avoit voulu commencer sa séduction par la séduction de l'amour-propre. Madame de Monthermine, qui, à force d'esprit & de

philosophie, savoit comment le vice doit se conduire dans certaines circonstances, mépriſa un homme qui employoit les petits ſtratagêmes : elle avoit mieux penſé de lui, & s'étoit attendue à plus d'audace. En effet, dans la ſituation où il ſe trouvoit, convaincu comme il l'étoit des ſentimens qu'elle avoit pour Saint-Albe, il n'y avoit rien à eſpérer des ſoins, & il n'y avoit qu'un mot à dire. Ce mot réuſſit ou ne réuſſit point, cela dépend du plus ou du moins de paſſion & de philoſophie qu'a la femme à qui on oſe le dire ; mais il eſt certain que lorſque l'on eſt aſſez hardi, aſſez emporté pour en venir à cette extrêmité avec elle, il n'y a que ce ſeul parti à prendre.

Le Gouverneur arriva, & dans tout ce qu'il dit, il montra un homme qui avoit plus de vice que d'eſprit. Madame de Monthermine, malgré elle-même, le mépriſa trop haut, & lui laiſſa trop voir que, quoique réſolue à réſiſter a l'audace, elle l'eût plutôt pardonnée, que des galanteries qui lui faiſoient penſer qu'il ne l'avoit pas diſtinguée des femmes les plus foibles, & qu'il la croyoit capable de ſe laiſſer ſéduire par des fadeurs,

Cet homme lâche avoit beaucoup d'orgueil ; il sentit sa sottise, & ne pardonna pas à Madame de Monthermine de la lui avoir fait sentir. Je vous entends, Madame, lui dit-il en cachant mal son dépit. Pour vous résoudre à sauver M. de Saint-Albe, il faut vous y contraindre : vous attaquez mon amour-propre, & vous ne voyez pas qu'en m'exposant à vos refus, je ne consultois que les intérêts du vôtre ; je cherchois à vous fournir des prétextes, à vous procurer des moyens de couvrir une action que la séduction eût rendu peut-être plus innocente que la violence : mais, Madame, je m'exposois à vos refus, & non à vos mépris ; & puisque vous payez si mal un effort de générosité, puisque vous entrez si mal dans mes vues, je n'écoute plus que le sentiment contraire à celui qui me faisoit agir. J'ai parlé à M. de Saint-Albe, poursuivit-il, je sais ce qu'il a fait ; j'ai en ma puissance les moyens de le sauver & les moyens de le perdre : prononcez, Madame ; vous savez déjà à quel prix je puis mettre les services que je suis en état de lui rendre.... — Je sais, lui dit fièrement Madame de Monthermine, que

je devois peu m'attendre aux outrages que vous me faites éprouver : combien votre discours n'en renferme-t-il point ? Les loix que vous voudriez m'imposer, suffiront un jour pour me venger de votre cruauté : vous ne vous flattez pas de m'y voir obéir ; espérez moins encore de les pouvoir oublier ; elles se graveront dans votre ame avec les remords persécuteurs... Ces remords étoient encore bien loin d'agir ; il insista comme un homme qui les voudroit braver d'avance. Madame de Monthermine se retira avec toute la colere qu'on ne peut s'empêcher de ressentir quelquefois contre ceux qui ne mériteroient que le mépris, si nos passions étoient moins vives.

L'amitié vint au secours de l'amour désespéré. Victoire imagina de s'adresser au fils même du Gouverneur. Il passoit pour avoir des mœurs ; & l'on doit toujours attendre des actions d'humanité des jeunes gens que leur caractere tourne à vouloir mériter l'estime du public. Victoire donna ce conseil ; mais elle trouva Madame de Monthermine peu disposée à le suivre. L'épreuve fatale qu'elle venoit de faire lui imprimoit une défiance insurmontable ;

montable; elle se représentoit le fils comme étoit le pere; & cette prévention la rendit ferme contre les suggestions de Victoire. Celle-ci n'insista qu'autant qu'il falloit : quoique persuadée qu'elle lui donnoit un bon conseil, elle ne crut pas que la sagesse de ses vues pût l'autoriser à recourir à l'opiniâtreté.

Il falloit prendre un parti. L'inaction devenoit fatale. La détention de Saint-Albe étoit déjà une source de calomnies contre lui : la gloire à part, il souffroit, il étoit prisonnier, il attendoit peut-être le secours d'une main qui devoit tout employer pour être la premiere à briser ses fers. Il y avoit la ressource d'aller parler au Ministre : elle y alla; elle fut mal reçue; elle vit que le malheur de son Amant étoit un sujet de joie pour celui à qui elle venoit faire part de sa douleur. Rien ne transpiroit dans Paris : ce n'étoit pas que tout le monde ne parlât, mais personne ne disoit rien de raisonnable. Les premiers jours d'un événement sont ceux des conjectures & des absurdités.

Deux jours s'écoulerent sans que la triste Marquise pût imaginer aucun moyen de consolation. Sur la fin du second jour,

on lui annonça le Baron de Montford, (c'étoit le fils du Gouverneur) : l'extrême surprise où elle se trouva n'empêcha pas qu'elle ne fît une foule de réflexions tristes. Le pere & le fils étoient ensemble sur le pied d'intimes amis. La Marquise crut aisément que l'un étoit le député de l'autre ; &, dans cette présomption, elle dit à Victoire, qui étoit avec elle : Vous devinez l'objet de cette visite, vous voyez si c'étoit à tort que je résistois à vos conseils. Victoire ne répondit rien, parce que le Baron entroit.

Madame de Monthermine le reçut avec un sérieux plein de fierté. Il l'aborda avec cet air de respect qui n'est pas concerté, & doit inspirer tant de confiance. Confident, malgré vous, du penchant le plus juste, Madame, lui dit-il, je viens mériter l'honneur de vous adoucir les tourmens qu'il vous cause aujourd'hui : je sais, Madame, & votre accueil me l'apprend assez, que je vous suis suspect ; le nom que je porte vous est devenu odieux ; votre prévention est fondée : mon Pere (sans vouloir l'accuser) a justifié toute l'injustice que vous pouvez me faire éprouver. Mais, Madame, le mal-

heur des noms n'eſt point un crime irréparable ; & vous m'auriez déjà pardonné celui que je porte, ſi vous pouviez lire dans mon cœur.

Madame de Monthermine étoit déjà perſuadée de ſa ſincérité. Il avoit, dans les yeux, une douceur qui ne pouvoit pas tromper : ſans y réfléchir elle s'y fia ; & ſa réponſe fut pleine de la confiance qu'il lui inſpiroit.

Vous voyez à préſent, Madame, reprit-il, que le deſſein qui m'amene eſt celui même qui vous fait agir. Je veux ſauver M. de Saint-Albe : ſon innocence le ſauveroit ſans moi, ſi l'innocence, dans les fers, n'avoit pas quelquefois beſoin des plus grands ſecours : Mademoiſelle (en montrant Victoire) m'a fait l'honneur de m'inſtruire de vos douleurs ; elle m'a preſcrit mes devoirs : j'ai vu M. de Saint-Albe ; il n'eſt point coupable ; il ne peut craindre la rigueur des loix qu'autant qu'on voudroit la lui faire éprouver par des raiſons étrangeres à ſa conduite : j'ai parlé à mon Pere, (pardonnez, Madame, ſi mon reſpect pour la vérité me force à vous dire du bien de lui), il n'a point réſiſté à mes prieres ; il avoit, en ſes

mains, le seul papier qui dépose en faveur de M. de Saint-Albe; il me l'a fait lire, a voulu me le confier, & ne l'a gardé enfin que pour en faire l'usage le plus prompt & le plus utile. Pour moi, Madame, je ne vous dis pas ce que je ferai, je ne veux point engager votre reconnoissance par de simples promesses: ici les services sont des devoirs; & j'ai tant à réparer pour mon Pere, que j'aurois honte même de vous voir de la reconnoissance pour le plus indispensable de tous les procédés.

Ce désintéressement, à force de se faire admirer, commença à paroître suspect à Madame de Monthermine: elle savoit que le vice a bien des langages: elle savoit que les hommes se croyent autorisés à tout attendre d'une femme qui veut sauver son Amant, & que, dans ces sortes d'occasions, il est souvent impossible au plus honnête homme de n'être pas tenté. Elle savoit tout cela, & elle éprouva, par ses soupçons, que l'opinion de la vertu est tout-à-fait dépendante des circonstances; & que souvent il seroit nécessaire de paroître moins vertueux qu'on ne l'est pour l'intérêt même de ceux à qui on veut le paroître.

Mais cette inquiétude raisonnable se dissipa en un instant : elle regarda le Baron, & elle lui vit les yeux si attachés sur Victoire, qu'elle comprit que ses soupçons n'étoient pas fondés : quoiqu'elle pressentît qu'elle devinoit juste, elle ne s'arrêta point à ses pensées ; son propre intérêt les fixoit de droit : elle remercia M. de Montford, lui ouvrit toute son ame ; & cette conversation, dans laquelle il ne put plus placer que des monosyllabes, lui fit sentir tous les droits qu'ont sur nous les ames tendres. Il finit sa visite par où il avoit fini son discours. Madame de Monthermine pouvoit compter sur le zele le plus infatigable ; il ne vouloit rien promettre, mais il se flattoit que dans peu il prouveroit qu'il n'étoit point venu usurper une estime passagere. Madame de Monthermine n'en doutoit point, mais il ne faut pas le doute pour sentir l'inquiétude quand on aime tendrement. Il lui échappa de demander au Baron s'il étoit bien sincere : Oui Madame, lui dit-il, je le suis, je le serai toujours ; vous ne savez pas combien je dois l'être ; vous conservez des préventions : ah ! perdez-les, Madame ; tout mon bon-

heur dépend à préſent du vôtre : &, en ſortant, il donna à Victoire un regard qui renfermoit toutes les preuves de ſa droiture.

Dès que la Marquiſe ſe vit libre, elle courut embraſſer Victoire. Tu es née pour le bonheur de ma vie, lui dit-elle ; le Ciel t'a inſpirée ; je ſuis ſûre que le Baron réüſſira ; mais dis moi naturellement ; eſt-ce pure généroſité qui le fait agir ? J'ai ſurpris des regards ; je n'oſe te faire plus de queſtions.... J'y répondrois avec la bonne-foi que vous me connoiſſez, lui dit Victoire ; je vous demanderois des conſeils : je puis vous diſſimuler des malheurs, mais jamais des embarras : je lui crois l'ame extrêmement belle ; nous aurions tort de le ſoupçonner, peut-être : Eh ! pourquoi le diſſimuler ? a-t-il pris des ſentimens ? Il s'eſt tu ; mais il m'a regardée, & je m'imagine qu'il a voulu que ſon ſilence parlât pour lui. Mais ne nous arrêtons point à ce petit déſagrément : quand il vous aura ſervie, quand M. de Saint-Albe ſera ſauvé, nous verrons ce que j'aurai à répondre à la déclaration dont je ſuis menacée. Juſqu'alors, nous ſommes trop occupées à ſentir, pour ſonger à prévoir.

La Marquise admira cette ingénuité adorable. Il n'y a point de cœurs faits comme le tien, lui dit-elle en l'embrassant encore : non, ma chere Victoire, je le répéte, il n'y en a point sur la terre ; c'est un trésor que le Ciel me réservoit pour la consolation du mien.

Le plus heureux succès justifia bientôt les espérances que le Baron avoit données. Saint-Albe fut élargi. Il put embrasser les genoux de la plus tendre Amante : il y vola dès qu'il fut libre ; il étoit déjà instruit de tout ce qu'elle avoit souffert : ce premier moment, quoique plein de trouble & de surprise, laissa distinguer, à Madame de Monthermine, les sentimens dont l'heureux Saint-Albe étoit le plus occupé. Ma liberté m'est chere, lui dit-il, mais c'est votre amour qui en fait le prix ; c'est lui qui va régler mes pas & mes plaisirs : si je vous ai coûté des larmes, il faut que je vous prouve qu'il est un bonheur de l'amour qui ne se fait sentir qu'après en avoir versé. Madame de Monthermine ne disoit rien : elle le regardoit, ne pouvoit se rassasier de le voir, & son ame étoit toute entiere dans ses yeux. Saint-Albe ne cessoit de parler que

pour l'accabler des plus vives careſſes : vous m'avez vu dans une langueur injurieuſe, lui dit-il ; vous pouviez douter de mon amour, & il n'étoit plus un plaiſir pour vous : mon cœur étoit bien loin d'y participer ; mais le malheur dont j'étois menacé, les tourmens que je prévoyois pour vous avoient pris la place du plaiſir. Que je vais me juſtifier ! par combien de tendreſſe je ſaurai effacer la trace de vos ſoupçons !.... Et vous, pourſuivit-il en ſe tournant vers Victoire, vous qui avez ſi bien contribué à terminer mes peines, vous que je n'ai connu que pour vous en cauſer, par combien de reconnoiſſance ne tâcherai-je pas, toute ma vie, de mériter vos bienfaits : mon bonheur n'eſt pas ce qui me rend ſi ſenſible ; mais vous avez aſſuré celui de ce que j'aime ; ce bienfait me confond devant vous, & me laiſſe ſans expreſſions.

Il manquoit, au bonheur de Madame de Monthermine, de pouvoir jouir de tout le procédé du Baron, en apprenant le détail des choſes qui y avoient donné lieu. Saint-Albe expliqua toute ſon aventure : il étoit innocent, comme on le doit penſer, mais il avoit de puiſſans ennemis ;

& sans l'opiniâtreté du Baron à vouloir le sauver, l'aventure eût long-temps été malheureuse pour la victime qu'on vouloit immoler. Ce détail seroit très-intéressant, & ce seroit avec beaucoup de plaisir que j'en ferois part aujourd'hui au public; mais des noms respectables m'interdisent toute liberté à cet égard, & l'honnête homme doit regarder le respect des familles comme une loi indispensable.

Monsieur de Montford avoit eu la délicatesse de ne vouloir pas être témoin de cette entrevue touchante: il eût craint de paroître venir chercher des récompenses. Les sentimens qu'il avoit pris pour Victoire n'étoient pas de ceux que l'on voit à la jeunesse volage, toujours aussi prompts à se faire valoir qu'à se faire connoître, & presque toujours dignes de mépris, même en inspirant du retour: il fondoit sa récompense sur l'estime; & il savoit que celle que l'on va chercher, & dont on prévient les témoignages par des vues intéressées, remplit toujours mal les vœux que l'on avoit formés en l'ambitionnant. Cette estime n'étoit pas tout l'objet de ses desirs: elle devoit fonder son bonheur, mais il aspiroit à un bien

plus grand ; & ce bien, la vérité de ses sentimens le lui faisoit envisager comme un bonheur qui ne se mérite point comme sentiment, mais qui peut se mériter comme récompense. Si ces spéculations étoient justes, (& elles l'étoient), il falloit qu'il commençât par paroître désintéressé : ses regards avoient annoncé son amour ; il devoit attendre que cet amour eût produit, pour premier effet, l'étonnement de le voir renoncer, par délicatesse, au plaisir flatteur d'assister à son triomphe.

Madame de Monthermine fut la premiere à s'appercevoir de ce procédé généreux, ou, du moins, fut la premiere à en parler. Ce qu'elle en pensa tout haut étoit digne de son cœur ; & ce qu'elle en dit confidemment à Victoire, l'étoit encore davantage. Le Baron vous aime, lui dit-elle, je le vois à sa conduite ; c'est même déjà une passion très-vive, très-établie ; il pourroit vous imposer de la reconnoissance ; il ne vient pas même jouir de celle qu'il doit vous supposer : il n'y a que la passion qui puisse avoir cette délicatesse. J'ignore quelle impression elles font sur vous, mais je pense que, sans nous y arrêter, nous devons lui montrer toute la

gratitude qu'elles méritent de nous inspirer.... Cela est vrai, Madame, répondit Victoire; mais s'il a ces sentimens que vous lui supposez..... S'il les a, & s'ils vous déplaisent, reprit la Marquise, ce sera un malheur pour vous; mais un malheur qu'on peut craindre ne détruit pas un devoir qu'on doit remplir. Il y a même plus, dès qu'il se conduit ainsi par un principe d'amour épuré, ce principe est encore une chose que vous devez respecter; & lorsqu'il vous parlera de son amour, vous serez obligée de vous régler, dans vos discours, sur les égards qu'il vous montre. Oui, Madame, répondit Victoire, il mérite les plus grands ménagemens; il mériteroit beaucoup mieux, sans doute; il a fait votre bonheur: c'est, à mes yeux, le plus grand mérite, le premier de tous les titres. Mais, sans déterminer ici précisément le degré de considération & d'estime que je dois lui montrer, il me semble que nous pouvons, en cette occasion, séparer nos démarches; & que si vous êtes, en quelque façon, obligée de le prévenir, je suis, du moins, autorisée à l'attendre. Tu as raison, répondit la Marquise, c'est ce que j'ai

penſé; auſſi n'ai-je pas deſſein de te propoſer de lui écrire, comme je vais faire, ne pouvant pas aller convenablement dans une maiſon, où je ne dois point oublier que j'ai été offenſée; mais quand je lui aurai écrit, il viendra, il ſe croira autoriſé à te parler, il eſpérera une réponſe favorable, & il fondera ſon eſpérance ſur un ſervice qui ne peut pas m'avoir rendu ſi heureuſe, ſans t'avoir rendu reconnoiſſante. Je le ſuppoſe déjà devant toi; que lui répondras-tu? je t'y vois très-embarraſſée, & je crains que ton embarras ne ſoit choquant. La vertu & l'indifférence ſavent peu diſtinguer les circonſtances & les ſituations; elles n'ont guères qu'une réponſe pour tous les hommes: cependant il y a bien des nuances à mettre dans tout cela; & le Baron mérite que tu employes juſqu'aux plus délicates.

Victoire rêvoit, & pour la premiere fois, n'écoutoit pas avec plaiſir un diſcours raiſonnable. Madame de Monthermine, dans ce diſcours, conſultoit la juſtice & ſon cœur: un eſprit ſuperficiel, & une prude donneront peut-être un nom odieux à ſa leçon; mais laiſſons juger les

fots & les malhonnêtes gens, & croyons que Madame de Monthermine, en parlant ainſi à Victoire, avoit des raiſons reſpectables qu'elle ſaura bien juſtifier.

Ponty raſſura ſon amie qui, ayant des préventions que la ſuite de cette hiſtoire éclaircira, ne lui fit point appercevoir qu'elle venoit de rêver, & que cette rêverie, qui l'avoit rendue triſte, pouvoit lui cauſer du chagrin. Le Baron reçut une lettre remplie des expreſſions les plus flatteuſes : il y répondit par une viſite dans laquelle il apporta une modeſtie noble, & un air très-touché. Le Marquis de Saint-Albe étoit préſent : ce dernier s'approcha de lui, & après les premiers complimens, & lui prenant la main avec une ſorte de reſpect : je reſpire par vous, lui dit-il ; votre bienfait mérite tous les ſentimens de mon cœur ; mais c'eſt votre vertu que j'adore ; vous avez reſpecté une femme malheureuſe ; ſon infortune ne vous a point tenté : voilà ce que j'admire en vous, & ce que je ſerai toujours fâché de ne pouvoir pas reconnoître. Madame de Monthermine reprit la parole. Pouſe rappeller ce qu'elle dit, il faudroit aimer autant qu'elle aimoit. Le Baron, mal

gré sa modestie, fut contraint de sentir les douceurs de l'amour-propre. Ce qu'il répondit parut si estimable à la Marquise, qu'elle ne trouva pas d'expressions pour remercier. Je vois bien, lui dit-elle ensuite, que le seul moyen que vous nous laissiez de reconnoître ce que vous avez fait pour nous, c'est de vous prier d'y mettre le comble. Nous vous y invitons fortement, Monsieur; &, dans huit jours, si vous voulez vous trouver ici, à trois heures du matin, sans équipage & sans domestiques, nous vous dirons de quelle façon vous pouvez remplir en cela notre intention. Le Baron devina très-bien ce dont il s'agissoit. Je vous entends, Madame, répondit-il; il est aisé de deviner les choses que l'on doit voir avec beaucoup de plaisir: croyez que je ne ferai pas le dernier au rendez-vous, ni le moins empressé à vous faire compliment sur votre mariage.

Victoire étoit présente à cette conversation: M. de Saint-Albe, qui ne pouvoit se contraindre sur la joie dont il se remplissoit à chaque instant, voyant qu'elle ne disoit rien, & croyant que c'étoit par modestie qu'elle se taisoit, lui adressa

la parole, & exhalta encore ce qu'elle avoit fait pour lui. Victoire répondit, avec son ingénuité ordinaire, qu'il y avoit peu de mérite à faire des actions aussi naturelles; & que si elle pouvoit mériter quelque louange, c'étoit de savoir que, pour une chose aussi simple, elle n'en méritoit aucune. Le Baron la regarda avec transport. Sachez vous rendre plus de justice, lui dit-il; mon intérêt m'engage à vous en prier: ce que j'ai fait se réduira à bien peu de chose, si vous n'estimez pas ce que vous avez fait vous-même: mon procédé est né du vôtre, & c'est vous qui devez décider l'opinion qu'il faut que j'en aye. Ce combat finit par un compliment plein de politesse que Ponty fit à M. de Montford, & dont il parut très-flatté; Madame de Monthermine eût souhaité pouvoir le prier de rester à souper; mais elle craignoit de faire de la peine à son amie: M. de Saint-Albe la sauva de l'embarras où elle se trouvoit, il engagea tout haut le Baron, disant qu'il prévenoit en cela les vœux de la Marquise; & le Baron promit de rester, sans attendre d'être mieux invité.

Dans cette soirée, le hasard lui offrit

vingt fois l'occasion de se déclarer à Victoire ; il ne profita d'aucune : il laissa à peine échapper de ces marques qu'on désavoue par l'air qu'on conserve en les hasardant : elles n'échappoient cependant pas à Victoire ; elle y voyoit le caractere d'un amour profond, & elle sentoit que son cœur n'y étoit indifférent que parce que l'amour ne se mérite point.

Il survint, à la Marquise & à M. de Saint-Albe, une affaire qui demanda qu'ils fortifiassent ensemble. La Marquise, qui prévit que Victoire en seroit fâchée, ne voulut point demander ses chevaux qu'elle ne l'eût consultée : celle-ci, toujours attentive, toujours ingénue & toujours digne de la plus tendre amitié, lui répondit : vous ne me consulteriez pas si vous étiez moins bonne ; mais ne croyez pas qu'il faille me consulter dans tout ce que vous faites : je sais toujours prévenir vos raisons, & vous êtes très-dispensée d'avoir ces attentions pour moi.

Ils partirent : & le Baron, se doutant très-bien que Victoire pouvoit être embarrassée avec lui, se hâta de tourner la conversation sur des choses qui ne pussent amener, de sa part, aucune décla-

ration : cependant, ce qu'il vouloit éviter arriva ; mais ce fut si naturellement, que Victoire elle-même y donna lieu sans le vouloir. Entre deux personnes qui ont toutes deux le cœur très-bon, il n'est guères possible que les discours roulent long-temps sur les bagatelles du siecle. Victoire parla de son amie & des sentimens qu'elle avoit pour elle ; le Baron la félicita d'avoir une amie aussi digne d'être aimée. J'ai déjà vu, lui dit-il, que vous aviez un cœur digne du sien ; il est heureux pour elle de vous avoir connue ; mais il est encore plus heureux pour vous qu'il se soit offert à votre cœur un objet si propre à exercer les sentimens dont vous êtes capable. Le premier plaisir de la vie est de trouver l'objet que la nature a fait pour nous..... Victoire conta, alors, comment leur connoissance s'étoit faite, & toutes les circonstances de leur premiere entrevue ; elle ne raconta pas, elle peignit, elle donna de l'action à toutes ses paroles. Le Baron en fut attendri jusqu'aux larmes ; il sentit que l'amour avoit mis, dans cette jeune personne, toutes les choses qui doivent enflammer un honnête homme. Cet attendrissement

singulier fit de l'impression sur Ponty ; elle ne put s'empêcher d'en remercier le Baron. Un des sentimens qui nous touchent le plus, est le plaisir flatteur que nous goûtons à voir passer tout l'intérêt qui nous anime dans l'ame de ceux dont l'estime nous a déjà flatté : je ne sais pas, lui dit-il en s'oubliant, si vous devez être autant flattée que vous le dites de l'impression qu'a faite sur moi votre discours ; mais je sais bien que le plaisir que j'ai goûté à l'entendre, suffiroit pour vous acquitter, quand même vous auriez eu en vue de me faire goûter ce plaisir inexprimable. Helas ! Mademoiselle, continua t-il, il y a long-temps que je ne trouve plus des sentimens ; ils me paroissent à présent si extraordinaires ; le monde, que tout contribue aujourd'hui à corrompre, me fait si bien douter qu'il en existe encore, que ceux que l'on a la bonté de me montrer, pour m'en rendre témoin, je les mets au nombre des bienfaits.

Ils ne pouvoient plus, ni l'un ni l'autre, s'arrêter en si beau chemin. Il paroissoit que cette réflexion venoit de rendre triste le Baron : Victoire, flattée de l'obliger, voulant le consoler, lui dit qu'en cela

elle étoit plus heureuse que lui, & que si elle avoit trouvé des ames dures, elle en avoit rencontré aussi qui lui avoient prouvé que l'humanité avoit encore ses Héros. Oui, lui dit-il, les malheureux, & sur-tout ceux, qui comme vous, n'étoient pas faits pour l'être, trouvent encore des cœurs sensibles; mais cela ne doit pas vous faire conclure contre ce que j'ai dit: les sentimens dont je veux parler ne sont pas ceux que la nature grave dans notre ame en nous formant: ceux-là subsisteront toujours malgré la corruption, notre intérêt personnel en fait la constance; & l'on tendra toujours la main à un infortuné, parce que l'instabilité des biens, si éprouvée, fait craindre insurmontablement qu'on ne le devienne, un jour, soi-même. Je parle de ces sentimens qui viennent des vertus, & qui périssent avec elles quand nous nous corrompons: nous commençons souvent par y trouver notre bonheur, nous les conservons jusqu'à l'âge où l'exemple prend de l'empire sur nous, & nous les perdons quand nos passions criminelles nous ont poussé à abuser de ceux des autres. L'ambition, l'avarice, la coquetterie, la fa-

tuité, par exemple, ſont les premieres de ces paſſions dont je parle : j'ai vu des femmes, & combien n'en ai-je pas vu, dont la bonne foi avoit dicté les premiers ſermens ; elles étoient heureuſes d'agir & de parler avec cette candeur aimable ; le monde ne les célébroit pas, mais elles croyoient ſon eſtime mépriſable ; l'amour leur tenoit lieu de tout, & elles trouvoient leurs jours, ſi remplis, bien préférables à tous ceux que la futilité & la coquetterie laiſſent ſi vuides : je les ai vués depuis ; elles avoient changé, elles avoient beaucoup d'Amans, par conſéquent beaucoup de vices, & ne ſe ſouvenoient plus de leurs premiers principes, ſi ce n'eſt, quelquefois, pour en railler celles en qui elles en retrouvoient l'image.

Il ajouta beaucoup de choſes, & fit un tableau ſi vrai, que Victoire fut obligée de convenir qu'il avoit raiſon. Ah ! ſans doute, Mademoiſelle, j'ai raiſon ; j'ai voulu long-temps en douter : je ne ſuis pas porté à mépriſer le monde ; mais mes propres expériences m'ont bien empêché de douter de la vérité de mes réflexions ; & s'il étoit néceſſaire de vous les juſtifier, ſi même vous vouliez y conſentir,

il me seroit bien aisé de vous prouver, par un court détail de mes fatales épreuves, que je n'ai rien avancé que de certain.

Victoire ne voyant pas où cette confidence pouvoit aller, ou le voyant sans le craindre, parce qu'elle jugeoit que ce seroit l'obliger que de le laisser parler de ses peines, l'engagea à les lui raconter.

Je me bornerai à un seul trait de ma vie, lui dit le Baron, & ce sera mon propre égarement que je vous donnerai pour preuve de ce que j'ai avancé : je suis né, Mademoiselle, tout aussi honnête homme qu'on puisse l'être ; j'ai, par conséquent, toujours regardé les engagemens comme des liens qui engagent la probité : je n'aurois pas voulu tromper une femme pour tous les Trônes du monde, je ne l'aurois pas voulu ; cependant, il a été un temps où mes principes m'avoient abandonnés : vous savez que j'ai été marié, & que jai perdu ma femme il y a deux ans ; j'en avois alors vingt-neuf, lorsqu'on me proposa ce mariage, je voulus qu'on me laissât le temps de faire mes réflexions : je ne me connoissois pas encore ; je n'avois éprouvé mon cœur que dans une seule occasion,

où, à la vérité, je n'avois rien fait qui ne méritât l'estime ; mais ce n'étoit pas assez pour me croire bien capable d'endurer tout le joug du mariage, si quelque foiblesse venoit à altérer la vertu que je me flattois d'y apporter. Le temps que j'avois démandé parut un peu long à ma femme ; elle me connoissoit peu, mais elle croyoit me bien connoître sur la foi de l'estime publique ; elle m'aimoit d'ailleurs, & ne vouloit pas attendre la fin d'un examen qu'elle ne croyoit pas nécessaire : elle m'en parla la premiere, & me dit que, jugeant mieux de moi que moi-même, elle vouloit, pour l'acquit de sa conscience, me dispenser d'un acte de probité dont elle se sentoit trop honorée : je me rendis à ses sollicitations, &, d'abord, je n'eus que des raisons de m'en applaudir ; je n'ai jamais conçu de plus grand bonheur que celui que j'éprouvai pendant les premiers temps de mon mariage. Si une femme peut faire le bonheur d'un galant homme, cet honneur étoit réservé à la mienne : tout ce que j'en pourrois dire peindroit mal ce que j'éprouvai de sa tendresse : il n'y a point de cœur comme étoit le sien ; & je

n'aurois pas osé en demander une autre au Ciel pour ma félicité : de mon côté, je puis dire que je ne vécus que pour elle, & que mes uniques desirs furent de la rendre heureuse, tant que je fus heureux par ses sentimens : mais ce temps ne dura pas. Une femme artificieuse s'empara de mon cœur : j'avois voulu me défendre ; mais elle me cachoit son ame ; &, dans ces sortes de combats, il n'y a que lorsque le mépris peut agir que l'on triomphe solidement. Je résistai donc vainement ; ma défaite étoit marquée dans le cercle des événemens, & elle fut aussi complette qu'elle étoit inévitable ; je fus d'abord très-malheureux, c'est-à-dire très-agité ; l'embarras de tromper ma femme étoit extrême, non qu'elle me surveillât, mais son amour me poursuivoit ; j'étois auprès d'elle aussi long-temps qu'il m'étoit possible ; j'inventois des plaisirs, je l'accablois de présens, & tout cela me décéloit au lieu de l'abuser : elle me soupçonna ; j'en frémis ; je prévis que j'allois achever de m'égarer. En effet, elle m'eut à peine fait les premiers reproches, que je ne songeai plus qu'à perdre mes remords dans les plaisirs. Mais à quelle

femme immolois-je l'objet le plus intéressant & le plus respectable ? Ah ! Mademoiselle, c'est ici qu'il faut que vous voyiez tout l'abîme où nous plonge une criminelle passion. Je conserve & je porte toujours sur moi une lettre que m'écrivit un intime ami, lorsque j'eus rompu avec cet objet indigne : je vais vous la lire, vous verrez un portrait affreux, vous verrez tout ce qu'il a fallu faire pour effacer de mon cœur ces traits qui l'ont deshonoré ; & vous jugerez si les passions peuvent avoir laissé subsister beaucoup de vertus dans le monde, quand un cœur, né vertueux, a pu devenir aussi foible & aussi criminel que le mien l'étoit devenu.

Lettre.

» Vous avez donc rompu une chaîne ignominieuse : applaudissons-nous, mon cher Ami, applaudissons-nous ; vous devenez l'homme le plus respectable ; vous avez fait une action qui ne peut être imitée que par l'homme le plus fort & le plus vertueux. Eh ! c'est votre ami qui vous a forcé à vous couvrir d'une gloire qu'il a le plaisir d'admirer le premier. . . . Je crois bien, comme vous dites,

dites, qu'à préſent les coquettes peuvent s'armer contre vous autant qu'il leur plaira; vous êtes forcé à les défier; l'homme déſabuſé ne les craint plus: ne vous en vantez pourtant pas; craignez la ligue: les coquettes ſe tiennent par la main, & ſe prêtent ſecours contre un homme qui affiche le mépris de leurs reſſources: jouiſſez modeſtement de votre victoire; n'oubliez pas que, pour triompher, vous avez eu beſoin de tout le zele & de toute l'opiniâtreté d'un ami éclairé: cet ami peut vous manquer au beſoin; il pourroit même arriver que, ſéduit une ſeconde fois, vous n'enviſageaſſiez plus des conſeils que comme des ſupplices; & alors les ſecours qui vous ont été ſi utiles vous deviendroient odieux: vous vous trouveriez ſeul, au milieu de tous les dangers, plus aveuglé, plus expoſé que la premiere fois, malgré votre expérience, parce qu'il eſt de fait que le flambeau de la raiſon ne brille que juſqu'au premier triomphe, & que la foibleſſe qui devient habitude eſt un mal incurable. J'allai voir votre femme il y a quelques jours; je la trouvai au milieu de ſes bois, triſte, abbatue, ayant un livre à la main qu'ap-

paremment elle ne lisoit point, car lit-on lorsqu'on a l'ame flétrie? elle me demanda si je recevois quelquefois de vos nouvelles; je répondis que vous m'aviez toujours écrit. Il n'a donc pas oublié tout le monde, reprit-elle: je suis charmée qu'il respecte encore un ami dont la constance est le seul défenseur qui lui reste, car j'apprends qu'on l'attaque de tous côtés; on l'accuse de dureté, d'ingratitude, de folie: eh! c'est moi qui suis cause de la sévérité de ces jugemens: c'est mon amour mépriſé qui attache à ses pas tant de spectateurs révoltés, tant d'ennemis inexorables; il faut que mon amour (la seule chose qui me restât de tout le bonheur qu'il me fit autrefois connoître) soit aujourd'hui contre lui, détruise l'ouvrage de ma générosité, & que je sois enfin obligée de ne plus l'aimer, de publier, du moins, que je ne l'aime plus, pour lui épargner de nouveaux ennemis.... Elle s'arrêta un moment, & reprenant ensuite: heureusement, dit-elle, vous lui restez; il veut mériter de vous conserver; sa constance & la vôtre pourront faire revenir le public sur son compte, car on ne peut pas douter que vous ne

soyiez son censeur autant que son ami ; & l'on croira, puisqu'il vous aime encore, qu'il peut encore changer..... J'employai toute mon éloquence à lui faire espérer ce qu'en vérité j'étois bien loin d'espérer moi-même. Combien de choses tendres ne dit-elle pas en un moment ! combien, en se proposant de ne plus vous aimer, ne me fit-elle pas connoître qu'elle vous aimoit encore ! vous en eussiez été touché. Non, je ne pense pas qu'il y ait un homme capable de voir avec indifférence tant de grandeur d'ame unie à tant d'amour. O mon cher Baron ! craignons l'égarement ; voyons, de sang-froid, combien il peut nous dégrader ; ses effets sont affreux. Pourroit-on s'imaginer, auriez-vous pu croire vous-même, qu'une femme de vingt ans, belle, sensible, adorable dans toute l'étendue du terme, uniquement touchée de vos agrémens, fût devenue, en six mois, l'objet de vos dédains ? car, sans me l'avouer, vous me l'avez appris ; vous ne pouviez plus la souffrir ; vous ne voyiez plus d'elle que son amour qui vous désespéroit ; vous n'entendiez plus, sans humeur, les louanges qu'on lui don-

noit ; c'eſt que ces louanges unanimes étoient des reproches publics de votre infidélité : cette infortunée vous regardoit, vous adoroit, ſouffroit l'humiliation, & ne ſe plaignoit que par des ſoupirs qui, en ſe faiſant entendre, prouvoient encore les ménagemens ſcrupuleux qu'elle s'étoit impoſés : vous en avez été touché quelquefois ; mes yeux étoient fixés ſur vous, vous les aviez ſouvent ſur elle, & vous avez dû éprouver, cent fois, que nous ne ſommes jamais ſans remords contre les gémiſſemens de la beauté. Vous voilà enfin guéri & déſabuſé ; regardez maintenant, derriere vous, cette femme dangereuſe que vous venez d'abandonner : conſidérez-la dépouillée des preſtiges qui vous cachoient ſes véritables traits ; voyez ſi tout ce que vous frémiſſiez de m'entendre dire n'étoit pas plus vrai que ſon eſprit & que ſon cœur ; vous avez éprouvé ſa fauſſeté, vous en avez été convaincu ; mais avez-vous bien diſtingué, bien approfondi le principe d'une perfidie univerſellement répandue ſur ſes actions ? c'eſt-là ſur-tout ce qu'il faut découvrir en elle ; c'eſt ſon ame qu'il faut dévoiler : vous n'avez pu pénétrer ſi avant ; votre

ami va vous prêter ſes yeux : armez vous de confiance & de crédulité ; je ne vous dirai rien que de vraiſemblable & de certain ; mais les vices d'une coquette paroiſſent toujours incroyables à l'Amant dont la foibleſſe les a long-temps protégés.... Il y a des femmes qui trompent parce qu'elles ſont foibles, d'autres parce qu'elles ſont légeres ; d'autres enfin parce qu'elles ſont fauſſes. Les premieres, cédant par pitié, changent par ſéduction, & peut-être ont-elles autant d'excuſes que d'imperfections : les ſecondes, aiſément frappées, ſont infideles naturellement : il y a toujours une certaine étourderie, dans la façon dont elles ſe rendent, qui les ſauve du reproche de fauſſeté, parce qu'elle avertit leurs Amans de ne pas compter ſur leurs promeſſes. Avant de les condamner, comme trompeuſes, il faudroit fixer le nom qu'il convient de donner aux hommes qui s'y fient, & décider s'ils ne ſont pas uniquement dupes d'eux-mêmes. Les troiſiemes ont réellement la fauſſeté pour motif : la vanité, l'intérêt, le beſoin les rendent infideles ; c'eſt l'eſpece d'inconſtance la plus mépriſable ; mais voilà, du moins, des motifs

naturels ; je mépriſe , je m'éloigne , & je ne frémis pas. Mais de quel œil enviſager une femme qui trompe pour avoir toujours des Amans , & toujours des victimes ; qui n'aime qu'à entendre des ſoupirs , que les plaintes amuſent ; qui veut enflammer toute la terre pour faire dire , non qu'elle a plu , mais qu'elle a ſubjugué ; & pour jouir d'une célébrité tout-à-fait particuliere ? Une telle femme eſt un monſtre dans la nature : en examinant la Marquiſe , vous aviez cru qu'elle étoit ſans caractere , & vous me le marquez dans votre lettre : vous voyez que vous vous étiez bien trompé ; c'eſt préciſément le contraire que je lui reproche ; elle a un caractere , mais un caractere affreux : l'art la ſoutient encore un peu dans le monde , non qu'elle ſe conduiſe maintenant avec beaucoup d'artifice , il n'en peut plus guere reſter à une femme qui a trompé toute la terre : les reſſources du vice s'épuiſent ; mais ce genre de vice donne une certaine célébrité qui agit d'elle ſeule , & diſpenſe inſenſiblement du talent de l'invention , juſqu'à ce qu'enfin tous les yeux ſoient deſſillés. Ce tems viendra pour elle comme il eſt venu pour d'autres ; vous la

verrez alors se juger elle-même, éviter ces mêmes yeux qu'elle a fascinés, & vivre dans le désespoir d'avoir tant abusé d'un ascendant coupable. Je suis bien convaincu qu'elle ne s'en sauvera pas ; c'est le vœu de tout le monde sensé qui l'a connue. Eh ! pourquoi la Providence voudroit-elle l'épargner ? Je souhaite vous voir alors devant elle ; mais peut-être faudroit-il, pour votre guérison entiere, que ce moment arrivât bientôt ; peut-être n'est-ce qu'à ces remords que vous pourrez bien reconnoître ses crimes, & peut-être n'est-ce que par ses remords que vous pourrez être bien guéri. Ah ! mon cher Baron, je vous plains, si cela est ; vous avez encore long-tems à vous tenir en garde contre votre cœur. Ces ames sans sentimens ne se repentent qu'à la derniere extrêmité. Adieu ».

Vous jugez bien, reprit le Baron, après la lecture de cette lettre, que je revins à ma femme avec empressement. Ce qui vous étonnera peut-être, c'est que malgré le remords, j'y trouvai le bonheur, non pas ce bonheur des premiers instans, ce délire de l'esprit, qui

naît des sensations, & qui doit s'envoler avec elles, parce qu'il n'est établi que sur les desirs; mais celui qui naît d'une situation agréable que l'on s'est faite, qui est partagé, applaudi, qui augmente parce qu'il dure, & qu'on est sûr de voir durer, parce qu'il se peut mériter par des soins qui sont toujours prévenus & jamais exigés. Tels furent mes sentimens & mes plaisirs auprès de ma femme après mon retour. Malheureusement je la perdis: le Ciel ne me l'avoit conservée que pour graver dans mon cœur le prix d'une femme estimable. Après sa mort, j'ai vécu dans une indifférence extrême; j'ai douté de pouvoir rencontrer un cœur digne du mien, & j'ai fui toute occasion de m'engager. Cependant je sens bien, & je suis convaincu que ce que j'ai craint de ne pas trouver, existe dans le monde; mais trouver un cœur capable de bien aimer n'est encore rien; il faut lui plaire, l'attendrir; & c'est un bonheur dont on ne me jugeroit peut être pas digne. Cette crainte doit me retenir; & je ne connois qu'une seule personne en faveur de qui je voulusse engager ma liberté, sans être sûr de quelque retour.

Le Baron se tut, & par la conclusion de son discours, mit Victoire dans la nécessité de l'aider à se déclarer. En effet, il venoit de faire l'éloge de son cœur, & il doutoit de plaire avec les qualités les plus estimables; ou il falloit ne rien répondre, & cela n'étoit pas possible, ou lui dire des choses obligeantes, dont il étoit naturel qu'il tirât avantage. Heureusement pour elle, elle n'avoit encore dit que quelques mots, quand la Marquise & Saint-Albe arriverent.

La joie qu'elle eut de les voir revenir fut extrême, & l'on s'étonnera de la cause qui la faisoit naître. Pourquoi cette répugnance à entendre une déclaration d'amour? Le Baron étoit aimable; ses discours annonçoient un Amant qui ne pouvoit avoir que des vues respectables, & une orpheline devoit se croire trop heureuse d'avoir enflammé un homme qui avoit de pareilles vues. Expliquons cette singuliere énigme, & ne laissons point accuser de caprice une fille qui, dans toutes les occasions de sa vie, n'agit jamais que par le principe de la plus exacte équité.

Les sentimens du Baron, son mérite,

ſes vues trouvoient dans Victoire toute la juſtice qu'il étoit en droit d'exiger ; & c'étoit cette même juſtice qui faiſoit ſon embarras auprès de lui. Un homme amoureux demande de l'amour ; & lorſqu'il mérite d'être aimé, on ſent qu'on va devenir ſon bourreau, ſi on ne l'aime pas : on a du chagrin de penſer qu'on n'entendra plus de lui que des ſoupirs & des gémiſſemens auxquels on ne pourra oppoſer qu'une juſtification qui comblera ſon martyre ; & dans la certitude de devenir par-là auſſi malheureuſe que lui-même, on éloigne autant qu'il eſt poſſible le moment qui doit décider une deſtinée cruelle. Mais pourquoi lui étoit-il ſi impoſſible d'aimer le Baron ? Ne l'a-t-on pas deviné ? A-t-on oublié le généreux Montluiſon ? On a cru peut-être que l'amour étoit éteint dans ſon cœur, parce que j'ai dit qu'il l'étoit. Oui, cet amour inconſidéré qui part de l'imagination, qui n'agit que ſur elle, qui ſubſiſte ſans principe, & ſéduit ſans véritable objet, cet amour étoit éteint ; mais ce ſentiment vertueux qui lie les ames eſtimables ; cette ſympathie douce qui augmente par l'habitude, & ſe perpétue par le ſeul ſou-

venir ; ce penchant à ne vivre qu'avec un homme qui a fait les premieres impressions ; ce desir de le voir libre, & de pouvoir s'abandonner au bonheur d'être à lui ; cela n'étoit pas éteint : & qu'est-ce autre chose que de l'amour, quand on a la droiture & l'innocence ? Elle aimoit donc Montluisson, & jamais elle ne pouvoit aimer que lui : tout ce que le Baron pourroit faire ne la détacheroit pas d'un homme dont l'idée enchaînoit ses volontés ; mais ce sentiment ne la rendoit point folle, sa tête étoit libre, elle voyoit tout ce que le Baron méritoit, & songeoit avec douleur à tous les chagrins que son indifférence lui préparoit.

Rendue à elle-même dans son appartement, elle rêva à tout ce qui se passoit. Montluisson s'offroit à son esprit, & elle ne put se coucher sans lui avoir écrit. Sa lettre fut longue ; elle y fit entrer toute l'aventure de la Marquise & de Saint-Albe ; & quand elle fut au moment où elle avoit été trouver le Baron pour l'intéresser au désespoir de son amie, elle lui dit : « Je vis bien que j'allois faire une démarche qui m'exposoit, si le Baron avoit été moins honnête homme ;

mais je la fis par cela même qu'elle me paroiſſoit téméraire. J'étois ſi touchée du malheur de deux perſonnes qui s'aimoient, qu'il me ſembla que j'étois appellée à leur ſecours par la Providence. Si mon action étoit extraordinaire, ma récompenſe le fut auſſi. J'eus autant de plaiſir qu'eux-mêmes en avoient eu quand je les revis enſemble. Hélas! il eſt bien naturel de ſe pénétrer des peines des vrais Amans; j'ai eu comme eux de grands chagrins; vous les avez connus, & vous me pardonnerez bien aujourd'hui d'avoir fait quelque choſe en faveur du ſouvenir qui m'en reſte ».

La réponſe de Montluiſon étoit un applaudiſſement général de ſon procédé & de ſa lettre. « Vous avez fait, lui diſoit-il, ce que la plus eſtimable perſonne du monde ſe ſeroit peut-être contentée d'imaginer. Je vous eſtimois déjà beaucoup; mais je vois bien qu'il en faut venir à vous accorder toute mon admiration. Continuez à la mériter, Mademoiſelle, puiſque vous me faites l'honneur de m'accorder une partie de votre amitié, cette admiration ſera toujours un grand plaiſir pour vous. Pour moi,

je vous avoue que je lui dois la plus sensible partie de la consolation de ma vie: je trouve une grande douceur à m'occuper de ce que vous faites; je remplis la moitié de mes jours du souvenir de ceux que j'ai eu le bonheur de passer avec vous, & je vous retrouve ici, quoique je ne puisse pas oublier que je vous ai perdue ».

Cette réponse arriva le jour du mariage de la Marquise. Victoire n'avoit pas encore achevé de la lire, quand on vint l'avertir que l'on étoit prêt à monter en carrosse. Toute autre qu'elle eût montré de l'humeur, elle n'eut que du chagrin, elle eut même l'attention de le cacher. Elle trouva le Baron à la porte de son appartement; il ne s'apperçut de rien; il fut reçu comme s'il avoit été attendu. On partit, on alla à la campagne, & le mariage fut célébré sans le moindre éclat. Après la cérémonie, Saint-Albe se livra à ces transports qui lui étoient permis: la présence de Victoire le retint dans la plus exacte décence, & il n'en parut que plus tendre. La Marquise, comblée des plus douces caresses, avoit cet air content qui touche plus que le bruit des

plaisirs. Le Baron ne put voir un spectacle d'amour si séduisant, sans éprouver le sentiment dont il étoit témoin. Il s'éloigna, & la tristesse s'empara de son cœur. Il s'étoit déjà apperçu que Victoire évitoit de se trouver avec lui; il avoit d'abord pensé qu'elle vouloit éviter d'entendre de simples galanteries, ne pouvant pas raisonnablement s'imaginer qu'elle eût fait, dans si peu de tems, cette impression vive qui décide tous les sentimens d'un honnête homme. Mais dans ce moment où le bonheur de deux Amans lui rendoit si nécessaire celui d'être aimé, il pensa que qui fuit n'aime point, & est déjà résolu à ne point aimer : il sentit toute sa passion, en vit la suite funeste, & se livra aux plus tristes réflexions. On s'apperçut de son absence, & on s'occupa à le chercher. La Marquise le trouva la premiere : il étoit assis dans un bosquet sur un banc de gazon, la tête appuyée sur une main, & ayant les yeux fixés au Ciel. Elle lui vit l'air accablé, & elle étoit déjà assez instruite pour n'avoir pas beaucoup de questions à lui faire. Son cœur reconnoissant, & naturellement généreux, ne put se refuser au plaisir de le prévenir. Le

premier mot qu'elle lui dit, mit le Baron à ſes pieds. Ce n'eſt pas avec vous que je pourrois diſſimuler, lui dit-il, je ſouffre, Madame, & j'ai beſoin de votre pitié. L'amour!.... qui m'eût dit que j'éprouverois encore ſes caprices? le cruel amour cauſe aujourd'hui l'état où vous me voyez; il peut paroître devant vous, il n'eſt point criminel; tout mon ſang, tout mon bien ſeroient les moindres marques que je vouluſſe donner de la paſſion dont j'oſe vous faire l'aveu; mais je crois votre amie diſpoſée à les mépriſer; je ſens que ſon cœur ne m'eſt pas deſtiné: cependant, Madame, je puis m'être trompé, je ne me ſuis pas encore expliqué; & les Amans ne doivent jamais s'en rapporter à leurs yeux; ils ne voyent toujours que par les apparences, parce qu'elles les accablent ou les ſéduiſent au premier inſtant. Mademoiſelle Victoire peut avoir des motifs; une perſonne vertueuſe en a toujours: elle n'a peut-être pas cru mon amour auſſi innocent qu'il l'eſt: daignez, Madame, lui en offrir l'hommage. Vous m'avez dit qu'elle étoit née de parens honnêtes, c'eſt tout ce que j'examine; je ſuis maître de diſpoſer de

ma main ; je lui offre toute ma fortune ; & si elle daigne l'accepter, c'est elle qui aura fait la mienne.

Madame de Saint-Albe promit tout ce qui dépendoit d'elle, & cette promesse causa au Baron une si sensible joie, qu'il changea tout d'un coup d'humeur & de visage : il promit d'être plus gai, & il tint parole ; mais il éprouva bientôt que l'amitié ne commande point à l'amour. Quand Madame de Saint-Albe parla à Victoire, quoi qu'elle pût lui dire, elle trouva un cœur incapable de recevoir d'autres loix que celles qui l'avoient déjà subjuguée. Tout ce que je possede, lui dit-elle, est à vous ; mais mon cœur ne peut pas s'étendre jusqu'à d'autres que vous : en insistant, vous me rendriez la plus malheureuse personne du monde. J'ai prévu ce qui arrive, & si j'avois pu haïr le Baron, je l'aurois haï de penser qu'il me mettroit dans le cas de vous refuser quelque chose. La Marquise ne pouvoit pas encore être assez pénétrée de la situation du Baron, pour vouloir le servir aux dépens d'une fille dont elle étoit idolâtre ; mais ce vif intérêt vint dans la suite. Il fut si bien toucher le cœur du Marquis de

Saint-Albe, qu'il se vit sûr par-là d'engager Madame de Saint-Albe à abuser de l'ascendant qu'elle pouvoit avoir sur l'esprit de Victoire. Cette infortunée eut à souffrir les plus cruelles persécutions; il est vrai qu'ils ignoroient tous qu'elle eût le cœur touché pour un autre. Elle résista autant qu'il fut possible; mais Madame de Saint-Albe lui peignit, en termes si touchans, le triste état du Baron, & lui-même, en lui parlant pour la premiere fois de sa passion, lui montra des sentimens si tendres, & un désespoir si inexprimable, qu'enfin elle promit d'écouter la pitié autant qu'il dépendroit d'elle. Le Baron, à qui elle fit cette promesse, vit si bien qu'elle lui coûtoit un effort, qu'il ne put se résoudre à la regarder comme un engagement. Tout autre que moi, lui dit-il, amoureux autant que je le suis, c'est-à-dire, autant qu'on peut l'être, prendroit de l'espérance; & sûr d'être bientôt heureux, se flatteroit d'être bientôt aimé: mais je n'ai pas des sentimens aussi faciles à satisfaire; il n'y aura plus de bonheur pour moi, si je n'ai pas celui de vous plaire avant de vous obtenir: je connois cet amour qui naît du respect des

engagemens ; il ne pourroit jamais remplir mes vœux, non pas que mes vœux tiennent du caprice, & ne puiſſent jamais être remplis; un ſeul de vos regards eût ſuffi pour les ſatisfaire, ſi l'amour l'avoit donné : mais ſi je ſuis ſi modeſte dans les deſirs, je ſuis très-difficile dans les ſentimens ; & c'eſt pour vous-même, Mademoiſelle, que je le ſuis : je veux un bonheur qui ne puiſſe jamais m'être reproché, je veux que vous-même puiſſiez vous applaudir de vous être livrée à mon amour ; & c'eſt ce que je crains qui ne ſoit pas. J'examine vos mouvemens : vous avez de l'eſtime pour moi, & de la répugnance à m'épouſer : je dois croire que vous ne m'aimeriez jamais, & renoncer à une poſſeſſion qui ne feroit que combler un jour le déſeſpoir où votre indifférence m'a déjà réduit.

Victoire fut pénétrée de ce diſcours. Ce qu'elle dit au Baron lui arracha des larmes. J'ai ſouhaité de vous être indifférente, lui dit-elle ; j'ai ſenti que je troublerois votre repos : la nature ne m'a pas fait capable de toute cette tendreſſe que vous méritez : quand je vois toute l'étendue de la vôtre, je me demande

comment je pourrai y répondre, & les devoirs qu'il faut que je contracte m'effraient. C'eſt mon eſtime, Monſieur, qui a fait ma réſiſtance : elle l'eût faite toujours, ſi les moyens que vous avez employés ne m'avoient fait connoître que mes refus vous rendoient très-malheureux, & qu'en voulant vous épargner des chagrins, je vous en cauſerois de plus grands. Je ne me ſuis jamais bien expliquée : je vous déclare aujourd'hui mes véritables ſentimens : j'ai de l'eſtime pour vous, de la reconnoiſſance pour ce que vous avez fait, de l'admiration pour la déclaration que vous venez de me faire. Votre perſonne ne me déplaît pas, votre eſprit eſt tendre, & rend intéreſſant ce que vous ſentez & ce que vous dites. Si je vous épouſe, je ſens que rien en vous ne m'empêchera jamais de vous être véritablement attachée : je ſentirois plus, ſi j'étois née plus tendre, & je promettrois davantage ſi j'étois née moins ſincere ; mais je me donne pour telle que je ſuis, & je ne puis promettre que ce que je dois croire poſſible..... Et moi, lui dit le Baron en l'interrompant, je vous promets de vous aimer toute ma vie

autant que je vous admire. Pardonnez-moi d'avoir forcé vos inclinations ; je veux les mériter, & non pas les surprendre. Je vous rends la promesse que je vous ai arrachée, elle nous rendroit malheureux l'un & l'autre : en renonçant au don de votre main, je m'assure tout ce que vous pouvez me donner sans contrainte, & je vous ai l'obligation de jouir dès ce moment d'un bonheur qui ne pourra jamais s'altérer.

Cette résolution étoit sincere. Mais les sacrifices, en amour, ne sont que des songes respectables : le cœur ramene toujours l'imagination à sa dépendance. Le Baron sentit bientôt qu'il avoit trop promis : il comprit qu'en continuant de voir Victoire, il agiroit, malgré lui, contre la parole qu'il lui avoit donnée. Après cette parole, il regarda sa fermeté comme un devoir ; &, cette fermeté devenant impossible sans le secours de l'absence, il s'éloigna d'elle, &, insensiblement, ne se présenta plus chez Madame de Saint-Albe. La continuelle violence qu'il étoit obligé de se faire aigrit son sang, & causa bientôt une si grande fermentation, qu'il tomba malade dangereusement. Il

voyoit le reméde à ſon mal, &, ſans ce reméde, il étoit convaincu qu'il ne pouvoit éviter la mort; malgré cette conviction, il ne l'auroit jamais voulu employer, & il périſſoit infailliblement ſi un ami, à qui il avoit ouvert ſon cœur, n'avoit pris ſur lui d'avertir le Marquis & la Marquiſe de Saint-Albe de ce qui ſe paſſoit. Ils vinrent tous deux le voir. L'état où ils le trouverent étoit digne de toute leur pitié. La Marquiſe lui parla avec autant de raiſon que d'amitié. Ces délicateſſes, lui dit-elle; ne ſont louables que lorſqu'elles ne coûtent que le ſacrifice des plaiſirs; mais la vie, Baron, n'eſt point un ſacrifice arbitraire; vous devez reſpecter la vôtre; elle vous a été donnée pour cela; & Victoire même condamneroit le deſſein homicide que vous nourriſſez. Il faut la voir, il faut accepter ſa main; elle ne vous a point dit qu'elle vous la donnât avec répugnance; elle n'a aucune raiſon pour cela: votre perſonne ne lui déplaît point, & elle n'a aucun engagement dans le cœur; elle n'a balancé que parce qu'elle craint de vous rendre malheureux par une certaine inégalité de tendreſſe; mais ſa main eſt à

vous, si vous la lui demandez : acceptez-la, mon cher Baron, & ne vous faites plus un devoir d'une générosité funeste, d'autant plus condamnable, que le bonheur même de Victoire ne le demande pas, puisqu'elle ne vous haït point.

Le Marquis de Saint-Albe s'unit à sa femme pour le résoudre à ce qu'ils exigeoient de lui : leurs discours furent si raisonnables, & leurs instances si fortes, qu'enfin il consentit à vivre, si Victoire n'avoit pas changé de sentiment. Madame de Saint-Albe s'engagea à la lui amener avant la fin du jour, & cette offre, qu'il accepta avec les plus grandes marques de joie, causa, dans le même instant, une révolution favorable, dont les médecins s'apperçurent.

Victoire vint, l'après dinée, avec la Marquise : il la reçut en penchant sa tête sur son lit, & faisant des mouvemens qui peignoient bien la reconnoissance dont cette bonté le pénétroit : il n'osa, pendant quelques momens, la regarder ; il soupiroit, & levoit les yeux au Ciel. Dans cet état, il eût attendri un rocher, & le cœur de Victoire n'étoit point impitoyable : elle eut la générosité de lui

parler la premiere. Je suis pénétrée de l'état où je vous vois, lui dit-elle ; je suis honteuse, en même temps, d'en être la cause ; rien en moi n'a dû vous inspirer des sentimens aussi tendres, & je voudrois perdre ce foible mérite qui les a fait naître, pour réparer les maux qu'ils vous ont fait souffrir. Vous n'avez rien à réparer, Mademoiselle, lui dit le Baron d'une voix foible : c'est moi, au contraire, qui doit vous demander pardon du spectacle que je vous donne aujourd'hui : vous m'avez causé des peines que je ne voudrois point perdre, & je vous donne des chagrins que je ne pourrai jamais, peut-être, vous faire oublier. On veut, Mademoiselle, que je consente à y mettre le comble : pour m'y résoudre, on me fait espérer que vous daignerez y consentir vous-même : c'est à vous à m'ordonner ce que je dois faire ; je ne me flatte pas que ma mort puisse vous arracher des larmes ; mais il faut que je sois sûr qu'elle produiroit cet effet sur vous, pour vouloir accepter la vie aux dépens de votre tranquillité.

Victoire n'étoit pas venue pour prononcer un arrêt fatal : elle lui dit tout

ce qu'il falloit pour le faire vivre. Ce fut dans ce moment, sur-tout, que le Baron pût bien juger de la justice de son amour. L'air qu'elle prit, le ton dont elle prononça son consentement, les termes dont elle se servit pour en cacher la violence, tout peignit une ame adorable. La Marquise, presque aussi touchée que le Baron, se jetta sur elle pour la couvrir de baisers : Tu nous enchantes tous, lui dit-elle, tu nous pénétres de respect : nous ne devons guères nous féliciter d'avoir une ame, en voyant toute la beauté de la tienne. Pour le Baron, il ne put dire que quelques mots ; il étoit pénétré jusqu'au fond du cœur. Ma joie se tait, lui dit-il, mon bonheur me confond ; je refuserois encore ce même bonheur, par respect pour vous, si vous ne veniez pas de fixer ma destinée en daignant vous y associer.

Il fut arrêté que le mariage se feroit dès que le malade seroit rétabli. Ponty avoit exigé ce délai, d'ailleurs nécessaire, parce que ses sentimens pour Montluison lui faisoient croire qu'il ne lui étoit pas permis de conclure un engagement de cette nature, sans s'être auparavant assurée

assurée qu'il y donneroit son consentement. Les Amans ont des devoirs particuliers : jusqu'alors, elle n'avoit pas pensé, un seul moment, qu'il pût avoir de l'amour pour elle ; tout lui avoit dit le contraire ; & elle avoit éprouvé, tristement, qu'il étoit résolu à respecter inviolablement les sermens qu'il avoit faits à sa femme. Mais elle savoit, par elle-même, que souvent nous avons dans le cœur des sentimens qui s'y nourrissent secrétement pendant de longues années, que les circonstances seules développent, & nous font connoître tels qu'ils sont ; & elle pensa qu'avant de conclure un engagement qui alloit les ravir pour jamais l'un à l'autre, elle devoit le mettre à portée de s'examiner lui-même, & s'assurer, par son consentement, qu'il ne nourrissoit pas secrétement l'espoir de la posséder un jour.

Elle lui écrivit, dans le plus grand détail, toutes les circonstances du mariage qu'elle étoit à la veille de conclure : elle eut grand soin d'y marquer qu'elle n'avoit nul amour pour le Baron ; ce point étoit important. J'ai cédé à la pitié, beaucoup plus même qu'à la reconnoissan-

ce, lui disoit-elle ; j'ai vu qu'il falloit sauver les jours d'un malheureux ; & je m'y suis laissé déterminer, parce que je savois, par moi-même, combien il est affreux d'aimer sans espérance. La fortune n'eût jamais suffi pour me tenter ; j'eusse toujours considéré à quelle reconnoissance elle m'alloit contraindre ; & je n'aurois jamais voulu, pour une foible satisfaction, perdre le plaisir de n'être attachée qu'au seul homme que j'avois distingué : mais on a attendri mon cœur par des larmes, on m'a mise dans la nécessité de me sacrifier ou de devenir barbare, & j'ai cédé au pouvoir de la pitié : cependant, il n'y a encore que des paroles données : si vous trouvez qu'elles m'ont trop engagée, le plaisir de faire quelque chose pour vous, en suivant vos conseils, me donnera la force de faire la seule infidélité dont je sois capable : c'est à vous à décider d'une vie qui sera toujours heureuse, quelque chose qui puisse arriver, quand vous aurez bien voulu en déterminer les révolutions.

On saura l'effet que produisit cette lettre sur le sensible Montluison : il y répondit par le premier courier. Tout ce qu'il

écrivoit à Victoire avoit toujours un caractere d'amitié très tendre, mais, dans cette occasion sur-tout, il alla jusqu'aux expressions de la tendresse : il commençoit d'abord par la remercier des marques d'estime qu'elle vouloit bien lui donner, en le consultant sur le parti qu'elle avoit à prendre dans une rencontre heureuse qui ne souffroit pas de conseil. C'est le Ciel qui se charge de votre fortune, qui vous l'offre, qui vous prodigue ses dons, Mademoiselle, lui disoit-il, & vous me consultez pour savoir si vous daignerez les accepter? Vous me rendriez glorieux, si, dans ce moment, j'étois capable de sentir autre chose que votre bonheur..... Il continuoit ensuite sur un ton presque passionné; & finissoit sa lettre par des choses auxquelles il ne manquoit que le mot d'amour pour surpasser, en tendresse, les discours de l'Amant le plus tendre. Vous allez donc être heureuse, Mademoiselle; vous allez jouir de votre mérite, de vous-même, dans une vie tranquille, qui vous laissera la douce liberté de vous livrer aux vertus & aux sentimens; vous pourrez accueillir les sciences, les talens, & les acquérir en les ac-

cueillant ; c'étoit un avantage que vous ambitionniez : la liberté & l'aisance vont vous procurer le moyen de vous l'assurer : vous ne devrez plus à personne le sacrifice de vos goûts ; vous ne serez plus assujettie à la coûteuse complaisance ; tous vos jours seront à vous : heureux ceux qui pourront jouir du charme qui va les embellir. Je vous vois déjà dans tout votre bonheur & dans toute votre gloire ; mais hélas ! je vous vois de loin. Privé du plaisir de vous entendre & de vous admirer, je retrouverai votre image dans mes bois ; mais votre image ne sera pas vous, & cette différence augmentera toutes les fois que, dans mon idée, je verrai augmenter votre mérite. Cependant, vous serez heureuse, & votre bonheur me consolera : j'aurois voulu le pouvoir faire moi-même ; je n'étois pas né, apparemment, assez digne de ce précieux avantage, puisque la fortune qui, dans cette occasion, paroît avoir épuisé sur vous tous ses bienfaits, a fait choix d'un autre que moi pour vous les offrir. Adieu, Mademoiselle, il faut finir par ce regret qui devient criminel : je suis lié, & vous allez l'être ; c'est un malheur dans la néces-

sité duquel il faut que je cherche à présent la force de me consoler.

Victoire permit à son cœur d'expliquer cette lettre : elle disoit beaucoup, elle signifioit encore davantage. L'amour l'avoit dictée ; mais l'amour avoit voulu se cacher sous les traits de la générosité. Il voit mon fatal hymen avec douleur, se dit-elle ; mais il croit que son amour me seroit encore plus fatal que ne pourra l'être cet hymen odieux, & il le fait taire par une suite de ses principes respectables..... Cependant, il consentoit qu'elle se mariât, & elle vit bien qu'il falloit obéir à sa destinée. La Marquise entra tandis qu'elle se livroit à ses réflexions : Je venois te donner des nouvelles du Baron, lui dit-elle, il n'est pas bien : l'extrême joie a d'abord causé du dérangement ; & à présent, le chagrin de voir continuer la fievre l'agite si fort, qu'il a, tous les jours, le redoublement. Victoire écoutoit avec attention, & cette attention n'étoit point triste ; elle n'avoit jamais su dissimuler. La Marquise s'apperçut qu'elle n'étoit pas touchée ; elle lui en marqua son étonnement : Vous n'avez jamais bien voulu entrer dans mes

ſentimens au ſujet du Baron, lui dit-elle: vous épouſiez un homme que vous adoriez, & n'avez pas pu concevoir le chagrin d'épouſer un homme qu'on n'aime pas. Ce chagrin eſt tel, Madame, qu'il m'en coûteroit moins de lui donner mon ſang que de lui donner ma main. Mais, ma chere Ponty, tu ſeras très-malheureuſe avec cette répugnance? Je le ſais, Madame, je ſais tout ce qui m'eſt préparé dans l'avenir; mais je ſais que vous l'avez voulu, & que vous l'auriez dû prévoir..... C'eſt la pitié, c'eſt mon amour pour toi, ma chere Enfant, qui m'ont pouſſée à ce que j'ai fait; j'ai vu un homme qui t'adoroit; j'ai vu ta malheureuſe fortune, & ta répugnance à accepter des bienfaits; & j'ai cru être obligée à te faire violence..... Votre cœur vous a trompé, Madame; il ne conſultoit pas le mien: ſi vous l'aviez interrogé, un ſeul mot vous eût arrêtée, mais vous ne l'avez pas fait; il n'eſt plus temps d'y apporter du remède; je ſuis engagée, je ſuis liée; le Baron jouira de la tendreſſe que vous avez eue pour moi; il en jouira, Madame, & moi je prierai le Ciel qu'il abrége ſon bonheur en abrégeant mes jours; je n'ai

plus que ce souhait à faire, & je m'y livre pour n'être pas exposée à en former d'autres.

La Marquise n'étoit pas capable d'écouter ces réponses terribles sans être pénétrée jusqu'au fond du cœur : si elle avoit fait une seule question, Victoire alloit lui avouer son secret ; mais ce ne sont pas des questions que l'on fait quand on est accusé, quoiqu'on se sente innocent, ce sont des excuses. Elle se mit devant Victoire en lui prenant la main tendrement : ses regards exprimoient le tendre désespoir où elle se trouvoit réduite. Ecoute, lui dit-elle, après le Marquis je n'ai rien de plus cher que toi, & je te jure que tu me perces le cœur en me parlant comme tu viens de faire : je ne veux plus que tu épouses le Baron ; je l'exigeois, je te le défends ; nous passerons pour des étourdies, pour des ingrates, mais n'importe ; ma gloire, mon devoir, tout ne m'est rien, quand tu souffres & que tu m'accuses. Voilà la derniere fois que je te parlerai du Baron ; & je ne veux pas même que tu m'en parles ; tu croirois qu'après avoir fait une chose dont tout le blâme retombera peut-être sur moi, tu

ferois obligée de me parler de lui, de me vanter mon procédé, pour me consoler de ce qu'il va me coûter ; & je veux que tu saches que je n'ai pas besoin de consolation quand je t'empêche d'être malheureuse ; & que toutes les considérations humaines se perdent dans l'immensité des sentimens que tu m'inspires.

Victoire ne combattit point ; sa résolution étoit prise ; elle voyoit que la Marquise s'obstinoit à la lui faire perdre ; & pour éviter cette nouvelle espece d'importunité, elle fit une réponse équivoque qui trompa son amie : mais quand après quinze jours le rétablissement de la santé du Baron exigea qu'elle fît connoître ses résolutions à son amie, elle le fit avec tant de fermeté & de dissimulation, que la Marquise abusée crut que ses idées étoient changées, & que la réflexion en avoit totalement triomphé.

Victoire vit arriver le jour fatal avec cette plénitude de tristesse qui réduit un cœur à ne pouvoir pas même pousser des soupirs. Tout le monde la croyoit tranquille ; le Baron seul, que l'approche de son bonheur rendoit plus pénétrant, ne lui trouvoit pas cette tranquillité dont on

la félicitoit : il ne lui disoit rien par ménagement ; mais il l'examinoit, & ce qu'il sentoit approchoit presque des remords.

Une heure avant qu'il fallut se rendre à l'Eglise, elle s'enferma dans son appartement : depuis huit jours elle n'avoit pu verser une seule larme ; elle ouvrit la derniere lettre de Montluison, & elle en avoit à peine lu les premieres lignes, que le torrent partit. Ce soulagement apporta quelque calme dans son esprit, elle put considérer attentivement l'image de Montluison qui s'offroit à ses yeux. C'est à présent, dit-elle, qu'il faut que je te quitte, cher Amant, car je puis bien en ton absence te donner ce nom dont tu es si digne ; c'est à présent qu'il faut que j'oublie les obligations que je t'ai, les sentimens que tu m'inspiras, les vœux que je formai : tout cela étoit de l'amour ; il m'est désormais défendu d'en avoir pour toi..... défendu de t'aimer ! eh ! j'ai pu y consentir ! j'ai pu faire des promesses qui étoient contre toi ! oui, je les ai faites, & elles m'ont rendue plus digne du bonheur qu'elles m'ont ravi ; j'y serai fidelle par une suite de mon motif ; j'es-

pérerai toujours que la bonté de mon cœur, en comblant ton estime, te fera regretter à jamais de me voir sous d'autres loix que les tiennes.

Elle entendit du bruit, & s'arrêta : on frappoit à sa porte ; c'étoit un laquais qui venoit lui annoncer quelqu'un qui demandoit à lui parler. — Savez-vous qui c'est ? demanda-t elle. — Non, Mademoiselle, répondit le domestique ; c'est un Monsieur que je n'ai jamais vu. — Faites entrer, reprit Victoire, avec un peu d'humeur ; on ne sauroit me laisser jouir d'un moment de repos. L'inconnu entroit ; elle fit un pas vers la porte, & s'arrêtant tout-à-coup : Ah Ciel ! s'écria-telle, c'est M. de Monrluison. — Oui, ma chere Victoire, lui dit-il en se précipitant à ses genoux, c'est lui-même, c'est votre plus tendre ami ; mais, hélas ! le regarderez-vous encore de même quand il vous aura expliqué les vœux qu'il apporte à vos pieds ? — Oui, toujours, répondit-elle en le relevant, toujours je ferai mon bonheur de tout ce que vous exigerez de moi. Parlez ; on va venir nous troubler : c'est aujourd'hui que j'épouse M. de Montfort... Ah ! reprit-il en

se précipitant encore à ses genoux, vous avez prononcé l'arrêt de ma mort..... Ma chere Victoire, nous n'avons qu'un moment, & je suis obligé d'accorder tout à ma passion. Daigne m'écouter : tu m'as aimé, je t'ai toujours adorée ; je fus généreux, deviens généreuse à ton tour... Elle se précipita dans ses bras, elle y resta long-tems sans pouvoir parler. O mon cher Montluison ! dit-elle ensuite, vous ne connoissez mon cœur que par mon amour, connoissez-le par ma reconnoissance, par mon estime, par mon respect immortel : je vous dois tout ; vous m'avez secourue dans la misere, vous avez formé mon esprit & mes mœurs ; ne donnez pas le nom de générosité à mon obéissance : connoissez les dispositions que j'apportois dans ce mariage que vous appellez affreux ; mais non ; je veux que vous croyiez qu'il m'étoit agréable ; j'aurai quelque mérite à vous le sacrifier. — Je compte sur votre parole, lui dit-il avec transport ; mais vous ne me demandez pas de quel prix je suis en état de payer ce sacrifice. — Ma récompense est dans mon cœur, lui répondit-elle, & je serois bien fâchée que vous puissiez croire qu'il

m'en fallût une autre. Il n'en eſt qu'une que je puſſe ambitionner, que je puſſe préférer au plaiſir de n'agir que par le ſeul ſentiment; mais je ne l'ambitionnerai jamais, puiſque ce ſeroit un crime: vous êtes marié..... — Je ne le ſuis plus, s'écria-t-il; eh! pouvez-vous croire que je vouluſſe vous faire perdre un établiſſement avantageux, pour ne vous offrir que le plaiſir d'être généreuſe? Madame de Montluiſon languiſſoit depuis quelque tems, & me le diſſimuloit; je n'ai ſu ſon état que lorſque vous m'avez confié l'engagement que l'on vous propoſoit de prendre. Je n'ai pas voulu vous inſtruire de la ſituation de ma femme, parce que j'aurois rougi de concevoir des eſpérances, & que j'ai dû craindre que venant à en concevoir vous-même par un excès d'amour, vous n'exigeaſſiez des délais qui auroient pu vous devenir funeſtes. Je l'ai perdue il y a huit jours, je ſuis libre à préſent: je rougis, je me reproche de trouver quelque plaiſir à l'être; mais mon excuſe eſt dans votre cœur & dans l'horreur de ma ſituation.... Eh bien, lui dit-elle, ſi vous pouvez diſpoſer de votre main, pourquoi nommer généroſité le

don de la mienne? — Parce que vous êtes engagée ; que Madame de Saint-Albe ne voudra point abandonner son bienfaiteur ; que le Baron vous aime, & qu'il faudra que vous deveniez cruelle, si vous me préférez à lui. — Je sais tout cela, reprit-elle ; je sais que si ce n'étoit pas pour vous que je romps mes engagemens, je serois inexcusable ; mais ils m'excuseront tous quand il sauront ce que je vous dois. Je rends justice au Baron ; il se mettra à ma place, il me pardonnera d'avoir respecté des devoirs sacrés. Eh ! qui pourroit se dissimuler que je ne me dois qu'à vous ?

L'heure fixée pour la cérémonie étoit déjà passée ; on ne venoit point appeller Victoire. Ils profiterent du tems qu'on leur laissoit pour concerter ensemble la conduite qu'ils devoient tenir. Il n'y avoit pas à balancer pour le choix des démarches ; Victoire devoit aller trouver le Baron, & lui exposer la situation où elle se trouvoit : elle le fit ; & Montluison resta dans sa chambre. Il y a des ames qui savent allier tous les droits de la nature : celle de Ponty étoit plus capable de les prévenir que de les violer. Elle avoit déjà

penſé, malgré l'excès de ſa joie, à toute l'horreur du coup qu'elle alloit porter au plus malheureux des hommes; mais ce qui n'avoit été que réflexion en préſence de ſon Amant, devint ſentiment lorſqu'elle ne fut plus ſoutenue par le charme de cette préſence : elle ſe ſentit troublée en deſcendant l'eſcalier; jamais la ſenſibilité de ſon cœur ne s'étoit mieux manifeſtée, & elle étoit prête à ſe trouver mal, lorſqu'en entrant dans l'antichambre elle vit le laquais du Baron qui venoit à elle. — Votre maître eſt-il ici? lui demanda-t-elle. — Il y étoit, Mademoiſelle, répondit-il; il vient d'en ſortir, & m'a remis cette lettre pour vous. Elle prit la lettre, & s'étant retirée à l'écart pour la lire, elle y trouva ce qui ſuit :

« La fortune m'a mieux ſervi que » vous, Mademoiſelle; je montois à » votre appartement pour vous donner » la main, j'y ai entendu une voix » étrangere; j'ai oſé écouter : j'ai vu... » j'ai entendu.... Pourquoi ne m'avoir » pas dit que vous aimiez? pourquoi ne » m'avoir pas donné le ſeul ſecours qu'il » pût y avoir pour moi dans la ſituation » où je me trouvois? Mais vous ne fûtes

» cruelle que par bonté ; vous craignîtes
» pour mes jours, & vous ne voulûtes
» pas employer un remede trop violent :
» c'eſt tout ce que je conſidere dans la
» douleur dont je me ſens pénétré. En
» vous juſtifiant, j'acquiers des forces ;
» il m'en faut beaucoup pour renoncer à
» vous. J'aurois celle de vous diſputer à
» toute la terre, ſi la pitié que vous eûtes
» pour moi ne m'impoſoit des devoirs à
» reſpecter. Il faut les mettre à la place
» des plaiſirs qui me ſont ravis ; il faut
» vous prouver que je vous méritois :
» vous ne l'avez pas ignoré, Mademoi-
» ſelle ; vous m'avez fait connoître que
» vous le ſaviez, & c'eſt du moins une
» conſolation que vous me laiſſez en
» m'abandonnant ».

Victoire tomba dans un fauteuil après la lecture de cette lettre : elle y ſeroit reſtée long-tems, ſans Madame de Saint-Albe, qui la cherchoit pour lui faire part d'une lettre à peu près pareille, que le Baron lui avoit écrite. Je vois que tu es déjà inſtruite, lui dit-elle en s'aſſeyant auprès d'elle ; je ne t'accuſe point, c'eſt un malheur ; mais pourquoi ne m'avoir pas parlé ? . . . Je ne devinois pas, lui

dit-elle en sanglotant ; je ne devois rien supposer : votre amitié pour ce malheureux me fermoit la bouche. La mienne pour toi me fait oublier tout ce qu'il souffre, reprit Madame de Saint-Albe ; il faut prier le Marquis d'aller chez lui. De la façon dont il t'écrit, il ne t'accuse point : cette aventure ne sera du moins que triste, & ne te fera aucun tort dans le monde. On fit prier Montluison de descendre ; il courut se jetter aux genoux de la Marquise en l'appercevant. Est-ce une amie que j'embrasse ? lui dit-il tendrement : j'apporte le trouble dans cette maison, & je n'y dois trouver aucun appui. — Vous y trouvez tout ce que vous méritez, lui répondit elle en le relevant : le Baron m'étoit cher ; mais il ne tenoit à moi que par des bienfaits ; vous y tenez par la justice, vous y tenez par une amie qui a mérité que ceux qui la rendront heureuse me soient aussi chers que moi-même. Il lui baisa la main tendrement, & l'on ne parla plus de ce qui arrivoit que pour le réparer par les procédés que demandoit l'humanité. Le Marquis de Saint-Albe se transporta chez le Baron ; mais il le trouva parti pour la

campagne. On donna encore des regrets à sa situation, & la Marquise lui écrivit par un homme à elle. La réponse qu'elle en reçut étoit pleine de bon-sens, & propre à rassurer les esprits sur les suites de cette aventure. Il lui marquoit que dans son premier mouvement il auroit été capable d'attenter à des jours malheureux; mais qu'il commencoit à se sentir moins agité, & qu'il espéroit que la raison reprendroit tout-à-fait le dessus. Il ajoutoit que sa résolution étoit de partir dans peu de jours pour voyager.

On ne songea plus qu'à assurer le bonheur de Victoire par toutes les choses que le deuil de Montluison permettoit qu'on arrangeât pour le mariage.

Ces arrangemens furent bientôt faits. Il falloit laisser passer un certain tems pour effectuer ce qu'on venoit de conclure; & Montluison, dont les affaires demandoient la présence à Toulouse, (c'étoit la Ville où il avoit vécu depuis son mariage, & dans le voisinage de laquelle il avoit fait la connoissance de Victoire), repartit dès que l'empressement de sa passion le lui permit.

Victoire, certaine du plus grand bon-

heur qu'elle pût souhaiter, & digne de tout ce bonheur aux yeux de son Amant, voulut s'en rendre digne aux yeux du monde par tous ces talens qu'il exige aujourd'hui dans les femmes, & sur lesquelles il regle sa considération. Elle avoit déjà commencé à exercer ses doigts sur le claveſſin & sur la guittarre ; elle fit en peu de tems des progrès dignes d'être admirés. Le talent de la voix ne fut pas négligé ; elle l'avoit extrêmement agréable, & elle aimoit sur-tout cette partie des dons de la nature : mais quoique cette étude l'amusât beaucoup par son agrément, & l'intéressât par son objet, elle n'y donna que la moitié de son tems. Il y avoit des choses à apprendre dont elle faisoit beaucoup plus de cas, & dont elle se promettoit beaucoup plus d'avantages ; les sciences, la philosophie, le don de penser & le talent d'écrire tentoient son esprit, & l'amour-propre la laissoit peu tranquille sur ces idées. L'esprit solide de celui qu'elle alloit épouser, lui permettoit heureusement de penser que le sérieux de la raison ne l'empêcheroit pas de plaire par les graces ; car elle savoit qu'il y avoit des hommes assez singuliers pour

ne pouvoir pardonner à leurs femmes de n'être pas de simples poupées ; ou qui ne les regardent plus que comme des Docteurs, dès qu'elles ont ouvert un livre ; & si elle avoit pu craindre d'éprouver cette injure, elle se seroit condamnée à être un automate, persuadée qu'il n'est pas permis à une femme qui se marie par son choix, de mépriser la singularité de son mari, & de regarder même comme innocentes les qualités les plus admirables, lorsqu'elle saura qu'elles doivent lui coûter l'amour qu'il a pour elle.

Tranquille à cet égard, comme je l'ai dit, & n'ayant, au contraire, que des raisons d'espérer un bonheur nouveau des moyens qu'elle y vouloit employer, elle se hâta d'en assurer l'efficacité par le choix d'un maître que l'amitié lui offroit, & que toute l'Europe admiroit à juste titre. Je ne le nommerai point ici ; mais on le nommera aisément. Ce grand homme étoit d'autant plus propre à conduire un jeune esprit dans les sentiers épineux de la Philosophie, que lui-même ne les quittoit quelquefois, pour passer dans la route des plaisirs, qu'autant que la raison s'offroit pour l'y conduire. Avec cette heu-

reuse façon de penser, il commandoit toujours à son imagination ; & Victoire étoit sûre qu'il ne voudroit point mettre à prix les leçons qu'il lui donneroit. En peu de temps elle en profita si bien, qu'elle vit clairement les principes des choses les moins définies : elles vit les effets qu'elles pouvoient produire dans l'avenir ; & elle trouva très-simple l'effet, jusqu'alors si étonnant pour elle, qu'elles produisoient tous les jours : ses connoissances réunies formerent un système. Les objets perdirent le prestige qui exagéroit leur réalité propre. Combien de grandes chimères à ses yeux ! elle vit disparoître le bonheur des hommes par la fuite des fantômes ; & elle établit le sien sur les choses réelles. Quoique les passions eussent essuyé toute la sévérité de ses regards, elle n'attaqua point le tendre amour : sa philosophie partoit de la nature ; & plus elle voyoit clair, plus elle découvroit les rapports infinis que cette passion a avec tous les autres sentimens que la nature nous a donnés.

Après avoir beaucoup pensé, beaucoup réfléchi, beaucoup combiné, elle voulut écrire, elle voulut donner un caractère

plus positif aux biens qu'elle venoit d'acquérir : elle eut bientôt ce style clair qui vient de la vivacité de l'esprit, & ce style naturel & onctueux qui vient de la tendresse du cœur.

Lorsqu'elle se vit en état de pouvoir marcher toute seule, elle ne voulut plus que son maître lui sacrifiât des momens précieux, & elle le remercia avec toute cette reconnoissance que donne un bienfait qui ne périra point. J'ai assuré votre bonheur, lui dit-il, c'est avoir tout fait pour vous ; mais vous étiez digne de tout ce que j'ai fait : vous méritiez plus encore, si j'avois pu donner davantage ; vous me laissez, par vos progrés & votre reconnoissance, le plaisir de pouvoir apprécier mes richesses, de m'en pénétrer, de m'y attacher encore ; c'est moi qui vous ai une obligation.

Victoire peut se regarder, désormais, comme l'objet du respect indispensable des hommes ; elle peut prétendre à la plus haute considération ; & cette considération l'attend à Toulouse, pour y être le sceau de son mérite extraordinaire, & la récompense de la peine qu'elle a prise de devenir homme, dans le temps

que les hommes même s'attachent si peu à mériter ce titre glorieux. Mais Victoire, en apprenant tant de choses, a sur-tout appris qu'il faut laisser deviner son mérite; & qu'il n'y a point de supériorité d'esprit & de lumieres qui ne soit obligée d'emprunter le droit d'être admirée d'une attention scrupuleuse à ne pas exiger l'admiration. Elle a très-bien appris, aussi, que les défauts des hommes, leurs passions, leur déraison, & si l'on veut même leur ineptie, tout mépriſables qu'ils peuvent les rendre, n'empêchent point qu'on ne puisse trouver du plaisir à vivre avec eux, & ne doivent pas empêcher qu'on ne fasse tout pour se procurer ce plaisir aussi nécessaire que leur estime. Elle n'a pas besoin de faire beaucoup de réflexions pour s'exciter à exercer la bonté de son cœur; mais elle en fait pour se mettre encore à l'abri du dangereux amour-propre: elle examine l'état primitif des hommes, la construction de leurs organes, leur éducation, les exemples qui frappent leurs premiers regards, l'attrait réel des tentations, la destinée générale des vertus; elle les trouve si contraints, en général, à être tels qu'ils sont, si misé-

rables d'être condamnés à fournir toute leur vie une scène aussi triste, qu'elle pense qu'un être qui, par une organisation plus heureuse, a pu s'élever si fort au-dessus de leur condition, doit voir la leur avec pitié, & les dispenser même d'une partie de ces respects humiliants que le sentiment de leur infériorité va leur arracher.

Avec cette philosophie sublime, on se représente Victoire dans le monde, dans sa maison, dans toutes les situations, entourée d'amis qui n'auront jamais rien connu de si doux que de se nourrir de ses maximes; appellée dans les cercles par les empressemens; recherchée, chez elle, par le desir de lui rendre un hommage plus particulier; poursuivie, pour ainsi dire, par-tout où elle peut aller. Mais se représente-on le bonheur de son mari? conçoit-on qu'elle va être la destinée d'un homme dont toutes les heures vont naître des jours qu'il aura rendu lui-même si beaux, & qui ne sera jamais si heureux qu'il ne puisse dire: Je connois quelqu'un que je rends, par mon amour, plus heureux encore que je ne le suis.

Commençons le détail d'un bonheur si nouveau. Montluisson a donné aux affaires & aux bienséances tout le temps qu'elles pouvoient demander : il ne peut plus différer de revoir ce qu'il aime ; il revole à Paris : il s'apperçoit qu'un mérite, déjà séduisant, est encore augmenté ; mais il n'est point frappé, il n'est point ébloui, parce que le soleil ne paroît qu'à travers les nuages : on ménage son imagination & son cœur. Ce n'est que par degrés que l'objet qu'il adore veut laisser briller cet éclat que les arts répandent sur lui, & qui doit l'éblouir.

Ce fut d'abord par le côté solide que Victoire commença à lui montrer le trésor qu'il alloit posséder. Il n'avoit jamais été véritablement sensible au charme de l'esprit, ou, pour mieux dire, il n'avoit jamais voulu se livrer à ce charme aimable, prévenu du danger qui y est attaché. Dans cette prévention, il regardoit l'éloquence comme un artifice ; & tout ce qui étoit bien dit, bien présenté, bien suivi (quand il faisoit discours ou conversation) trouvoit bientôt ses oreilles fermées à la persuasion : il eut, avec Victoire, une conversation sérieuse sur

une

une chose qui présentoit deux côtés. Le côté faux étoit celui qui le paroissoit le moins, & c'étoit celui par où Montluisson envisageoit le point dont il s'agit. Ponty le trouva extrêmement prévenu, mais elle se servit si avantageusement de la supériorité de ses lumieres, il se répandit, dans ses objections, tant de ces traits qui partent du génie, & tout cet éclat fut modéré par une éloquence si douce, par un intérêt si tendre, que Montluisson sentit que sa conviction étoit l'ouvrage de l'éloquence, & que ce charme des oreilles, qui avoit été si nécessaire à sa conviction, pouvoit être, quelquefois, très-innocent. Il fut si frappé de tout ce qu'il venoit d'entendre, il se le rappella, deux heures après, avec tant de surprise, qu'il ne put, ni alors, ni dans d'autres momens, se taire sur l'effet qu'il en avoit éprouvé : il eût cru avoir fait un rêve, si le plaisir ne lui avoit appris qu'il veilloit. Le lendemain, il fut témoin d'une dispute qu'elle eut, sur un point de morale, avec un homme très-célebre : c'étoit un de ces objets sur lesquels le combat peut être très-long, si les armes sont égales : mais elles ne l'étoient pas,

quoique l'adverſaire fût un homme de beaucoup d'eſprit ; & tout l'avantage fut pour Victoire. Tandis que tout le monde applaudiſſoit aux idées ſublimes qui venoient de briller dans ſon diſcours, le tendre Montluiſon adoroit tout bas les ſentimens généreux que le ſyſtême de ſa Philoſophie venoit de découvrir en elle ; il y voyoit une ame pénétrée des droits de la malheureuſe humanité, & des vues infiniment éleyées, dont la bienfaiſance étoit le principe : il ſavoit bien qu'en faiſant éclater, aux yeux de Victoire, toute ſon admiration, il ne s'expoſoit pas à lui donner cet orgueil impérieux qui, dans un ménage, devient le plus grand obſtacle au bonheur : il lui dit tout ce qu'il ſentoit, tous les biens qu'il ſe promettoit de ſon union avec une perſonne qui ſavoit ſi bien faire tourner la plus grande étendue d'eſprit à l'avantage du ſentiment ; & Victoire répondit à ſes louanges par des tranſports, par des remercimens modeſtes, & par le ſerment de ne ſentir jamais, que par rapport à lui, le prix des qualités auxquelles il daignoit paroître ſi ſenſible. Enfin, Madame de Saint-Albe voulut avoir un concert chez

elle. On assembla les meilleurs instrumens & les plus belles voix ; on étoit convenu que Victoire seroit long-temps simple spectatrice ; & Montluison ne se doutoit pas qu'elle pût être autre chose : il étoit à côté d'elle, & comme il étoit extrêmement sensible aux charmes de la musique, & qu'elle affectoit de ne pas écouter bien attentivement, il lui reprochoit, avec tendresse, de ne pas aimer, autant que lui, un duo & une atiette. Je veux, lui dit-il, lorsque nous serons tranquilles à Toulouse, que vous me sacrifiez quelques momens pour apprendre à toucher du claveſſin : vous avez de la voix, & il ne vous manque que de la méthode ; croyez-moi, ma chere Victoire, cet ornement est d'un grand prix ; vous faites sentir qu'il vous manque par tout ce que vous possédez d'ailleurs. Vous êtes bien sûr que vous serez obéi, lui répondit Ponty : j'ai appris, autrefois la musique, & le claveſſin ne m'étoit pas étranger ; je veux m'y exercer puisque c'est un nouveau moyen de vous plaire ; & vous m'offrez des plaisirs en me montrant vos goûts. Elle alloit continuer lorsque Madame de Saint-Albe vint lui pro-

poſer de s'amuſer au claveſſin : elle fit beaucoup de façons, diſant qu'elle étoit bien foible pour jouer devant des maîtres : Montluiſon à qui la ſupériorité de ſa maîtreſſe en tant de choſes donnoit une ſage vanité, & qui voyoit qu'elle alloit céder par complaiſance, prit la parole, & dit à Madame de Saint-Albe qu'elle voyoit bien que ce ſeroit l'expoſer à la critique, & qu'elle devoit être plus jalouſe de la gloire de ſon amie. La Marquiſe inſiſta méchamment, & Victoire céda malgré la terreur de Montluiſon. On jouoit par-tout depuis quelque tems une ſonate nouvelle, dont l'accompagnement étoit la partie ſupérieure : Victoire l'accompagna. Montluiſon, hors d'état d'écouter, parce qu'il tremblóit, fut bientôt attentif & bientôt raſſuré. Jamais homme ne fut autant frappé. Les applaudiſſemens tumultueux lui apprirent qu'il n'y avoit point d'illuſion dans l'enchantement qu'il éprouvoit. Elle chanta, le moment d'après, une ariette ; il vit ce que jamais il n'auroit pu croire, il entendit ce que jamais il n'avoit entendu : il faudroit s'être trouvé dans de pareilles ſituations pour les bien concevoir. Enfin,

elle prit la harpe ; c'étoit-là sur-tout qu'elle étoit inimitable. Il régnoit un rapport de sons entre sa voix & les cordes, si singulier & si touchant, qu'il n'y avoit jamais eu d'harmonie aussi douce, aussi parfaite. Tout le monde écoutoit avec une sorte d'*enivrement*; on pourroit dire que ce que l'on sentit en ce moment pour elle étoit de l'amour. Montluison extasié n'eût pas senti la piquûre la plus aiguë; il étoit placé vis-à-vis elle, & il voyoit dans ses yeux, pour lui, tous les sentimens qu'elle exprimoit. Il fut obligé de quitter sa place, & de sortir de l'appartement, dans la crainte de donner une scene, & de ne pouvoir s'empêcher de voler à ses genoux. Elle avoit déjà joué assez long-tems, & elle alloit continuer lorsqu'on vint lui dire qu'on demandoit à lui parler en particulier. Elle passa dans un cabinet écarté, où elle ordonna qu'on fît entrer la personne qui souhaitoit de lui parler : c'étoit Montluison. — Quoi ! c'est vous lui dit-elle, en faisant un éclat de rire? — Oui, c'est moi, répondit-il en se précipitant dans ses bras ; c'est un Amant qui t'adore, qui meurt d'amour, qui ne ne peut plus suffire au bonheur

dont il est enivré. Ma chere Ponty, reprit-il avec des transports incroyables, tu vois un homme presque dans le délire; j'éprouve depuis une heure tout ce que la passion peut avoir de plus ardent, tout ce que l'admiration peut avoir de plus fort; je ne me connois plus, je ne suis plus à moi: si à présent je voyois tes yeux se tourner vers un autre, il faudroit que j'en mourusse; je le sens, & je crains que tant d'amour ne te devienne incommode: ménage-moi, ménage un cœur qui pourroit devenir indigne de toi à force de devenir sensible.... — Vous attendez-vous à être obéi, lui dit Victoire en serrant ses mains? ah! vous m'apprenez à aimer, & non à craindre; soyez jaloux par excès d'amour, je vous le pardonne; je m'efforcerai encore à vous donner cette jalousie délicieuse. — Et moi, lui dit-il en la serrant encore dans ses bras, je m'efforcerai à te mériter, à te prouver que tous les trônes du monde me seroient odieux sans toi, à me rassurer par mon amour, quand tu pourras m'alarmer par tes charmes..... Dans la douce agitation où il étoit, il ne songea plus qu'à hâter le moment le plus doux

de sa vie. Leur mariage fut célébré peu de jours après. Je ne dirai point quelle fut leur félicité dans ce beau jour ; est-il quelqu'un à qui je sois obligé de le dire ? Depuis le retour de Montluisson, le sentiment est préparé à deviner tout ce que ma plume ne sauroit rendre.

Madame de Saint-Albe voyoit, sans plaisir, toute cette félicité ; elle ne pouvoit pas durer pour elle. Montluisson étoit obligé d'emmener sa femme à Toulouse ; & l'amitié frémissoit de voir arriver ce moment. On différa autant qu'il fut possible, mais il fallut partir. Souvenez-vous de moi, lui dit Madame de Saint-Albe dans ses adieux ; on doit des regrets à ceux à qui on laisse autant de raisons d'en avoir. Vous m'avez fait sentir qu'il me falloit une amie ; mais vous m'avez gâtée, & je sens que je n'en trouverai plus après vous. Madame de Montluisson fondoit en larmes en la quittant. La seule chose qui pût leur donner la force de se séparer, ce fut l'espoir de se rejoindre un jour.

Toulouse adora bientôt le prodige qui venoit l'embellir. Les gens sensés admirerent, & s'empresserent moins à don-

ner des fêtes qu'à prouver leur estime. Les jeunes gens firent plus éclater leur joie ; &, en sentant moins, peut-être, voulurent se signaler davantage. Ceci ne doit pas être pris au figuré. Il est vrai que, dans toutes les maisons où l'état de Madame de Montluison lui permit de se lier, elle reçut des témoignages extraordinaires du bonheur dont on se félicitoit. Comme elle avoit toutes les qualités, tous les hommes trouvoient des raisons de s'enflammer pour elle ; mais ceux dont les sentimens ne commencent point par se former dans la tête, & qui souffrent que la raison exerce quelque empire sur les mouvemens de leur cœur, l'examinerent avant d'oser s'enflammer, comprirent qu'il étoit possible qu'elle aimât son mari ; crurent qu'elle l'aimoit, parce qu'en distinguant tout le monde suivant le rang ou le mérite, elle ne préféroit que lui, & comprirent enfin qu'il étoit même dangereux de lui montrer trop d'empressement. Ceux, au contraire, dont l'âge semble exiger la coquetterie, qui, par une suite de cette jeunesse, n'ont pas encore assez d'esprit pour savoir même consulter la raison, qui croyent que les agrémens & les fêtes doivent

ſubjuguer toutes les femmes, parce que toutes les femmes raiſonnables n'ont pas encore voulu leur faire l'honneur de ſe laiſſer toucher par eux; qui penſent qu'on ne peut jamais manquer de plaire quand on l'a bien dans la tête, parce que, jeunes encore & ſans expérience, on s'eſt quelquefois réjoui, par ſingularité ou par mépris, à leur faire acheter bien cher ce qu'on leur auroit accordé très-aiſément, s'ils avoient été moins novices; ceux enfin qui ſont perſuadés qu'une femme ne ſauroit aimer ſon mari, parce qu'ils n'ont jamais vu le portrait d'un mari que dans des Romans obſcènes, ou que, par défaut de mœurs, ils ne ſavent pas que ce n'eſt que par corruption qu'on n'aime point ce qu'il eſt permis d'aimer; ceux-là, dis-je, crurent que leurs ſoins étoient attendus, & épuiſèrent leur imagination à les rendre brillans. On devine, & ce n'eſt pas la peine de le dire, comment ils furent reçus; mais on ne devine pas que Madame de Montluiſon, par le ton précis de dignité qu'il lui convenoit de prendre, ſe fit autant admirer par les intéreſſés que par les témoins, & cela mérite d'être dit. *F I N.*

TABLE

DU VOLUME DE DECEMBRE.

NOURJAHAD, Histoire Orientale, traduite de l'Anglois, page 3
Les Aventures de Victoire Ponty, 87

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Décembre de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 23 Novembre 1781.

DE SANCY.

209718

LF.C.
B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 103-104.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU